

# Concours de Nouvelles

## *Recueil des Nouvelles Primées*

*Elèves ingénieurs de 3<sup>ème</sup> année 2015 – 2016*

*Thème : 1 tableau et 3 éléments «clé(s), prune, 2999»*



*Last day of Wolkenkuckuck, Matthias JUNG*

Thème : 1 tableau et 3 éléments «clé(s), prune, 2999»



*Last day of Wolkenkuckuck, Matthias JUNG*

Huitième concours de nouvelles Polytech/Isima, huitième recueil de nouvelles primées : la routine ! La routine, vraiment ? Les collages architecturaux de Matthias Jung nous ont emmenés bien plus loin que Wolkenkuckuck, parce qu' «écrire est ouvrir une porte dans l'espace. Et le remplir» (Jacques Renaud). Les mondes explorés ont été variés : l'amnésie, la cuisine, la science, le futur de notre monde, aussi, et plus surprenant, le monde de l'enfance. Parce qu' « écrire, c'est arrêter des parcelles d'instant pour les donner. Ecrire, c'est déjà un peu arrêter le temps. » (Claude Péloquin)

Huitième année, la routine ? Certainement pas. Parce que cette année, nous avons donné la parole, ou plutôt la plume à ... nos collègues ! Ils sont trois à avoir sauté le pas, trois à avoir tenté l'aventure, trois à avoir vécu la même aventure que 330 étudiants ! Ils sont trois à qui nous souhaitons trois bonheurs : écrire, écrire encore, écrire toujours. Bravo à Aurélie Talon, Céline Fernandes da Silva et Philippe Tiveyrat.

Un grand merci aux 2 écoles qui nous soutiennent pour la 8<sup>ème</sup> année, à nos collègues fidèles ou nouveaux, qui ont lu les 330 nouvelles écrites par les élèves-ingénieurs,

Cendrine ALLARD  
Monique RODENBURG  
Serge ALZIARI  
Bénédicte BOUSSET  
Susan ARBON-LEAHY  
Pierre FONTANILLE

Romuald AUFRERE  
Gwendoline  
CHRISTOPHE  
Claude BACCONNET  
Claire SCHENKEL  
Benoît BERNAY

Anne JUGE  
Gaëlle BONNET  
LOOSLI  
Gaëlle SMETANA  
Pierre BONTON  
Céline DA SILVA

Claire BONTON  
Pierre-Philippe CHAPON  
Alexandre CABAGNOLS  
Nancy EL RACHKIDY  
Eric FOURNELY  
Bérangère FARGES  
Catherine CREULY  
Catherine HANSEN  
Jane ROCHE  
Christian LAFOREST

Fabienne DEGROOTE  
Patrice LAURENCOT  
Cédric DELATTRE  
Mathilde MORVAN  
Pascal DUBESSAY  
Véronique QUANQUIN  
Agnès PONS  
Philippe TIVEYRAT  
Teresa FONTAINE  
Guillaume PIERRE

Geneviève GAUDET  
Rak Smey PHAN  
Véronique QUANQUIN  
Jo TIXEUIL  
Hélène DE BAYNAST  
Philippe JOSSELIN  
Aurélien TALON  
Eric MOUZAT  
Murielle MOUZAT  
Anne GUERIN

Un merci tout particulier, au jury étudiant : des primés qui passent de l'autre côté du miroir, des jurés expérimentés et des nouveaux, des ex-étudiants déjà diplômés mais qui ont envie de revivre cette aventure, des étudiants partis en stage aux 4 coins du monde ; merci aussi à leur « leader », Nicolas Linglain :

Lucie Advenier, Nicolas Artance, Lauriane Besse, Maud Billaud, Marc Bostvironnois, Elodie Chapoulade, Ludovic Descout, Elise Fourquet, Matthieu Gondran, Marianne Lemoine, Yoan Liardet, Nicolas Linglain, Doriane Margery, Anne-Lise Michel, Clément Petit, Marie Reumont, Johanna Ricard, Aurélie Treussart, Clémentine Verdin.

Merci à nos sponsors qui nous permettent d'offrir, chaque année, de beaux cadeaux aux lauréats : Artéis, Cinéma Le Paris, la librairie Esprit BD et Power Nine.

Enfin, merci à tous ceux qui, par leur aide, permettent la réalisation de ce concours : l'équipe des Polypoints qui a préparé la remise des prix (Mouad, Abdellah, Youssef, Rémi et Salomé), Philippe Tiveyrat qui a conçu les documents artistiques et a fait les photos, Gaëlle Smetana, qui tous les ans, traque les dernières «phautent» d'orthographe que Monique Rodenburg, qui réalise ce recueil-mémoire, a laissé s'échapper.

Affûtez-vous stylos, on recommence l'année prochaine !

*Véronique Quanquin pour l'équipe Plumes de Sciences : Claire Bonton, Catherine Hansen, Philippe Josselin, Eric Mouzat, Murielle Mouzat, Monique Rodenburg*

## Nouvelles présélectionnées

NOM	Prénom		TITRE
ANDRIEU	Joan	ISIMA	Journée à l'orphelinat
AUDOY	Lisa	GB	L'invitée
BADAMIE	Julie	GP	Hope
BAISSAC	Benjamin	GE	Les 3 coups de théâtre
BATTACHE	Mélissa	GB	Zoé
BEUF	Jonathan	ISIMA	Vertes pensées
BOULICAUT	Corentin-Xavier	GP	Une folle envie
BOUMRICHE	Ilyas	ISIMA	Tristement parfait
BULLAT	Théo	ISIMA	EMI
CABANAL-DUVILLARD	Maxime	ISIMA	Chimères
CAPRIONI	Romain	GB	Trompe l'œil

CARDIN	Chloé	ISIMA	Les âmes sauvées
CASTOREO	Ximun	ISIMA	Immaculée
CATHERINE	Marie Claire	GB	L'entre-deux
CHABOT	Florent	GE	La boucle est bouclée
COCAIGN	Gauthier	GC	Retour à la case départ
COLIN	Rémi	GMM	Les yeux de Lilly
COLLAIN	Mathilde	ISIMA	Petite chose
COLLET	Richard	ISIMA	Deal-Aime
COLOMES	Marianne	GB	L'envers du décor
COMBES	Jeanne	GB	Des citrons comme une citronnade
COTTAVE	Joannie	GC	A moi la liberté
DALLARD	Laura	GB	S'échapper
DELAIN	Charlotte	ISIMA	On peut toujours rêver
DUBAND	Yann	ISIMA	Rouge
DUFOURNIER	Tanguy	ISIMA	Dis-moi ton monde
EGGER	Mathilde	GC	La punition de Madame Mangin
FECED	Maxime	GC	Coïncidence
GAILLARD	Robin	GP	La mystérieuse peinture
GATE	Emmanuel	GC	Spectateur impuissant
GAUNOT	Alexandra	GB	Sang nœuf
GENSICH	Liesa	GC	Un titre effacé
GERBA	Nolwenn	ISIMA	Seuls au monde
GILLES	Sammy	ISIMA	Des chiffres et des prunes
GLOUX	Anne-Claire	GMM	Tourmente
GOHIN	Camille	GB	Cache-cache
GOMEZ	Alexandre	GC	Sa dernière chance
GONCALVES	Victor	GC	Sombre illusion, chéri
GONDRAN	Jérémie	GC	L'inattendue nouvelle
GRASSIOT	Pierre	ISIMA	Nuit étoilée
HAMZA	Hakim	ISIMA	La grande extinction
LACONTE	Johan	ISIMA	Cocon pourpre
LAFONT	Alexandre	ISIMA	Une question de point de vue
LECANU	Nathan	GB	Nouvelle Ere
MANIEL	Dorian	GB	Une journée renversante
MARGAILLAN	Gaëlle	GB	Une mauvaise Bonne ?
MARINIER	Anatole	GC	Ange ou démon ? (un ange passe)
MASCARO	Axel	ISIMA	Photo à vœux
PAPIN	Marine	GB	Le vent tourne
POIMBOEUF	Claire	ISIMA	2999
POQUET	Chloé	GB	Un fidèle compagnon
ROBERT	Hoel	GP	Baleine
SÉNÉCHAL	Loïc	ISIMA	Histoire sans paroles
TADONKI	Geli	GC	La tarte aux prunes
VIGNON	Guillaume	ISIMA	Dommmages collatéraux
VINCENT	Marie	GB	Souvenirs

## Les Lauréats



<b>PRIX</b>	<b>TITRE</b>	<b>NOM</b>		<b>P</b>
Palme d'Or	<i>Petite chose</i>	COLLAIN Mathilde	ISIMA	6
Palme d'Argent	<i>Cache-cache</i>	GOHIN Camille	GB 3A	8
Palme de Bronze	<i>Dis-moi ton monde</i>	DUFURNIER Tanguy	ISIMA	10
Prix Coup de Cœur	<i>Une mauvaise Bonne ?</i>	MARGAILLAN Gaëlle	GB 3A	11
Prix Etudiant	<i>E.M.I.</i>	BULLAT Théo	ISIMA	13
Ecriture	<i>L'invitée</i>	AUDOY Lisa	GB 3A	15
Ecriture	<i>L'entre-deux</i>	CATHERINE Marie-Claire	GB 3A	17
Ecriture	<i>Nuit étoilée</i>	GRASSIOT Pierre	ISIMA	19
Ecriture	<i>Rouge</i>	DUBAND Yann	ISIMA	20
Ecriture	<i>Trompe l'œil</i>	CAPRIONI Romain	GB 3A	22
Imaginaire	<i>Des chiffres et des prunes</i>	GILLES Sammy	ISIMA	23
Imaginaire	<i>Le vent tourne</i>	PAPIN Marine	GB 3A	25
Imaginaire	<i>L'envers du décor</i>	COLOMES Marianne	GB 3A	28
Imaginaire	<i>Photo à vœux</i>	MASCARO Axel	ISIMA	29
Imaginaire	<i>Un fidèle compagnon</i>	POQUET Chloé	GB 3A	31
Imaginaire	<i>Zoé</i>	BATTACHE Mélissa	GB 3A	33
Scénario	<i>La punition de Madame Mangin</i>	EGGER Mathilde	GC 3A	34
Scénario	<i>La tarte aux prunes</i>	TADONKI Geli	GC 3A	37
Scénario	<i>Les yeux de Lilly</i>	COLIN Rémi	GMM 3A	39
Scénario	<i>Sa dernière chance</i>	GOMEZ Alexandre	GC 3A	42
Scénario	<i>Sombre illusion, chéri</i>	GONCALVES Victor	GC 3A	44
Scénario	<i>Une journée renversante</i>	MANIEL Dorian	GB 3A	47
Titre et dénouement	<i>La boule est bouclée</i>	CHABOT Florent	GE 3A	48
Titre et dénouement	<i>On peut toujours rêver</i>	DELAIN Charlotte	ISIMA	49
Titre et dénouement	<i>Sang nœuf</i>	GAUNOT Alexandra	GB 3A	51
Titre et dénouement	<i>Une folle envie</i>	BOULICAUT Corentin-Xavier	GP 3A	53





Last day of Wolkenluck - Matthias Jung

## Palme d'Or



Attribuée à :

• **Mathilde COLLAIN**  
"Petite chose"

## **PALME D'OR**

### **Petite Chose**

*Mathilde COLLAIN*

Elle tourna la poignée de la porte et attrapa ses clés. Dehors, le ciel était bleu et pur et le soleil illuminait la rue d'une aura bienveillante. Cela respirait bon le printemps. Elle pouvait même entendre des oiseaux chanter gaiement. Les oiseaux étaient toujours levés avant elle. Elle avait remarqué qu'ils chantaient toujours lorsqu'elle ouvrait ses volets, qu'ils chantaient toujours lorsqu'elle rentrait de l'école. Toujours. Parfois elle se disait qu'être un oiseau devait être tellement plus simple ! Ils n'avaient qu'une chose à faire, pas de questions à se poser. Ils n'avaient pas de parents qui leur criaient dessus, pas de devoirs à faire, pas de camarades de classe ...

Souvent, elle rêvait qu'elle était quelqu'un d'autre. Si elle avait pu avoir un superpouvoir, elle n'aurait pas voulu traverser les murs ou lire les pensées des autres — non elle ne connaissait que trop bien les pensées des autres ! Elle aurait voulu pouvoir changer son apparence complète, se transformer. Elle avait lu Harry Potter en enviant les pouvoirs de métamorphose que possédait le personnage de Tonks. C'était bien là son rêve le plus fou.

Déjà, elle entendait les cris et les rires des autres enfants tandis qu'elle approchait de l'école.

L'école avait une drôle de forme, mais elle l'aimait beaucoup. C'était un vieux bâtiment pas très large, coincé entre deux maisons, tout droit. Seul le toit égayait la bâtisse austère par ses formes arrondies. Comme si l'architecte qui l'avait conçue en avait soudain eu marre de tous ces angles droits et ces coins carrés. Et puis, il y avait la façade, qui était à moitié peinte en rose, l'autre moitié en un blanc sale et usé. On aurait cru que deux personnalités se battaient sur ses murs. Comme si deux écoles voulaient vivre en une.

C'était sa théorie à elle : l'école ne voulait pas être triste et moche, elle essayait d'envoyer un message muet, au travers de ses couleurs et ses formes étranges, pour qu'on la sorte de sa coquille.

Elle se rendit alors compte qu'il était grand temps d'entrer. À force d'admirer le bâtiment, toute seule, elle en avait oublié le reste du monde. Elle se mit à courir de toutes ses forces, par peur d'être en retard. Les joues rougies par l'effort, elle arriva finalement devant sa classe. Les autres étaient tous là, sagement, en rang deux par deux devant la porte. Ils n'attendaient qu'elle. Elle essaya de se placer discrètement dans la file. Mais c'était sans compter sur ses petits camarades.

«... Charlie ... encore ... bizarre ...» furent les seuls mots qu'elle put entendre. De toute façon, elle ne voulait pas savoir ce qu'ils disaient à son propos. Ils parlaient toujours dans son dos, elle était habituée maintenant.

La maîtresse les fit entrer dans la classe et Charlie se dirigea vers sa place, au fond de la salle, tout près de la fenêtre. Là où elle pouvait s'évader. Elle était déjà en train de contempler ce ciel si pur qui l'avait vue s'éveiller ce matin quand elle manqua de tomber. Entendant le rire à peine camouflé d'un garçon de sa classe, elle baissa les yeux. Un croche-pied. Encore. Elle ne dit rien, passa juste son chemin en faisant bien attention de ne pas croiser son regard. Elle avait déjà essayé de dénoncer mais c'était pire, alors maintenant elle se taisait.

Elle s'assit finalement devant sa table, sortit son cahier de sa case, en écoutant d'une oreille distraite les consignes de la maîtresse. Encore un regard à travers la fenêtre. Un nuage passa, tout doucement. La journée allait être longue, comme toutes les journées.

La cloche sonna la récréation. Elle attendit que tout le monde soit sorti pour partir. Elle ne

voulait pas encore subir des croche-pattes. On ne savait jamais quand ils surgissaient.

Dans la cour, il y avait des bandes. Chacun son espace. Au milieu, un petit terrain sur lequel les garçons jouaient au foot. Dans un coin, un groupe de filles s'échangeaient des bracelets en plastique. Elle n'appartenait à aucune bande, parce qu'elle était spéciale. Différente. Les autres ne l'aimaient pas. Elle alla donc rejoindre son petit coin personnel, derrière un arbre, où elle pouvait juste s'asseoir tranquillement.

«Hé, Charlie !»

Ou presque. Un coin tranquille, cela impliquait évidemment un coin peu visible des adultes. Une faille que ceux qui s'ennuyaient n'hésitaient jamais à exploiter.

Elle garda les yeux fixés sur ses baskets. C'était sa stratégie, à force de ne pas répondre, ils se lassaient toujours.

«T'es trop moche !»

Dans ces cas-là, elle se mettait à compter. Un, deux, trois, quatre ... Ça lui faisait penser à autre chose, ça l'enfermait et la protégeait. Huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze.

«Hé tu réponds pas ? T'as des problèmes dans ta tête ?»

Des rires éclatèrent. Vingt, vingt-et-un. Ils riaient toujours. Vingt-cinq. Ils riaient toujours lorsqu'elle arrivait à l'école, ils riaient toujours lorsqu'elle faisait le moindre geste. Toujours. Trente.

«Pourquoi tu restes toujours là ?»

Quarante, quarante-et-un, quarante-deux, quarante-trois. Elle comptait de plus en plus vite. C'était son jeu, d'arriver au plus grand nombre possible avant qu'ils ne la lâchent. Soixante-deux, soixante-trois, soixante-quatre, soixante-cinq. La veille, elle avait réussi à compter jusqu'à deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. C'était son record absolu.

«Bon, on y va ?»

Cent-trois. Ils s'étaient lassés de cette muette statue. Elle pouvait être à nouveau seule dans ses pensées, seule dans son monde. Dans le seul endroit qui l'acceptait comme elle était.

Après la récréation, il y avait l'épreuve de la cantine. Elle devait trouver une place à une table, avec les autres. Elle misait souvent sur les plus petits, ceux qui ne la connaissaient pas trop. Comme ça ils ne pouvaient pas savoir qui

elle était vraiment. Bingo ! Aujourd'hui il y avait une place à une table de CE1. Elle pourrait finalement passer un repas normal. Jusqu'au bout, elle avait espéré qu'il soit calme. Le dessert avait été servi, de belles prunes juteuses trônaient sur la table. Elle en attrapa une et croqua dedans, soulagée, quand elle entendit une petite voix.

«Dis, tu t'appelles comment ?»

Une fillette, dont le visage était entouré par deux jolies tresses blondes, l'une à moitié défaite et l'autre toujours impeccable, la regardait. C'était sa voisine de table depuis le début du repas, mais elle n'avait pas vraiment fait attention à elle.

«Charlie, répondit-elle avec un sourire.

- Charlie, il est trop beau ton collier !»

Elle baissa les yeux vers les petites perles violettes qui ornaient son cou. Tous les matins, elle se battait avec sa maman pour qu'elle l'autorise à le porter à l'école. La plupart du temps, elle refusait, alors Charlie était obligée de le prendre en cachette.

«Merci !

- Dis, Charlie, tu peux me refaire ma tresse ?»

La petite prit dans sa main la partie indisciplinée de ses cheveux dorés. Charlie eut un pincement au cœur. Elle aurait tant aimé avoir des longs cheveux comme elle !

«Non, je peux pas.

- Pourquoi ?

- Je sais pas, c'est tout, laisse-moi tranquille !» Son cœur battait un peu plus fort, parce que ça l'énervait. Ça l'énervait de pas savoir faire des tresses, de ne pas savoir même s'attacher les cheveux comme les autres filles. Et il y avait tellement d'autres choses qu'elle ne pouvait pas faire !

Elle sentit du liquide couler sur sa jambe. Elle mit un instant avant de comprendre qu'elle serrait sa prune beaucoup trop fort. Voilà ! C'était leur faute, toujours leur faute aux autres ! Elle se leva brusquement, lâcha la prune dans son assiette et courut vers les toilettes se rincer. Elle poussa la porte et essaya de laver comme elle pouvait sa salopette bleue. Elle détestait cette salopette. En fait, elle détestait à peu près tous les vêtements que lui faisaient porter ses parents. Ils n'aimaient jamais ce qu'elle préférait. Par exemple, ils avaient refusé de lui acheter ce pantalon avec des paillettes dessus. Toute cette eau qui coulait, coulait, ça lui donnait envie de faire pipi. Elle enleva sa salopette. Tout ça à cause de cette toute petite chose ... Elle était comme l'école. Elle était quelqu'un à l'intérieur de quelqu'un d'autre. Le rose voulait sortir d'elle mais à la place il y avait cette aberration sur son corps.

«Charlie !, dit une voix à travers la porte. Tu dois demander la permission avant de te lever de table comme ça ! Oh ! Et puis, je te l'ai déjà dit ! Tu ne dois pas utiliser les toilettes des filles ! C'est pas pour toi !»

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## ***PALME D'ARGENT***

### **Cache-cache** *Camille GOHIN*

1, 2, 3 ...

Les nombres résonnent entre ses oreilles comme un carillon insistant et monotone. Un rire suraigu le déconcentre. Thomas se détourne du mur. Dans l'encadrement de la porte, derrière lui, une frêle silhouette passe en courant. Thomas se retourne précipitamment vers le mur et recommence à compter, persuadé d'avoir été vu.

15, 16, 17 ...

Le temps passe. Peut-être qu'elle ne l'a pas vu, finalement. Dans une autre pièce, un brouhaha sourd comble le silence. Les adultes

terminent de dîner, il faudra bientôt partir. La fraîcheur et l'humidité du soir d'été s'invitent discrètement à travers les fenêtres ouvertes.

99, 100, 101 ...

- Alice ?

Les criquets et les chouettes lui répondent. N'y tenant plus, le petit garçon part à la recherche de son amie.

- J'arrive !

Il traverse en silence les pièces poussiéreuses de la vieille maison de campagne, retournant chaque rideau, vérifiant chaque recoin. Il arrive dans une petite pièce carrée, la plus haute de la vieille mesure. Alice



est là. Elle est par terre, et gribouille sur une feuille blanche à la lumière tremblotante d'une bougie. Ses jolies boucles brunes tanguent dangereusement près de la flamme.

- Tu n'es pas cachée, observe Thomas, vexé.

La petite se retourne vers lui. Ses prunelles turquoises flamboient d'un éclat malicieux devant la danse de la flamme.

- Tu n'as pas compté jusqu'au bout, réplique-t-elle.

- Pourquoi tu me fais toujours compter jusqu'à 3000 ? C'est beaucoup trop long pour un cache-cache, bougonne Thomas.

La fillette laisse échapper un autre éclat de rire.

- C'est les règles. Tu comptes jusqu'à 3000, tu cries « J'arrive ! », et tu me retrouves. Et puis, je voulais te faire une surprise.

Elle se relève en époussetant sa jolie robe prune. Sans un mot, elle attrape la main de Thomas et l'entraîne à sa suite. Ils dévalent ensemble les marches grinçantes. Thomas continue de compter. Dans son esprit, les nombres continuent de retentir, inépuisables.

547, 548, 549 ...

Les deux enfants déboulent sur la pelouse en gloussant. Alice pose son petit doigt potelé sur ses lèvres roses. Ils s'allongent dans l'herbe fraîche et écoutent ensemble le bruit lointain des vagues qui grondent et viennent mourir sur la plage.

- Alors Tom, tu te souviens maintenant ?

- Tu quoi tu parles ?

- Tu te souviens pourquoi tu as toujours voulu être astronaute ? C'est pour ça que tu es revenu, non ? Pour te souvenir.

Un vide inexplicable se creuse dans l'estomac du garçon.

- Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Alice ne sourit plus. Quelque chose ne va pas. Son ton grave ne colle plus à son visage de petite fille. Un grondement menaçant retentit au loin, comme une longue respiration rauque. La petite lève le nez vers le ciel noir.

- Tu devras bientôt partir, souffle-t-elle. Il ne te reste plus beaucoup de temps.

Comme pour faire écho à ses mots, le décompte reprend, lancinant.

1490, 1491, 1492 ...

Thomas suit le regard de son amie. Les millions de petits points lumineux semblent peindre une aquarelle sur le bleu profond de la nuit.

- Je voulais toucher les étoiles.

Un reniflement arrache son regard du ciel. Alice secoue la tête, ses yeux bleus remplis de larmes.

- Non. Tu m'avais promis que tu te souviendrais, même si je n'étais plus là pour te le rappeler.

Elle part en courant, s'enfonçant dans la nuit. Thomas la rattrape vite et passe ses doigts dans les siens. Sa main lui paraît maintenant minuscule dans la sienne.

- Attends. Je vais me souvenir. Je suis devant la bonne porte, j'ai juste besoin de la clé. Alice, donne-moi la clé.

L'image semble plaire à la petite fille. Elle essuie maladroitement ses larmes et invite Thomas à s'asseoir près d'elle. Alice déplie le petit bout de papier sur lequel elle dessinait plus tôt. Elle y avait esquissé une grande pelouse laissant apparaître le bleu doux d'une mer calme. Sur l'herbe verte se dressaient deux grandes bâtisses qui semblaient gracieusement flotter au-dessus du sol, s'élevant vers le ciel.

- Là c'est ma maison, et là c'est la tienne. Quand je serai grande, je construirai toute une ville dans le ciel, comme celle-là. Comme ça, si on se perd, on n'aura qu'à se retrouver sur les étoiles.

- Laquelle ? Il y en a trop dans le ciel.

Alice pointe de son petit index le gigantesque astre qui les éclabousse de sa lumière métallique.

- La lune ! On pourra toujours se retrouver sur la lune.

Thomas sent sa respiration s'accélérer. Les battements de son cœur tambourinent contre ses tempes. Les nombres s'emmêlent, s'étirent, se fondent les uns dans les autres. 2600, 2601 ...

Alors, comme un tableau qui se déchire et révèle toutes ses couleurs, tout lui revient. Alice, lui souriant à l'autre bout d'une salle de cours. Alice, resplendissante dans sa robe de mariée. Alice, rendue si belle par le temps qui passe. Alice, sa main si frêle dans la sienne, sa belle crinière brune entièrement disparue, son regard paisible tandis qu'elle rend son dernier souffle.

Il ne voulait pas être astronaute pour toucher les étoiles, mais pour toucher la lune. Pour y retrouver le souvenir d'Alice, le son de son rire, l'odeur de ses cheveux, l'éclat de ses yeux bleus, le rose de ses joues de porcelaine.

Il ferme les yeux pour que le ciel arrête de tourner au-dessus de lui.

Lorsqu'il les rouvre, un néon à la lumière blanchâtre lui retourne son regard. Dans la chambre d'hôpital, le silence pesant est

comblé par les bips réguliers des machines qui l'entourent, oppressantes.

2953, 2954, 2955 ...

Thomas ressert la faible étreinte de ses doigts parchemineux sur le petit bout de papier colorié, tout aussi éreinté par le temps. Chaque

respiration est pénible, bruyante. À travers les stores gris entrouverts, la pleine lune argentée semble poser un regard bienveillant sur lui.

2998, 2999, 2999, 2999 ...

*J'arrive.*

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PALME DE BRONZE**

***Dis-moi ton monde ...***

*Tanguy DUFOURNIER*

Il est de nouveau là, assis, avachi, les fesses usées par cette chaise en bois qui constituait son supplice depuis maintenant de longs mois qui n'en finissaient plus de s'étirer. Le temps prend son temps, les minutes s'égrènent à l'infini et l'aiguille impertinente de l'horloge, là, face à lui, le nargue, l'excite, l'agace, l'aiguillonne de sa lenteur insultante. Au loin, la maîtresse parle, crie, explique, exige, expose et lui, ici, implose, maintenant, tout de suite.

Alors il s'évade et il se remémore ce jour de septembre. Il faisait chaud, le soleil était encore radieux. Il se souvient de cette affiche publicitaire à l'entrée de l'école, une terre verte et bleue, brillante, chatoyante, lumineuse, qui lui avait tendu les bras et soufflé que la lecture lui ouvrirait les portes du monde ; ce monde à découvrir, ce monde riche, exaltant, surprenant. Il avait retrouvé ses copains de la petite école. Son cœur battait la chamade, en foulant le sol de la «grande école», rêvée, imaginée, attendue, espérée, préparée.

Maman était fière, joyeuse; il était heureux et insouciant, plein d'espoir et d'impatience. Son cartable était magnifique et géant. Lui était grand dans la cour des grands avec de grands projets ; il serait médecin ou pompier, pour aider les gens.

Mais voilà, de bienveillants et empathiques, les sourires de la maîtresse et de Maman s'étaient mués en un rictus exigeant, aigu, dur et la douce voix de Maman qui le berçait jusque-là par des contes magnifiques de loups, renards, ours, cochons, sorcières devint atone et grave, en colère et emplie de déception. Les histoires se sont tues.

Car il en était sûr, il décevait. Il décevait ce père ingénieur, chef d'entreprise, adulé, primé, reconnu, et cette mère avocate qui maniait le verbe mieux que personne et qui

rayonnait, là, seule, au milieu de ces magistrats déguisés ; elle était la reine de cette mise en scène judiciaire, de ce spectacle qu'elle rejouait encore et encore, chaque jour, chaque très long jour.

Et lui qui n'avait pas de cerveau, qui était si nul et bête, idiot, zéro, zéro pointé même! Pointé du doigt. Comment ses parents pouvaient-ils l'aimer encore ? Il n'était qu'une épine dans leurs pieds si propres, qu'une verrue sur leur visage si parfait, le noyau de cette **prune** avalée trop vite, qui se coince, qui étouffe, qui affole, qui assassine, LUI, le cancre, le bagarreur, le fainéant, l'insupportable, l'inattentif, le déconcentré, le concentré de Bêtises avec le B de Botte et de Déception avec le D de Dame. LUI, le cancer de ses parents.

Mais comment exprimer ce que l'on ressent si les mots se refusent, si les sons se mélangent ? La colère, le refus, la violence, voilà ce que je sais faire ...

Je voudrais tellement être une autre personne; je veux avoir un autre cerveau, une intelligence, DES intelligences -soyons fous, tant qu'à changer, soyons ambitieux! -d'autres cheveux, d'autres yeux, des yeux qui reconnaissent les lettres, les chiffres, qui déchiffrent. Je veux vivre dans un autre monde. Les autres sont résolument mieux que moi, plus beaux, plus doués, plus populaires, plus aimés de la maîtresse. Je suis vraiment le plus nul du genre humain, le «hic» accroché au laid, puissance dix. D.Y.S.L.E.X.I.Q.U.E! dys, comme disgracieux, discrédit, ... disparaître ...

Disparaître dans ce paysage où des maisons occupent le toit des lettres ; elles sont posées sur ce «o», sur ce «c» doucement renversé dans l'herbe verte et soyeuse, se prélassant, se balançant, s'émoustillant, au gré

des vents balayant l'immensité bleue. Ces maisons sont mon antre, mon refuge; moi seul en ai la clé, clé de douze, clé de sol, clé en main, clé des champs, clé: C-L-É; clé de la réussite que je n'ai pas trouvée, pas encore, pas maintenant, pas là. Mais ici, sur le balcon de mon cocon, je suis cet oiseau libre et heureux, je suis ce moulin s'enivrant du souffle de la brise et il y a Lucile qui habite dans la maison d'à côté, attentionnée, patiente, jolie, si jolie...

Elle a construit un étage en forme d'ascenseur sous sa maison couleur de brique ; un ascenseur qui la relie aux lettres. Et calmement, tranquillement, elle me prend par la main pour m'y conduire, m'expliquer le murmure des lettres, leur forme, leur caractère. La sienne est une lettre menteuse, me dit-elle, parce qu'elle ne chante pas le bruit de son nom ; la tienne est toute ronde, ronde comme une prune, comme la lune qui illumine le ciel quand elle se lève, entière, et fière d'exister, dans la nuit pleine de promesses.

Ce n'est pas 3000 bisous que je voudrais alors lui faire mais **2999** parce que 9, c'est bien plus grand que 0 et qu'il y en a trois. Alors je lui dirai que je l'aime «comme ça» en écartant le plus possible les bras pour lui montrer que ce n'est pas du vent. Ma maison est rose comme la vie, un peu de rose, beaucoup de gris comme ma vie. Mon arbre est en bataille, celui de Lucile est parfait. Il y a nous, juste nous ... la mer, le bleu, l'espace, la liberté ...

«DICTEE! Prenez vos cahiers et vos stylos !»  
«Maître Corbeau sur un arbre perché tenait dans son bec un fromage.»

Et Tom écrit:

«nettreacor posurin narprepair chez dennaitant zont bequinvromage»

La ligne du cahier commence à bouger, onduler. Cette ligne entame une danse. Des lettres apparaissent, arrivant de la gauche, en file indienne, le A majuscule en tête. Elles tanguent, s'entremêlent, exécutent une macabre chorégraphie. Les lettres affichent un air ironique, narquois, s'Affichent, ... avec un grand A. Une tache d'encre noire tombe sur cette farandole et s'écrase sur cette page odieusement blanche, assommant des lettres qui dansaient là. Le A continue sa parade; parade, padam, pas d'âme! Puis s'arrête, soudainement. Il s'étire, devient un gigantesque A, monstrueux, hideux, haineux.

Et voilà notre petit bonhomme effrayé, sur son pull, une étiquette avec le prénom Tom, trois lettres T. O. M. L'enfant a peur, ses yeux sont exorbités, son teint est blafard. La ligne est là qui ondule toujours. Le petit homme, le garçonnet, le gracile bambin attrape cette ligne blanche en guise de ficelle. Il enroule une extrémité de la corde sur la barre centrale de ce A beaucoup trop arrogant et passe l'autre extrémité, l'autre bout, à bout, autour de son cou. Il est là, se tenant au bord de l'ombre restante de la ligne, de ce précipice lancinant, Il saute. Il s'est pendu.

Une nouvelle tache d'encre tombe et se transforme en une image de globe, de terre noire, sombre, imparfaite, laide, odieusement laide.

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX COUP de CŒUR**

### **Une mauvaise Bonne ?**    *Gaëlle MARGAILLAN*

Cela faisait bientôt six années que j'habitais dans un magnifique manoir en bord de mer, ou devrais-je dire dans une prouesse architecturale défiant les lois de la gravité. Une immense statue de lion de **2,999** mètres en marquait l'entrée, ce qui donnait une incroyable prestance à ce château des temps modernes. Mais ne croyez pas que tout ceci m'appartenait ! Mon Dieu non ! Je n'étais que la gardienne

des lieux en hiver et une sorte de bonne à tout faire en été, quand les propriétaires venaient y passer leurs vacances. Mais laissez-moi vous parler un peu de cette famille.

Le père, Edgar, toujours tiré à quatre épingles, dominant et autoritaire dans son travail, ne savait pas dire non à ses enfants. Quant à la mère, Anita, ses capacités cérébrales semblaient proportionnelles à la taille de ses

jupes : très courtes. Leurs deux premiers enfants, Rosita et Charles, des jumeaux, ressemblaient davantage à des démons qu'à de vrais enfants. En effet, leur hypocrisie n'avait d'égale que leur méchanceté et ils profitaient de chaque moment d'inattention de leurs parents pour se métamorphoser en véritables tornades humaines du haut de leurs dix ans.

C'était donc avec une légère anxiété que je voyais, chaque année, reverdir les arbres, reflleurir les champs et que j'entendais à nouveau chanter les cigales.

Et cette année-là ne dérogea évidemment pas à la règle : le crissement des pneus dans l'allée, le klaxon pour annoncer leur arrivée, les portières qui claquent et les cris de joie des enfants. Mais cette fois, il y avait du nouveau à l'arrière de la voiture : elle s'appelait **Prune**. Prune était née au cours de l'automne ; elle n'avait que quelques mois mais était déjà le souffre-douleur de ses deux aînés, qui voyaient en elle une menace et qui jalouaient l'attention que lui portait leur mère.

«Bonjour Maria ! Ah ! Quelle joie d'être enfin arrivés ! La route a été longue. Nos chambres sont-elles prêtes ?

-Bien sûr Monsieur, je ...

-Parfait alors ! Nos valises sont dans le coffre.»

Et sans autre forme de politesse, la joyeuse et désinvolte famille se rua vers la plage bordant le jardin dans un vacarme de bêtes sauvages. Je me résignais donc à monter seule les dix valises pleines à craquer au péril de mon pauvre dos, qui n'était plus très jeune. La quarantaine me guettait à peine et pourtant, chaque été, je me sentais plus faible qu'une quinquagénaire.

«J'ai soif» entendis-je tout à coup du bas des escaliers. Rosita et Charles étaient plantés là, à me regarder trimer sous le poids de leurs bagages.

«On va pas attendre trois heures ! On a autre chose à faire nous !

-Allons les enfants, veuillez parler plus poliment à Maria ! intervint mollement le père, qui venait d'entrer.

-On s'en fout, c'est QUE la bonne !»

Et ils pouffèrent allègrement, en se dirigeant tranquillement vers le salon, laissant derrière eux une traînée de sable.

Je ne dis rien.

Une fois les valises rangées, je décidai de m'accorder une pause quand j'entendis comme des gémissements dans la chambre voisine. Intriguée, je m'avançais sur le pas de la porte et y découvris les jumeaux penchés sur le berceau du bébé. De là, je pouvais entendre leur conversation :

« Prune c'est un nom de fruit, c'est moche pour une petite fille !

- Ouais et puis elle a même pas de cheveux, et elle a des plis partout ! Beurk !

- On va pas la laisser prendre notre place hein ! On va pas se laisser faire Rosita ! »

Et Charles pinça violemment la cuisse du nourrisson, qui laissa échapper un hurlement de douleur.

«Arrêtez-ça !!!» m'écriais-je en me ruant vers le berceau, ce qui provoqua l'hilarité des deux démons.

«T'as pas à nous dire ce qu'on a à faire ou non, t'es QUE la bonne !» scanda le garçon sur un ton prétentieux, et ils partirent en courant avant que leur mère n'apparaisse.

«Maria, s'exclama la mère d'une voie suraiguë, pourquoi êtes-vous obligée de crier comme ça ?! C'est insupportable !

-Mais Madame les jumeaux...

-Oh s'il vous plaît, vous n'allez pas commencer à vous plaindre ! Vous n'êtes QUE la bonne après tout !»

Je ne dis rien. A quoi bon argumenter face à la stupidité incarnée ?

Et c'est ainsi que se déroula la première semaine d'enfer avec la famille Dubois.

Je surveillais de près la petite Prune, craignant pour sa vie à chaque fois qu'Anita la laissait seule. Et pour cause, les tentatives de brutalisation des jumeaux à son égard étaient fréquentes et me mettaient hors de moi. Mais quand je tentais d'alerter les parents, ils me

répétaient, agacés «Ce ne sont que des enfants Maria, que voulez-vous qu'ils lui fassent ?» et je les entendais me qualifier de folle dans leur barbe. Ils n'auraient voulu pour rien au monde gâcher leurs seules vacances de l'année à cause de ce qu'ils considéraient comme les «broutilles de la bonne». En effet, Edgar, un architecte de grande renommée, travaillait tout le temps. C'était lui qui avait conçu les plans de ce manoir improbable, et n'en était pas peu fier. C'était une maison entièrement faite de bois et de verre, qui possédait un système central de commande pour automatiser bon nombre de ses fonctions. En un mot, c'était la maison du futur.

Les vacances continuèrent donc ainsi, dans le stress et les cris, jusqu'au jour où les jumeaux poussèrent le vice de leurs bêtises quotidiennes un peu plus loin que d'habitude. Une nuit, alors que toute la maison était endormie, un bruit me réveilla. Imaginant tout de suite le pire, je sortis de ma chambre et me rendis instinctivement dans la chambre du bébé, séparée de celle des parents par une simple porte. Je vis alors Rosita et Charles fermer la porte de la chambre de leurs parents avec un cadenas dont ils jetèrent la **clé** par la fenêtre. Je distinguais mal les détails de leurs faits et gestes, mais leur concentration extrême ne

présageait rien de bon. Je décidais donc de rester là quelques instants, profitant du fait qu'ils ne m'avaient pas encore vue. Cependant, un hoquet m'échappa, ce qui alerta les deux enfants : ils quittèrent alors précipitamment la pièce par une trappe dans le parquet dont je pensais être la seule, hormis Edgar, à connaître l'existence et qui menait à un débarras sans issue juste au-dessous de la pièce.

«A moi de m'amuser maintenant ! pensai-je» et je refermai la trappe avec le verrou, rendant leur fuite impossible. Une odeur inhabituelle me vint alors aux narines : de l'essence. Le berceau en était recouvert, ainsi que la plupart du sol de la pièce. Et juste à côté, une allumette qui commençait juste à se consumer. Dans un élan de panique et de rage, je pris Prune dans mes bras et sortis de la maison le plus vite possible. Le feu ne mit pas longtemps à se propager dans le manoir, qui se transforma en un brasier gigantesque. Les flammes avaient endommagé le système d'ouverture des portes, qui était entièrement automatisé, empêchant la famille de s'échapper.

J'entendais les cris, j'entendais les pleurs, ... j'aurais pu crier à l'aide, j'aurais pu essayer d'ouvrir les portes, j'aurais pu appeler les pompiers. Mais après tout, je n'étais QUE la bonne ... .

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## ***PRIX des ETUDIANTS***

***E.M.I.***

*Théo BULLAT*

27 Juillet 2016. Il est 12 heures 15 et le soleil, haut dans le ciel, inonde de chaleur tout le paysage. C'est magnifique cette verdure à perte de vue, traversée par une route de campagne.

Dans un des champs, une jolie main a planté ici et là une dizaine de pruniers, tous plus beaux les uns que les autres. A l'abri de l'un d'eux, sous la branche la plus vigoureuse remplie de fruits bien murs et quasi rouges sang, se trouve Arthur, le fils de l'agriculteur. Il est allongé de tout son long dans l'herbe fraîche

et verdoyante. Son vélo gît par terre près de lui. Paisible, imperturbable, il ne prête aucune attention, ni au ronflement insolent de la voiture qui s'éloigne au loin, comme une étrangère folle, ni au bruit sourd des prunes gorgées de jus qui tombent sans cesse sur le sol. Quand l'une d'elles vient s'écraser sur le trousseau de clés emprunté à son père, et qui dépasse négligemment de sa poche, il ne peut que sourire, absent, rien ne semble pouvoir le déranger. En réalité, Arthur est irrémédiablement perdu dans ses pensées, dans



ses souvenirs, dans son rêve : Arthur est dans la galerie.

Sombre mais chaleureuse, la galerie est immense et insaisissable. Une sorte de tunnel, dont on ne voit ni le début ni la fin, et qui propose mystérieusement tout le long de ses murs, une infinité de tableaux peints avec des couleurs saisissantes. Aucune fenêtre, aucune ampoule, aucune torche, aucune lumière, rien ne vient éclairer ce lieu. Rien à part cette flamme dorée qui ondule frénétiquement dans la lanterne que tient Arthur fermement dans sa main. La lumière qui en émane ne lui permet de contempler qu'un petit nombre de tableaux à la fois.

Mais une chose capte son attention et sa curiosité : la flamme de sa lanterne fait luire un nombre d'or placé sous chaque tableau. Il y en a un systématiquement, sous chacun d'entre eux, qui brille de mille feux. Face à lui, se trouve celui qui porte le numéro 3000. Comme retraçant une chronologie, les chiffres semblent aller en ordre décroissant lorsque l'on part vers la gauche et en ordre croissant si l'on va vers la droite. Le tableau numéroté 3000 représente un homme à l'allure pour le moins familière, et qui l'observe. Arthur s'approche pour l'examiner de plus près. Et comme s'il se tenait devant un miroir, le personnage du tableau s'approche lui aussi. C'est alors qu'il reconnaît tout bonnement son image. C'est bien de lui dont il s'agit. Plus troublant encore que le personnage qui le représente, cette œuvre étrange dépeint son double dans la galerie même où il se trouve à cet instant. Le tableau est comme vivant. Il prend la forme du moment présent. Intrigué, Arthur s'empresse d'entreprendre l'examen des autres tableaux.

Se diriger vers la gauche ? Vers la droite ? Après un court instant d'hésitation, Arthur se décide pour la gauche. Il reviendra dans l'autre sens après. Il se met à observer tour à tour chacun des tableaux. D'abord avec minutie, puis en augmentant progressivement la cadence. Il ne faut pas longtemps à Arthur pour comprendre. Comprendre que ces tableaux représentent, tous, des moments importants de sa vie, des souvenirs qui l'ont marqué, qui sont restés gravés dans un pan de sa mémoire. Comme pris de frénésie, Arthur se met à accélérer vraiment le pas. Il court le long des tableaux, de plus en plus vite, à la recherche d'un souvenir particulier. Et le voilà remontant le fil de sa vie à toute allure, comme si tout était normal. Numéro 2787 - L'obtention

de son baccalauréat. 2660 - La fête surprise organisée par ses amis pour ses 18 ans. 2428 - Sa première rencontre avec Emilie. 2145 - Son voyage à Londres. Après avoir ainsi parcouru sa vie sur plusieurs années en arrière, Arthur arrive enfin au souvenir que son esprit avide s'était rapidement mis à chercher. Il porte le numéro 2042. Ce tableau-là semble prendre plus de place que les autres. On y voit une femme souriante, grande, avec une chevelure d'un blond profond et étincelant. Debout sur un bateau à voile, elle lui dit au revoir de la main. Arthur essuie du revers de sa manche la larme toute chaude qui coule spontanément le long de sa joue, puis se met à caresser ce si joli visage admirablement peint sur le tableau. Il s'agit de sa chère Maman. Une mère disparue en mer un sombre jour d'hiver, et qui lui a si terriblement manqué depuis. C'était une grande aventurière qui n'a eu de cesse de voyager sa vie durant aux quatre coins du monde. Elle avait su transmettre cette passion à son fils qu'elle chérissait. Cependant depuis sa disparition, son père avait tout investi dans sa nouvelle exploitation, son temps, ses pensées, son corps, ses idées. Et Arthur n'avait eu d'autre choix que de lui apporter son aide.

Ses envies de grands voyages à lui, pour le moment, n'existent que dans ses rêves. Devant ce tableau, le jeune homme redevenu petit garçon, reste assis longuement, totalement pris corps et âme, par la douceur de sa mère. Lorsque brutalement il s'aperçoit que la flamme de la lanterne commence à perdre en intensité, il décide de repartir. Il est tellement tentant de rester ici, pour profiter encore de ce qui lui a si profondément manqué ! Mais il y a tant de tableaux encore à découvrir, à redécouvrir en fait... Arthur pressent qu'il ne pourra pas tous les revoir et pourtant... Revoir son enfance, ses premiers avions en papier, ses premiers pas, ses premiers jours. Quel bonheur est là, présent, dans cette galerie ! Pour autant ces tableaux-là semblent tellement éloignés, il a beau courir de plus en plus vite, il peine réellement à gérer ce qui se passe. Les tableaux du bout semblent inatteignables. Il récupère vite sa précieuse lanterne, tente d'examiner combien de temps elle va pouvoir tenir et décide, tant pis, de se mettre à remonter la galerie dans l'autre sens. Et si jamais il lui était possible de jeter un œil sur l'avenir ? Quelle excitation l'étreint alors. Que pourront bien montrer les tableaux de droite ? Allez, on remonte : Numéro 2188 - Premier jour au lycée, la rentrée dans la cour des grands. 2403

- La récolte sous la canicule, une des journées de travail les plus dures de sa vie.

2643 - Premières économies mises de côté, à grand peine, pour s'offrir un voyage plus tard.

2967 - Un magnifique vélo offert par son père pour son anniversaire. Arrive enfin le tableau numéro 3000, celui par lequel tout a commencé tout à l'heure.

La boule au ventre, Arthur sert la lanterne fermement dans sa main et continue d'avancer en direction des tableaux inconnus. Arthur est de nouveau surpris et émerveillé de voir à quel point tous ces tableaux semblent vivants. Les images se croisent et fusionnent dans un flou magique, à la fois irréel et pertinent. Les paysages semblent inventés cette fois. On dirait un mélange de pays et de contrées qui forme un ensemble aussi improbable que magnifique. Et pourtant, Arthur ressent une puissante impression de déjà-vu devant ces images. C'est en parcourant un à un, chacun des tableaux, qu'il comprend leur signification, et pourquoi tout est à la fois familier et nouveau. Chacun des tableaux représente non plus un souvenir, mais un des projets qu'il a en tête. Plus le projet concerné est concret et fort dans son esprit, plus il se matérialise sous la forme d'une image fixe et détaillée. À l'inverse, il découvre au loin des tableaux improbables, où le rêve prend le pas sur les choses qu'il a déjà pensées. Parmi toutes, une toile fascine particulièrement Arthur. Elle porte le numéro 3143. Elle semble représenter son plus beau projet : son voyage autour du monde. On y voit un mélange atypique de maisons de banlieue londoniennes et de jardins chinois, tout cela protégé par un drap blanc de neige encore vierge d'empreintes de pas. Surréaliste. Captivant. Il n'a pas le souvenir d'avoir «rêvé» ces maisons-là. Et ces maisons sont pourtant un peu les siennes.

Dès qu'Arthur pose les yeux sur ce paysage, un phénomène étrange se produit. La météo

change brusquement. L'obscurité cède la place à un soleil éclatant. Une bourrasque de vent vient souffler sur la neige et la balayer en deux claquements de doigts. Celle-ci disparaît telle une envolée de colombes, laissant la place à un champ d'herbe verte immaculée, posé là en bord de mer ! Les yeux d'Arthur ont alors à peine le temps d'esquisser un clignement, que voilà déjà la lune qui chasse le soleil pour venir, seule, régner sur ce paysage magique aussitôt endormi. La luminosité de ce bref instant a été aussi vive que l'obscurité rapide à la chasser.

Désormais c'est la lune qui apporte la clarté à ce tableau si particulier. Il faut absolument aller voir ce que les tableaux suivants ont à dire. Vite ! C'est alors que la lune commence à perdre de son éclat, et que la galerie devient dangereusement sombre. Arthur s'aperçoit alors, que non seulement la luminosité de la lune décroît, mais que la lanterne s'apprête à rendre l'âme : la flamme est sur le point de s'éteindre. Pris de hantise, ne sachant plus que faire, Arthur, dans une conscience toute relative, se met à courir en direction du tableau de sa mère. Une dernière fois, rien qu'une dernière fois, il veut revoir son visage, son regard doux qui dit tout. Mais plus il avance, plus la flamme vacille. Elle a déjà perdu plus de la moitié de sa taille, elle va s'éteindre tout net d'un instant à l'autre. Alors Arthur s'arrête, le pas lourd, essoufflé, et il reste planté devant un dernier tableau. Malgré la lanterne qui n'éclaire quasiment plus, le numéro scintille encore de mille feux : 2999. Il s'agit en fait de son dernier souvenir. Le souvenir d'un chemin de campagne descendu à toute allure sur son vélo. Une course terminée par un crissement de pneu. Une voiture sortie de nulle part venue le percuter de plein fouet dans son arrogance coupable. Un magnifique vélo gisant dans l'herbe verte.

*EMI : expérience de mort imminente*

*plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien*

## **PRIX ECRITURE**

***L'invitée*** Lisa AUDOY

Le soleil rayonne sur le jardin. Il fait vraiment bon pour une fin d'après-midi d'avril ! Tous les invités rient et discutent dans cette petite parcelle de campagne. Depuis ma chaise isolée

à l'ombre d'un prunier, je souris en regardant cette jeunesse en agitation.

Une jeune femme blonde s'approche de moi. Ses longs cheveux ondulent dans le vent, ses taches de rousseur lui donnent un petit côté espiègle.

«Tout va bien Louise ? me demande-t-elle gentiment.

-Oui, très bien ! Cette journée en votre compagnie est très sympathique, merci de m'avoir invitée !»

La jeune femme me sourit, et repart vers un grand homme brun.

Les deux jeunes gens murmurent en me regardant. Ils doivent sûrement se demander s'ils m'accueilleront à nouveau dans leur jolie maison. C'est que je ne suis plus très amusante depuis quelques années !

Je suis surprise de la gentillesse de ces personnes. Je les connais à peine et pourtant ils paraissent déjà m'avoir adoptée ! Je me sens plutôt à l'aise avec eux. Ça doit être si agréable de faire partie d'une famille aussi unie. Une vie de famille accomplie est certainement une des clefs du bonheur.

Je suis heureuse de ne pas passer Pâques toute seule ! J'espère toutefois que ma famille ne m'en voudra pas de ne pas les avoir rejoints pour ces fêtes de famille. Ils habitent si loin !

«Les enfants ! Les cloches sont passées !» crie une femme brune coiffée d'un chignon strict.

Comme c'est convivial ! J'observe les enfants se ruer vers la forêt adjacente d'un air ravi. Une enfant blondinette me tire par la main, m'invitant à la suivre. Je me lève donc, me disant qu'une promenade ne me fera pas de mal.

Je me balade tranquillement parmi les arbres. L'odeur du printemps m'a toujours plu. L'ombre me fait du bien, il fait chaud pour un après-midi d'avril ! Les oiseaux chantent, les fleurs sentent bon, je devrais sortir plus souvent !

Soudain, j'aperçois un groupe d'enfants s'agitant autour des buissons. Ils courent partout en poussant des cris. Seraient-ils en train de chercher des champignons ? Il faudrait peut-être les prévenir que ce n'est pas la saison ! Pourtant, ils paraissent avoir récolté un vrai butin ! Un petit garçon tend fièrement en l'air son panier en criant :

«J'ai gagné ! J'en ai 2999 ! »

Je me demande s'il sait vraiment compter ...

Au bout de quelques minutes de marche, je n'entends plus les rires des enfants. Ce n'est pas regrettable ! Seulement, je n'aperçois plus le sentier. Je suis vraiment étourdie ! J'ai perdu mon sens de l'orientation avec les années !

Essoufflée, je décide de m'asseoir pour reprendre mes esprits. Je reste quelques minutes à me demander comment retrouver mon chemin lorsque j'entends des bruits de pas.

Une jeune femme jaillit brusquement devant moi. Celle-ci paraît toute affolée.

Elle me propose de me raccompagner chez elle. Je suis sauvée ! Là-bas, je pourrai appeler quelqu'un pour qu'on vienne me chercher.

Sur le chemin du retour, elle ne lâche pas un mot. Je me sens un peu gênée. J'ai la sensation de la déranger. C'est pourtant elle qui est venue à mon secours !

On ne marche pas longtemps avant d'arriver chez elle.

En rentrant, j'aperçois du monde. Apparemment, elle aussi fête Pâques en famille. Je dois être la seule à ne pas le célébrer avec mes proches !

La maison est très coquette et richement décorée. Il y a des tableaux à chaque mur. L'un d'eux retient mon attention. Sur fond de plage, deux maisons sont comme posées sur des cercles en fer. J'ai vraiment du mal à comprendre l'art contemporain !

Ma sauveuse chuchote à l'oreille d'un grand homme brun en me regardant. Elle doit lui dire qu'elle a eu pitié de moi en trouvant une vieille dame seule et perdue dans la forêt !

Je décide de sortir dans le jardin pour prendre l'air. Toute cette agitation me fait mal à la tête !

Le jardin n'est pas mal non plus. Un grand prunier se tient fièrement au beau milieu de la parcelle.

La nuit ne va pas tarder à tomber. Il serait temps que je rentre à la maison ! Je retourne dans le salon, à la recherche de la maîtresse de maison. Je la trouve en pleine discussion. Je lui

demande la permission d'utiliser son téléphone fixe pour pouvoir appeler mon fils. Les quelques personnes autour de nous paraissent outrées par ma requête. Et la jeune femme hésite. Elle a certainement dû mal comprendre.

Je renouvelle ma demande mais une petite fille blondinette m'interrompt en me tirant par la manche.

«Mais mamie pourquoi tu veux déjà partir, en plus il est ici papa ?»

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX ECRITURE**

### ***L'entre-deux*** Marie-Claire CATHERINE

L'horloge sonna 7 fois. Il me fallut un moment pour comprendre ce que cela signifiait.

7 coups. 7 heures. Il était temps de se lever. Je délaissai le seul fauteuil de la maison et allai faire les tâches ménagères : je balayai la poussière inexistante qui reposait sur le sol, nettoyai les vitres déjà impeccables et vérifiai mon trousseau de clefs. Au début de mon séjour dans cette maison je possédais une trentaine de clefs. Maintenant il m'en restait seulement deux. Chaque matin, je me mettais à trembler, terrifiée à l'idée qu'un changement quelconque puisse s'être produit pendant la nuit et qu'une fois de plus mes précieuses clefs puissent s'être volatilisées.

Je détestais le changement.

Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas rester telles qu'elles étaient? Même cet endroit hors du temps subissait des modifications irréversibles. N'y avait-il donc aucun lieu à l'abri de ce fléau?

Suivant le fil de mes pensées, je m'approchai d'une fenêtre. Puis je passai à la suivante et ainsi de suite. Avant, ma maison était entourée d'une jungle luxuriante ; je pouvais passer des heures à observer les singes sauter de branche en branche, les serpents qui se balançaient avec paresse en attendant leur repas ou encore les magnifiques perroquets multicolores s'envolant bruyamment vers le ciel d'un bleu éclatant. Mais petit à petit, les arbres avaient été rasés sans que je puisse voir les responsables de ce désastre, les animaux étaient morts, ne laissant que des carcasses pourrissantes et le ciel s'était couvert de panaches de fumée grise. Il n'y avait plus de jour ni de nuit, plus de pluie ni de beau temps, seulement cet immense espace où le ciel se confondait avec les cendres sur le sol. La Terre

se consumait à petit feu et il n'y avait personne pour intervenir.

Je montai à l'étage, pris mes jumelles et les pointai sur la maison collée à la mienne : je guettais un signe de vie. Un jour, mon compagnon de fortune passerait devant sa fenêtre et je serai là pour lui redonner espoir. Il saurait enfin qu'il n'était pas l'unique survivant sur cette planète dévastée.

Malgré mes propos défaitistes, je restai convaincue que quelque part, sur Terre ou ailleurs, des hommes attendaient. Et viendrait le moment où ils se décideraient enfin à me délivrer. Pourtant c'était ma faute si je me retrouvais à attendre indéfiniment un secours quelconque. On m'avait laissé le choix, j'étais condamnée à mort ; soit j'acceptais ma sentence, soit je me prêtais au jeu pour une petite expérience avec ma liberté comme récompense.

Il me suffisait de rester dans une maison jusqu'à ce qu'on vienne me chercher. On avait installé une toute nouvelle technologie censée mettre un lieu précis en dehors du temps. Je n'aurais plus besoin de manger, boire, dormir et je ne vieillirais plus. Choisir entre la mort et la vie éternelle ? Il n'y avait pas à hésiter !

Et pourtant ... ce choix si évident avait quand même détruit ma vie. Si j'avais de la famille ou des amis, ils étaient morts depuis longtemps et oubliés par tous y compris par moi. Je ne savais plus qui j'étais, je n'avais plus de prénom ni de sexe. Je pensais être une femme mais sans comparaison comment en être sûre? Était-ce ma mémoire défaillante qui me faisait croire à une existence remplie de joie et de peine ? Avais-je été une danseuse étoile essayant d'obtenir le plus grand rôle de sa vie ? Une mère exténuée par son blagueur de mari et qui avait décidé de divorcer ? Ou bien une femme mariée à un magicien de prestige ?

Qu'avais-je fait pour mériter la peine de mort ?

Avais-je créé un fightclub dans une cave pour échapper à la réalité quelques instants ? M'étais-je fait attraper alors que je me faisais passer pour un dictateur, étant son sosie ? Ou sous le coup de la passion, avais-je assassiné mon mari avec une cuisse de gigot avant de servir la dite cuisse à une troupe de policiers affamés ?

La vérité ne me sera révélée que lorsque les scientifiques reviendront me chercher. Mais s'ils voulaient que je leur délivre un témoignage d'une époque dépassée, ils allaient être grandement déçus.

Que faisais-je ici, collée à une vitre ? J'étais certaine de le savoir il y a quelques minutes mais ma mémoire s'étiolait comme le jour face à la nuit. Agacée, je redescendis, tournai en rond dans le séjour et m'approchai de la porte noire. J'avais encore la clef qui me permettrait d'y entrer mais je ne savais pas si j'en avais vraiment envie. Oui, je m'ennuyais mais cela ne me forçait pas à être aussi téméraire. Car derrière la porte, il y avait le néant. Au début, quand j'avais encore du courage, j'y avais mis un pied mais les ténèbres m'avaient tellement effrayée que j'avais vite fermé la porte pour ne plus jamais la rouvrir. Je savais que pour certains, l'obscurité était comme une mère accueillante mais pour moi qui n'avais plus dormi depuis des lustres et qui n'avais plus fait face à un seul soir, je ne pouvais pas supporter de ne plus apercevoir une seule lumière. Si je passais cette porte, je disparaîtrais complètement et rien ne pourrait plus me sauver. Je serai libre mais à quel prix ?

Je me détournai et cherchais quelque chose à faire.

Avant, je ne connaissais jamais l'ennui : j'avais accès à tellement de pièces qu'une journée entière ne suffisait pas pour toutes les visiter, de ce que je m'en souvenais, il y avait la bibliothèque, la cuisine ou encore la pièce aux peluches et jouets d'enfants.

Et puis jour après jour, les clefs se perdaient, les portes ne s'ouvraient plus et je me retrouvais comme toujours dans le séjour, les bras ballants. De même, celui-ci se dépouillait petit à petit de ses meubles tant et si bien qu'il ne restait plus qu'un fauteuil couleur prune,

une cheminée vide et une horloge. Moi-même, je portais toujours les mêmes vêtements, n'ayant plus accès à la penderie. Cette robe blanche me grattait et sentait la lessive bon marché mais je devais m'en contenter. J'avais encore un minimum de conscience et me promener nue était contraire à mes principes. Aucune institution ou Etat ne pouvant régir ma vie, je devenais mon propre garde-fou et devais donc me soumettre à certaines règles. Malheureusement, ne pouvant plus compter sur ma mémoire, ces dites règles changeaient d'un jour à l'autre. J'avais bien tenté de les noter dans un carnet (du temps où je possédais un crayon et des blocs notes à revendre) mais celui-ci disparaissait inévitablement.

Une fois, énervée, j'avais écrit les lois que j'estimais indispensables sur le mur de la salle à manger, certaine qu'un bout de ma maison ne pouvait s'évanouir comme par magie. J'avais raison sur ce point mais cela ne changea pas le fait que dès que j'eus le malheur de détourner les yeux, mes annotations s'effacèrent comme si elles étaient faites de poussière et qu'un coup de vent suffisait pour tout balayer.

L'horloge sonna 8 fois. 8 heures.

Comme toujours je me retrouvai devant l'ascenseur. S'il y avait une chose que je ne pouvais oublier c'était bien cet ingénieux mécanisme.

Il me suffisait de mettre la clef dans la serrure et alors les portes s'ouvriraient et je pourrais enfin sortir de cette prison que je m'étais créé. Cela semblait si facile, la liberté à portée de main et pourtant ... cela valait-il le coup ? Tout ce que j'avais connu avait disparu, le monde n'était plus le même et je me sentirais si décalée, si déphasée, j'aurais tout à réapprendre : leur langage, leur technologie, leurs coutumes.

Et il y avait le doute. Y avait-il vraiment quelque chose après cette étendue infinie de cendres ?

Pouvait-on y faire renaître la vie ? En étais-je capable ? Les scientifiques m'avaient ordonné d'attendre un signe de leur part. Mais si eux aussi étaient tombés dans le néant tout comme le monde ? Au moins ici, j'étais protégée de tout, rien ne pouvait m'atteindre, même pas la mort. Pouvais-je renoncer à ce paradis ? Si j'étais le dernier humain au monde, risquerais-je de mourir ? Mais à quoi bon ? À deux, on pouvait repeupler cette planète mais seul ? Qui



étais-je pour prétendre pouvoir rebâtir le monde ? Rien, je n'étais rien et ma perte n'attristerait personne. La vérité était qu'on m'avait oubliée tout comme je m'oubliais moi-même. Je ne me rappelais même plus de mon nom.

L'horloge sonna 9 fois et me ramena dans ma réalité. Demain, oui demain je prendrai une décision à ce sujet.

Je partis m'asseoir sur le fauteuil et attendis que le sommeil vienne. En vain. Comme toutes les nuits, je priai pour dormir mais les bras de Morphée m'échappaient toujours. Pourtant

comme chaque soir, une voix s'éleva en moi. Mon inconscient qui me chuchotait des mots d'une telle douceur que j'en demandais plus.

«Dors maintenant mais demain tu te réveilleras pour profiter du beau temps»

«Dors maintenant mais demain tu te réveilleras pour profiter du beau temps» chuchota l'infirmière à sa patiente. Elle prit ensuite le dossier posé à côté du lit et ajouta ces quelques mots :

«10 décembre 2025. 2999<sup>ème</sup> jour. Aucun changement. Toujours dans le coma.»

✂*plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien*✂

## **PRIX ECRITURE**

### ***Nuit Etoilée*** Pierre GRASSIOT

Des pas sur ma gauche. Ça faisait une heure que j'étais seul dans cette pièce, ce devait être le gardien faisant sa ronde. Je sors de ma torpeur et me lève du banc où je suis assis depuis plusieurs dizaines de minutes. J'en profite pour lisser les plis de ma veste et l'épousseter, une habitude depuis de longues années. L'élégance est une des seules valeurs à laquelle j'accorde de l'importance. Même quand je suis amené à voyager dans des pays arides pour le boulot, jamais un grain de poussière sur mes fringues. J'y tiens. Le gardien me salue en passant devant moi. Faut dire que depuis le temps que je viens ici, ils commencent à me connaître, tous. Après chaque mission, je m'accorde une visite ici. Ça me détend. Le musée d'Orsay a toujours été mon préféré. Tout gamin déjà, quand mes parents m'avaient emmené pour ma première visite, j'étais tombé amoureux des toiles de Van Gogh et Monet. Maintenant j'y reviens tout le temps, un pèlerinage sous ces voûtes de verre et d'acier séculaires.

Chaque fois que je flâne dans ces salles, je remets en question ma vie : Pourquoi continuer ce boulot ? Pourquoi est-ce que le danger m'attire ? A quoi pourrait ressembler ma vie si j'étais venu au monde dans une famille normale ? Combien de temps encore avant qu'Interpol ne me trouve, ou que je décide de me ranger ? Beaucoup trop de questions, et ce n'est pas encore cette fois qu'elles trouveront des réponses. Je me décide à me diriger vers la salle suivante. C'est une

exposition temporaire sur le surréalisme dans l'histoire. Intéressant, mais pas spécialement à mon goût. Il y a quelques œuvres de renom, que je connais. Ici un Matisse, ici un Miro, là un Magritte. J'avance vite.

Au bout de la salle, des photographies attirent mon regard. Ce sont des collages, en fait. Je ne connais pas l'artiste. Matthias Jung. Beaucoup plus moderne. L'une des œuvres en particulier me rappelle le paysage sicilien où depuis tout petits nous avons toujours passé nos vacances. Mon père en profitait pour rentrer au pays et saluer la Famille. C'est là qu'il m'a présenté à eux à mes 18 ans. C'est là que je me suis installé par la suite avec mon épouse. Elle aussi travaillait pour Eux. Qu'est-ce que nous étions ? Pour certains des portefeuilles, pour d'autres des mercenaires ... Ça n'a plus d'importance maintenant, la Famille nous a laissé partir. On bosse en free-lance maintenant. Aucun lien avec la pègre. Moi sur le terrain, ma femme derrière les écrans de contrôle. Jamais l'un sans l'autre.

Je sors de la salle. Je quitte le secteur de l'exposition temporaire. Pas terrible celle-ci. Cette fois ça n'éclipsera pas mon pèlerinage auprès du Docteur Gachet ou des Nymphéas. Pas comme cette fois où ils exposaient tout un tas d'œuvres autour de la peine de mort ... J'en étais ressorti troublé. Forcément, quand on est face à la guillotine on s'interroge. Est-ce que je serai un jour retrouvé, puni pour ce que j'ai fait ? Au moins, maintenant on peut choisir nos

contrats, il n'y a pas que de l'illégal ou du criminel. Tant qu'on est payé, on pourrait même accepter de promener les caniches des bourgeois. De sicaire à pourvoyeur de services. Forcément dit comme ça, ça dédramatise la chose.

Une vibration dans ma poche. Mon téléphone. Un appel de ma femme. Je décroche. Un nouveau contrat. Heureusement que nous cryptons nos appels, on ne protège jamais assez sa vie privée. Je quitte le musée. Il pleut. La nuit est tombée. On voit presque les étoiles, en regardant bien. Pas le temps d'attendre la fin de l'averse. De toute façon mon ticket de stationnement arrive à expiration. Hors de question que je me prenne une prune, question d'honneur. Jamais rien se faire reprocher par les flics. J'aime bien la pluie ; l'odeur qui se dégage des trottoirs humides me chatouille les narines, je regarde avec amusement les touristes courir se réfugier là où ils peuvent, la tête couverte d'un journal pour l'un, d'un chapeau élégant pour un autre. La capitale me semble toujours renaître pendant les averses d'hiver, comme si l'eau pouvait permettre de laver la saleté de l'été et la pollution. J'arrive au parking. Clé. Serrure. Portière. Digidocod. 2999. Empreinte digitale. On n'est jamais trop prudent avec la sécurité.

Je me repasse les détails en mémoire : exécution dans 30 minutes, à peine le temps d'arriver. En plein cœur de Paris. Super. Il y aura des passants. Je déteste ça. Enfin, ma femme ne m'enverrait pas là-bas sans raison. Elle sait mieux que moi juger les risques et les

bénéfices. Je lui fais confiance. Toujours. Sans sourciller. Feu rouge. Zut. Coup d'œil à ma montre : je suis dans les temps. La cible ? Pas de problème pour elle, j'ai connu bien pire. Stationner devant le bâtiment. Attendre sa venue. L'embarquer. La livrer. Facile. Feu vert. C'est parti. Démarrage en trombe. Les flaques giclent sous les pneus. Les passants vident les rues avec un temps aussi pourri. Pratique, on ne pouvait pas rêver mieux. Il ne devrait y avoir quasiment personne. La cible devrait monter d'elle même dans le véhicule. Ma voiture est exactement la même que celle que son chauffeur utilise chaque jour. Encore un feu rouge. Si ça continue ... Ah non, vert. Parfait.

J'arrive enfin. Le 16ième, ce quartier de bourgeois. On sait à quoi s'attendre au moins ... Je stationne devant le bâtiment. Comme prévu, à peine quelques personnes de ci de là. En avance de 10 minutes. C'est rare d'avoir si peu de temps pour se préparer. Je suis impatient de rentrer, maintenant. Retrouver mon foyer. La route jusqu'à Versailles devrait prendre une bonne demi-heure, en roulant correctement. Ah, voilà ma cible. Elle se dirige vers moi, le nez plongé sur son smartphone, pas du tout attentive à ce qui se passe autour d'elle. Comme prévu également. J'aime quand tout se déroule comme prévu. Je suis serein. La portière s'ouvre. La portière se ferme. Je démarre. Elle m'adresse la parole. «Bonjour papa, ça faisait longtemps que tu n'étais pas venu me chercher à l'école!»

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX ECRITURE**

**Rouge** Yann DUBAND

Les jours passaient et se ressemblaient. Le ciel était terne, à se demander s'il était couvert d'une fine couche unie de nuages ou s'il en avait lui-même eu assez de faire l'effort d'être coloré. Les passants aussi étaient devenus ternes, à force de baigner dans cette monotonie ambiante, ce grouillement insupportable d'une multitude de gens, de petits bouts de rien qui se débattaient tous dans le même sens, comme animés par une inébranlable envie de se ressembler les uns les

autres. Et plus il regardait ce spectacle, plus il se sentait à son tour devenir morne, contre son gré, malgré le dégoût qu'il éprouvait à l'égard de toute cette masse incolore, et toute l'indifférence que cette masse incolore éprouvait à son égard. Lui, qui avait pourtant lutté de toutes ses forces pour rester lui, était en train de sombrer petit à petit jusqu'à ne plus être personne ? C'en était trop. Il jeta son café et son journal au nez de la monotonie, et sans faire de valise, s'en alla, jeta sa **clé**, avec la

ferme intention d'aller ailleurs, loin, là où personne ne lui rappellerait que le monde était terne. Et il erra, longtemps, prenant soin d'éviter tout ce qui pouvait s'apparenter à de la civilisation, avançant sans réel but autre que celui de se perdre, et ne jamais plus se retrouver.

Lorsqu'il sentit qu'il commençait à oublier pourquoi il était parti, il s'arrêta. Une plaine, herbeuse, ventée, dans laquelle même un ermite n'aurait pas voulu trouver refuge. Et pourtant, devant lui se dressait une maison pour le moins atypique. Hissée sur pilotis, juchée tout en haut d'une sorte d'arche gigantesque, la mesure pour le moins délabrée ressemblait à l'œuvre d'un architecte d'un autre siècle après qu'il ait abusé d'une quelconque opiacée lui donnant des envies folles de se défenestrer. Et quoi de mieux qu'un endroit pareil pour ne jamais être retrouvé ? Ni une ni deux, il monta à l'échelle, non sans mal, et une fois arrivé en haut, en coupa les cordes. Il sentit alors un sentiment chaud l'envahir, comme s'il avait coupé l'échelle au nez de la ternitude et qu'une éclaircie venait percer le ciel gris pour arriver en plein dans son visage béat. Il entra dans le bâtiment. Abandonné, il en était sûr. Plus il avançait, plus il était heureux de croiser des araignées, s'empêtrer dans leurs toiles, voir la poussière ambiante, les meubles d'un autre temps ... Ici personne ne viendrait jamais troubler la couleur tant désirée. Après avoir flâné quelques minutes, perdu dans ses pensées, il atterrit dans ce qui lui sembla être une cour. Il y trouva une sorte d'éolienne, affolée par tous les vents qui pouvaient souffler à cette altitude. Au bord du vide, un arbre défiait les lois de la gravité, à tel point que l'on aurait pu se demander s'il avait été planté là ou s'il avait fui de son propre gré le monde terne en dessous pour se raccrocher in extremis à la maison. En son sommet, une **prune** solitaire jouait les trompe-la-mort.

Il s'assit là, contemplant ce qui allait devenir son quotidien. La solitude et une myriade de couleurs, à perte de vue. De toutes les nuances qu'un crépuscule pouvait offrir, il n'en manquait aucune dans son champ de vision. Le temps passait alors qu'il se perdait dans ses pensées, cherchant un nom pour chaque couleur qu'il voyait. Lorsque la nuit le rappela à lui, il retourna à l'intérieur, cherchant

un endroit où se reposer. Son choix s'arrêta à une petite chambre, un seul lit simple, une petite fenêtre, un chevalet sur lequel trônait une toile vierge.

Et la raison de son choix était justement cette toile. Ou plutôt ce qui l'entourait. La toile devait être en effet le seul recoin de cette chambre qui n'était pas couvert de peinture. Chaque centimètre carré disponible avait été comme peint par un esprit au moins aussi dérangé que l'architecte qui avait construit cet endroit ; comme si la toile avait littéralement explosé, projetant ses couleurs aux quatre coins de la pièce. On aurait dit que le crépuscule qu'il observait dans la cour avait jailli du support pour plonger la chambre dans ses rais de lumière.

Il s'assit et contempla l'œuvre avec la même fascination mêlée de respect qu'il avait ressentie plus tôt, peut-être plus longtemps encore.

Il se réveilla, le lendemain peut être, sans se souvenir quand il avait dormi, ni même si il avait dormi. Toujours est-il qu'il se trouvait encore dans la même pièce, assis par terre, avec la douce impression d'avoir rêvé en couleurs pour la première fois depuis longtemps. Toute la journée il s'ingénia à découvrir les moindres secrets de cette maison. À la lumière du grand jour seulement, on pouvait se rendre compte de l'ampleur du travail du mystérieux peintre. Au rez-de-chaussée, les murs de toutes les pièces étaient recouverts d'un paysage, à chaque fois le même, ressemblant étrangement aux alentours de la maison. Une plaine herbeuse complètement déserte de tout arbre ou tout relief. Au fond d'une petite pièce voisine de la chambre dans laquelle il avait passé la nuit, il avait même retrouvé l'arbre de la cour, affublé de la même **prune** qu'il avait remarquée la veille ; à se demander depuis quand la maison était abandonnée. Il passa le reste de la journée au rez-de-chaussée, contemplatif, se plaisant à croire que le peintre aurait aimé briser tous les murs de la maison pour ne jamais cesser de contempler l'extérieur.

Le jour qui suivit, il se lança dans l'exploration du premier étage. En montant les escaliers, il eut l'impression de sentir l'air se rafraîchir, comme si l'atmosphère avait changé d'un étage à l'autre. Arrivé en haut, tous les murs étaient recouverts de peinture bleue, un

nuage brisait de temps en temps la monotonie de ce qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au ciel qu'on pouvait observer à travers les fenêtres à cet étage. Il fut soudain parcouru d'un doute. Si le rez-de-chaussée représentait la terre, et le premier étage le ciel, qu'en était-il des deux étages restants ? Il se leva, et commença à gravir les marches vers le second étage, de plus en plus vite. Deuxième étage, l'atmosphère était humide, les nuages, il était à l'intérieur d'une couche de nuages. Son pas s'accéléra encore, il courait maintenant dans les escaliers, à toute vitesse, la distance qui le rapprochait du dernier étage lui semblait si

longue qu'il gravissait les marches quatre par quatre, et là, soudain, devant lui, l'obscurité, le vide.

L'infini tapissé d'étoiles s'étendait à perte de vue dans cet espace pourtant si confiné. La maison n'existait plus, il n'y avait plus rien de tel que des étages ou des murs, rien que lui, le vide, et **2999** milliers d'étoiles. Mais peu lui importait. Ici personne ne viendrait lui rappeler qu'ailleurs le monde était terne. Quel bel endroit pour apposer sa couleur ...

Il commença à peindre, et les étoiles se teintèrent de rouge.

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX ECRITURE**

### ***Trompe l'œil*** Romain CAPRIONI

Après maintes péripéties, j'atteignais le Graal tant convoité : une étape qui marquerait probablement l'apogée de mon existence. Ce lieu était l'une des plus grandes vitrines que l'art ait pu connaître, vitrine devant laquelle le monde se précipitait, assoiffé de culture. Bientôt, des plus jeunes aux plus vieux, profanes ou connaisseurs, on se targuerait d'avoir posé les yeux sur les plus belles choses, issues des plus grands noms. J'étais l'une d'entre-elles. Peut-être alors m'accusera-t-on d'orgueil, mais les faits étaient là : sous les voûtes de celui qu'on appelait « Le Grand Palais », je devenais une peinture parmi l'excellence. D'aucuns diront de mon profil qu'il est atypique, parce qu'éloigné des normes habituelles qui font l'art et la beauté de ceux qui m'entourent. Soit ! Et je le revendique ! Mon maître n'est partisan ni de la taille du sculpteur, ni du doigté du peintre. Il est de ceux qui fixent le monde dans ce qu'il a de plus contrasté et superposent, de ceux qui photographient et collent.

La première visite ne se fit pas attendre longtemps. Cette personne, apparemment une femme, était là bien avant que les premières lueurs du jour ne filtrent à travers les fenêtres de la pièce. Elle avait tout supervisé, depuis l'instant même où l'on m'avait attribué un pan complet de mur, fixé, et protégé de tout contact physique avec les visiteurs. Sans doute une heureuse privilégiée dont le statut faisait d'elle quelqu'un d'important. Paisiblement assise sur

un fauteuil, elle ne daignait pas se détourner de moi un seul instant, comme si c'était la seule manière de trouver la clé de mon énigme. Aussi légitime que soit ma présence ici, j'avais l'esprit assez rationnel pour savoir que je n'y serais probablement pas l'exclusivité. Ne laissant pas transparaître ma fierté, cet interminable regard me faisait entrevoir le contraire. Si parmi les 40 000 œuvres qui ornaient le musée, son attention s'était arrêtée sur moi, la 2999e : que l'on traite de fou celui qui pense au coup du hasard !

Lorsque les portes furent ouvertes au grand public, aucun brouhaha caractéristique des endroits de culture populaire ne se fit entendre. Non. La splendeur des lieux et le prestige de ce qu'ils contenaient imposaient respect et calme. Ce même calme qui permet aux gens de pénétrer au plus profond l'univers des artistes. L'écho des bruits de pas, de plus en plus prononcé, indiquait l'arrivée imminente des premiers groupes. Le dédale de couloirs et de pièces qu'ils parcouraient était une sorte de grand labyrinthe, conçu pour que chacune des œuvres, de la statuette la plus insignifiante au tableau le plus majestueux, soit aperçue. J'étais prêt ! Quand ils entrèrent enfin, ils furent comme animés par la folie. Leurs murmures devinrent paroles. Leur démarche aléatoire ne l'était plus. Le pas pressé, ils adoptèrent tous la même direction. Mais pas la mienne ... Que n'aurais-je pas donné pour bénéficier d'un simple coup d'œil

à cet instant ! Même ce regard vide qu'on lance machinalement de part et d'autre d'une route que l'on souhaite traverser, à la recherche d'une présence, m'aurait suffi. Malheureusement, il n'était pas même question de cela. Une seule chose retint l'attention des premiers, et la foule attirant la foule, des suivants aussi. C'était elle ! Elle, et elle seule ! Cette mystérieuse inconnue qui n'avait bougé depuis l'aube, et qui n'avait manifestement pas percé mon secret non plus, puisque toujours là. Toutefois, si j'étais le seul à l'intéresser, son sourire trahissait le plaisir ressenti face à son succès : un sourire gracieux, discret, au point de ne relever que très peu ses pommettes, pareil à ceux qui ne durent qu'un instant. En le fixant directement, il semblait d'ailleurs disparaître pour réapparaître ensuite, lorsque la vue se portait sur d'autres parties de son visage.

Qu'avait-elle de plus que moi ? Toutes ces personnes n'étaient-elles pas ici pour l'art avec un grand «A» ; pour contempler cette habileté qu'a l'Homme de s'adresser aux sens, aux émotions, aux intuitions ? Moi, j'étais l'Art ! L'art d'unir ce que la nature propose de plus primitif, et la civilisation de plus anthropique. L'art de créer l'osmose entre l'architecture de l'Allemagne du nord et les terres sauvages du Désert de Gobie. Celui d'effacer la frontière entre ces 2 maisons de briques, ce moulin à vent, ces quelques arbres, simplement posés sur pilotis ; et cette plaine, où les herbes hautes jaunies par le soleil oscillent au gré des vents, bercées par la houle. L'art de venir planer quelque part entre réalité et fiction, avec des paysages hybrides.

Avait-elle seulement sa place en un pareil endroit ? Les individus qui remplissaient maintenant la salle en avaient l'air convaincu. Certains n'en avaient que pour la prunelle de ses yeux et remuaient devant elle, comme pour attirer son regard, ou s'en défaire. Ceux qui avaient le plus d'esprit l'admiraient comme si elle incarnait l'idéal de la féminité, et ne se lassaient d'en prendre des photos. D'autres, en constatant les traits affirmés de son visage, se demandaient s'il n'était pas plutôt question d'un homme. Les plus désintéressés, enfin, débattaient de la valeur de son existence et de l'éventuelle rançon qu'ils exigeraient après son enlèvement.

La jeune femme de 23 ou 24 ans avait un charme et une rondeur qui n'étaient pas sans rappeler ceux des femmes italiennes d'autrefois, vêtue d'une robe de soie et d'un léger voile couvrant sa chevelure bouclée. Elle n'était pourtant pas entière. Un buste ; deux mains posées l'une sur l'autre : c'était suffisant.

Cette femme avait, au dire des gens, une histoire trop peu connue pour que son identité soit autre chose que des suppositions. Un unique surnom, c'est tout ce qu'ils avaient. Quelle qu'elle soit, immuablement fixée sur moi, je lui reconnaissais au moins son goût pour l'art.

Visiblement, un seul homme aurait été, à ce jour, en mesure d'élucider le mystère, s'il ne l'avait emporté dans sa tombe. Un homme qui paraît-il, était pour elle comme un père. Un certain «De Vinci».

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX IMAGINAIRE**

### ***Des chiffres et des prunes*** *Samy GILLES*

Derniers kilomètres avant de rejoindre la maison familiale. Il était temps de quitter la fournaise de la ville et de retrouver les petites brises qui ventilent avec délicatesse la moyenne montagne.

Arrivé à destination, pas de temps à perdre à rêvasser, terminer les derniers compte-rendus de réunion et dès la fin de l'après-midi, les vacances commencent. Installation du portable sur le bureau, allumage, page d'accueil, mot de passe, OK, ...

??? Etrange lenteur au démarrage, page noire, fond d'écran bleu, «*Bonjour*», bizarrerie de l'ordinateur, «*Nous avons procédé à une mise à jour*», qui ça «*Nous*» ; quatre-vingt-dix secondes plus tard, «*Tous vos fichiers sont restés là où vous les aviez laissés.*» heureusement, dieu que c'est lent, très lent, «*Laissez-vous séduire par vos nouvelles fonctionnalités*», cela ressemble à un film d'épouvante, «*N'éteignez pas votre PC*», surtout s'il faut dix minutes pour le redémarrer, «*Nous avons procédé à quelques ajustements*



*pour optimiser encore votre système d'exploitation*» du point de vue de la rapidité, il y a mieux, «*Nous serons bientôt prêts*», «*Lancez-vous*».

Enfin, une session qui ressemble à la dernière utilisée, le fond d'écran en moins.

Étrange, le vent frais devient glacé. A bien y regarder, le souffle émane de la fenêtre de l'ordinateur. Le nez collé à l'écran, Fabian distingue au centre de la zone d'écran une image qui va en s'amplifiant, elle s'étend sur tout le bureau, recouvre les fichiers, enveloppe le jeune homme et par absorption glaciale l'intègre au tableau.

Il y a un bord de mer herbeux, un ciel nuageux, un édifice non-religieux, un fauve pierreux et la bise. Fabian trace un sillon en foulant l'herbe de ses pas, derrière lui un terrain en friche. Serait-ce un paysage d'Europe septentrionale ? Hormis cet édifice cerclé de béton, orné d'un lion de pierre et d'un angelot virevoltant, il n'y a guère de trace d'une quelconque humanité.

Décidé à sortir de cette embrouille, il se dirige vers la singulière habitation. Quelques embûches !

Sous chaque touffe d'herbes de l'eau, une zone humide semblable aux sagnes qu'il connaît. Mal chaussé pour ce type de terrain, il se déplace néanmoins avec aisance dans cette étendue détrempée.

Après une demi-heure de marche, il s'approche de la statue de pierre, ce lion est monumental, sa crinière s'élève à plus de deux mètres de haut. Enfant, Fabian aurait gravi la sculpture pour la chevaucher mais aujourd'hui, il faut trouver une solution pour quitter ce drôle d'espace. Pas le temps de jouer, il a les pieds trempés et il fait froid. Il se dirige vers l'entrée, il appelle : «Ohé, il y a quelqu'un ?», il a beau héler, il n'y a personne, pas de réponse. Il enclenche la poignée, c'est fermé. Une fenêtre est ouverte à l'étage, c'est au quatrième. L'accès à l'intérieur du bâtiment se corse.

L'escalade de cet arceau de béton lui apparaît impossible, trop lisse, il n'y a aucune prise. Alors, il faut attaquer par la façade. Il hésite ; garde-t-il ses chaussures ou entreprend-il la voie à pieds nus ?

Après réflexion, il essuie ses souliers et les lace convenablement. Il analyse la situation, dessine mentalement la voie qu'il va emprunter.

Côté ouest, il y a le cercle bétonné qui rencontre la façade, ensuite, les moulures à la jonction du rez de chaussée et du premier étage, le châssis, son montant et sa traversée haute, d'autres moulures et un petit balcon, un moment de pause, le grimpeur reprend l'ascension. Des châssis, des moulures, un rebord de fenêtre, une escalade urbaine en rase campagne, c'est édifiant.

Arrivé à hauteur de la fenêtre, il se glisse entre les vantaux. Il pénètre dans les combles de l'immeuble, la pièce est vide, trois fenestrous disposés harmonieusement guident un rai de lumière vers une rampe d'escalier. Florian descend à l'étage inférieur, il y découvre une bibliothèque, au sol un pavement au centre duquel se dessine une rose des vents extrêmement travaillée, des milliers de directions sont représentées. Belle prouesse, une petite dizaine d'indications par degré rend le graphisme très fin.

Sur les étagères, des éditions anciennes en côtoient d'autres plus récentes, Fabian y jette un coup d'œil, il feuillette quelques ouvrages et continue la découverte des lieux, il franchit une porte conduisant à une tour-escalier, il gravit une quarantaine de marches. Soudain il atteint les combles, il y a une grande vitre en pignon et une jolie petite tabatière avec vue sur une terrasse. «Purée ! Je ne suis pas au bout de mes peines, se dit le jeune homme. Si je trouvais un escabeau, je pourrais me hisser sur la plate-forme.» Dans le fond du grenier il y a un amoncellement de bidons. En les empilant l'un sur l'autre, Fabian accède à la terrasse, il y déambule, il longe une maison aux murs roses, il la contourne et il découvre un jardin. Au centre se trouve un prunier sauvage, sur le côté une éolienne dont les pales s'agitent au vent. En bas-relief sur la façade ouest est dessiné un blason encerclé de l'inscription : PRUNA.

- Des PRUNES ??? Qu'est-ce que cela signifie ? Bon, il faut que je sorte de cette histoire. Je redescends à la bibliothèque et je cherche une solution, je dois trouver une porte de sortie.

De retour au rez de chaussée, il feuillette quelques anciennes encyclopédies et se plonge à la rubrique : éolienne. Celle-ci serait orientable. Et, décidé à éclaircir le mystère «Des prunes», il s'intéresse à *L'encyclopédie des formes fruitières.*

Différentes énigmes se présentent à lui, l'une d'entre elles paraît plus intéressante étant donné les similitudes alphabétiques avec le fruit concerné : «La clé est dans le plus petit nombre premier après  $(P+R+S)^2+U(N-E)$ ».

Ceci doit pouvoir se traduire en chiffres, Fabian est depuis toujours grand amateur de devinettes.

P est la seizième lettre de l'alphabet, R, la dix-huitième, ...

Il pose :  $(16+18+19)^2+21(14-5)=2998$ .

Le plus petit nombre premier après ce nombre est 2999. Que faire de ce résultat ? Dépit, il se laisse glisser le long du mur, assis par terre, son regard se pose sur la rose des

vents. En y réfléchissant bien, se pourrait-il qu'il y ait 2999 graduations sur ce genre de boussole ? En effet le degré nord indique 3240, ce qui donne neuf graduations par degré. Donc, 2999 correspond à 333° nord-ouest. Fabian retourne dans le jardinet et oriente l'éolienne dans cette direction, un vent fort se lève provoquant la mise en mouvement des pales, générant du même fait l'apparition d'un portail qui semble mener à un autre monde.

N'écouter que son courage, le jeune homme s'y engouffre. Le voici de retour devant son ordinateur, assis devant son bureau. Le seul problème, c'est le calendrier ! La date indique une semaine de plus, les vacances sont terminées !

»plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien«

## **PRIX IMAGINAIRE**

### ***Le vent tourne*** Marine PAPIN

Chaque année, mon peuple, les Fils du Vent faisaient halte à Ripsa afin de vendre le fruit de leur chasse et de leur récolte. Un immense marché voyait alors le jour sur l'esplanade de la ville, les 29 familles présentes cette année s'installaient au pied de leur maison ambulante pour marchander des produits exotiques dont raffolaient les villageois. Les passants s'émerveillaient de voir notre peuple nomade ainsi réuni après une année entière de voyage aux quatre coins des Grandes Plaines balayées par le Gaélite. Ce vent violent et très imprévisible pour quiconque ne sachant le maîtriser, permettait à leurs étranges habitats de se déplacer à une vitesse inouïe. La grande roue qui soutenait leur maison se mettait en mouvement, actionnée par un ingénieux système éolien.

Je me démenais au milieu de toute cette agitation pour approvisionner l'étal familial. Alors que je soulevais un sac de provision deux fois plus gros que moi, je bousculai un jeune homme.

- Oh, pardon ! S'exclama-t-il. Attends mais tu veux que jt'aide ? C'est quoi ton sac ? Tu vas clamser à porter ça !

Je me retournai, étonnée. Jamais personne ne se préoccupait de mon confort ou se montrait quelque peu concerné par mes efforts. Dans la coutume des Fils du Vent le travail était signe

de bonne santé. Les enfants étaient sollicités très jeunes pour aider leur famille.

- Non, je te remercie, je fais ça depuis des années, lui répondis-je.

Le jeune homme me souriait. Il avait belle allure dans son habit traditionnel pourpre et ocre. Son teint mat et ses vêtements brodés trahissaient ses origines orientales.

- J'suis pas habitué à tout ce monde, là. Moi, j'suis pas d'ici en vrai, j viens des montagnes après les Grandes Plaines.

Sa façon directe et authentique de s'exprimer lui donnait un air attachant. Ses grands yeux verts me fixaient avec attention

- Tu t'appelles comment ? me lança-t-il avec un sourire.

- Je suis Maëlle

- Ayman, me dit-il une main tendue vers moi et l'autre posée sur son cœur en signe d'amitié.

Je pris timidement sa main, les joues rosies, une fois mon fardeau posé à terre. Il m'aida à le porter jusqu'au stand.

- Lahal veille sur toi, me glissa-t-il avec un clin d'œil malicieux avant de se faufiler à travers la foule.

Je me trouvai complètement décontenancée. La rencontre que je venais de faire m'avait totalement transportée. Je me sentais heureuse tout simplement et remplie d'une force nouvelle. C'est avec le sourire aux lèvres que je finis ma journée de travail.

Pourtant une multitude de questions me taraudaient. Pourquoi ce jeune homme qui avait voyagé depuis l'autre bout des Grandes Plaines était-il venu à Ripsa? Était-ce pour le rassemblement des Fils du Vent ? Il n'avait pourtant pas l'air de s'intéresser aux étals. Il paraissait au contraire plutôt perdu, comme s'il était arrivé là un peu par hasard. Au fil des jours une certitude s'installa en moi : il fallait que je le revoie, pour comprendre.

\*

Je rangeais mes clés après avoir fermé la porte et descendis par l'ascenseur. J'admirai le soleil rouge du soir à travers les vitres de la cabine. Mes parents étaient partis dîner chez des amis avec mon petit frère mais j'avais préféré décliner l'invitation pour profiter de cette belle soirée d'été. J'aimais flâner dans les rues, animées à cette époque de l'année. Toutes sortes de musiques émanaient des tavernes et des spectacles de rue, des couleurs, des odeurs chaleureuses parvenaient jusqu'à mes sens en alerte. Je me laissais transporter parmi ces ambiances, je captais des bribes de discussions engagées sur l'économie du pays puis les douces paroles d'une déclaration d'amour.

Soudain une main se posa sur mon épaule. Je me retournai en sursaut.

- Salut !

Mon cœur battait la chamade, il m'avait retrouvée !

- Euh bon ... salut, dis-je en bafouillant. Une fois de plus son naturel me déconcertait.

- Qu'est-ce tu fais là, Maëlle ?

- Et bien, je me ballade, lui répondis-je, étonnée qu'il se rappelle ainsi de moi. Après tout, nous ne nous étions seulement croisés il y a quelques jours.

- Viens, on s'met là, dit-il en désignant la table isolée d'une terrasse.

Assis l'un en face de l'autre, je me sentais étrangement apaisée, son regard profond m'envoûtait. Il me raconta comment il avait traversé les Grandes Plaines pour échapper à la guerre civile qui avait fait rage à Karak, là où il avait grandi. Ses parents y avaient trouvé la mort alors qu'il n'avait que douze ans. Il avait profité du départ d'autres exilés pour fuir avec sa petite sœur. Mais les Grandes Plaines abondaient de redoutables dangers. Si l'embarcation n'était pas renversée par les violentes rafales du Gaélite, elle pouvait s'embourber dans les marais ou encore être attaquée par un vol de rapaces. Parmi tous les voyageurs, 99 seulement avaient survécu et Ayman faisait partie de ceux-là, mais ce n'était pas le cas de sa sœur. Les Fils du Vent eux,

avaient appris à dompter les Grandes Plaines et éviter ces nombreux pièges.

Un groupe de jeunes des rues l'avait recueilli à Ripsa et il avait dû trouver des petits travaux pour survivre.

- A Karak, c'est un dictateur qui fait la loi maintenant ; il traite mon peuple comme des esclaves, mais nous, on va pas se laisser faire j'te jure ! On a gardé des contacts là-bas et ça se révolte. On va y retourner moi et mes potes. Je les vengerai, Maëlle. Sur ma vie je les vengerai ! Lahal est avec nous, j'sais qu'on peut le faire.

Les derniers rayons flamboyants du soleil se faufilaient entre les plus hautes tours de la ville pour venir caresser son beau visage. J'admirais son courage. Jamais je n'aurai pu traverser toutes les épreuves auxquelles il avait fait face avec autant de force. Je sentais en lui cette volonté inébranlable qui le guiderait jusqu'à ce qu'il atteigne son objectif. J'avais toujours suivi le chemin qui m'était destiné, sans rencontrer de difficultés majeures, dans notre petite maison qui était synonyme de confort et de sécurité.

- Mais qui est ce Lahal dont tu parles ?

- Lahal, c'est not' guide, c'est l'père de la vie et protecteur des hommes. Respecte-le, honore-le et il te préservera du malheur. Si j'suis encore vivant, c'est grâce à Lui.

Les Fils du Vent ne vénéraient aucun dieu mais au fond de moi j'avais toujours su que quelque chose ou quelqu'un nous observait.

- Si t'honores pas Lahal, tu mérites pas son aide.

- Et moi, je la mérite ?

- Oui, ma sœur, Lahal nous aime tous, mais faut qu'tu lui prouves ta fidélité. Regarde, moi j'utilise pas de peaux pour m'habiller parce que tu dois tuer un animal, c'est contre la volonté de Lahal : il lui a donné la vie. Je prie aussi, pour qu'il entende mes demandes et pour lui montrer que j'suis fidèle. Dans la région d'où j viens, les femmes portent des grands chapeaux pour s'protéger du soleil et du r'gard des impurs, ceux qui honorent pas Lahal. Chez nous on protège les femmes alors qu'ici vous travaillez comme des hommes. Ca me tue. Mais t'sais Maëlle, c'est le guide qui m'a amené jusqu'ici et jusqu'à toi. T'es particulière, j'le sens, t'es pas comme eux, t'es mieux qu'eux.

Même si je n'avais pas vraiment saisi toutes ces paroles, l'idée qu'un guide veille sur moi me plaisait beaucoup. En y réfléchissant, il était vrai que les Fils du Vent ne considéraient pas les femmes comme elles le sont réellement.

Non seulement dans leur nom « Fils du Vent », les femmes n'avaient pas leur place mais en plus elles travaillaient autant que les hommes alors qu'elles avaient moins de force et d'endurance. C'était injuste.

La soirée avançait, il faisait maintenant complètement nuit et mes parents devaient être sur le point de rentrer. Il me raccompagna jusqu'à la maison et nous continuâmes à discuter jusque devant la porte.

- Bonne nuit Maëlle, Lahal veille sur toi
- Bonne nuit Ayman. Est-ce qu'on se reverra ?
- Oui promis, chuchota-t-il dans la nuit.

\*

Un mois s'était écoulé et je n'avais toujours pas de nouvelles d'Ayman. J'avais parcouru toute la ville, j'étais retournée à la terrasse où nous avions passé cette si belle soirée, sans succès. Tous nos produits avaient été vendus, il était maintenant temps de repartir pour les Grandes Plaines. Le départ était imminent. J'aurais tellement voulu le revoir. J'avais souvent repensé à notre discussion et sans vraiment m'en rendre compte j'avais commencé à suivre quelques recommandations qu'il m'avait faites. Je ne portais plus mes habits en peau et je nouais un joli foulard couleur prune dans mes cheveux lorsque le soleil était plus fort. Je pensais souvent à lui mais je m'étais rendue à l'évidence : s'il n'était jamais revenu me voir c'est que je ne représentais rien pour lui. Que vaut une jeune fille sans histoire et sans ambition, protégée par ses parents face à un orphelin façonné par une vie sans pitié, qui avait connu la guerre et qui rêvait de changer le monde ? Non, Ayman ne pensait plus à moi. J'avais du mal à me l'avouer mais il me manquait, terriblement. Assise sur une margelle, le visage entre les mains, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage.

- Maëlle ! On part ! Viens ma chérie. Ma mère m'appelait depuis le premier étage.
- Oui, j'arrive, répondis-je mollement, les yeux dans le vague.
- Attends, prends ça avant de partir.

Mon visage s'éclaira instantanément. Je ne l'avais même pas vu arriver. Ayman se tenait devant moi, la mine réjouie, toujours habillé de ses jolies couleurs chaudes. Il me tendit un petit objet passé dans une chaînette. C'était une lune argentée sur un ciel étoilé.

- Je pensais que je ne te reverrai jamais ! Je t'ai cherché partout ! Pourquoi n'es-tu pas revenu me voir plus tôt ? Les questions sortaient de ma bouche sans retenue.

- J'avais des problèmes à régler. On va à Karak avec mes frères de cœur. On va s'battre pour la justice et le respect ! Prends ça avec toi Maëlle, me dit-il en attachant le fin collier autour de mon cou, Lahal sera toujours là pour toi, si tu mets ça.

- J'aimerais tant t'aider mais jamais mes parents ne me laisseront partir avec toi.
- Leur en parle pas, ils doivent pas savoir, ils comprendraient pas. J'viendrai t'chercher Maëlle. J'compte sur toi pour ouvrir ton cœur à Lahal. J't'offrirai une belle maison au bord d'la mer, t'auras tout ce que tu veux et tu seras riche.

Ses grands yeux verts pétillaient et il ne pouvait s'empêcher de sourire.

- Maëlle ! Qu'est-ce que tu attends ? On s'en va !

- Oui maman, je suis là ! Je dois y aller, Ayman, bonne chance !

- A bientôt Maëlle, dit-il en serrant ma main sur son cœur.

Je regardais Ripsa s'éloigner derrière nous du haut du balcon. Un immense souffle d'espoir avait empli mon cœur. J'honorerai le protecteur des hommes et prierai pour qu'Ayman puisse réaliser son rêve, si seulement je pouvais l'y aider ...

\*

Le Gaélite ne soufflait pas très fort en ce début d'après-midi, je me laissais bercer par le roulis régulier, les yeux mi-clos. Mon esprit revenait sans cesse aux paroles qu'Ayman avait prononcées avant mon départ «Je t'offrirai une belle maison au bord de la mer», je n'avais jamais vu la mer ...

Je sentis une présence à côté de moi et tournai la tête. Je faillis tomber de ma chaise par surprise. Ayman était accroupi et faisait signe de me taire.

- Mais qu'est-ce que tu fais là ?! criai-je en chuchotant.

- Crains plus rien, j'suis venu t'sauver, tu nous guideras à travers les Grandes Plaines, j'viens t'libérer des impurs !

Maman apparut à l'angle. Ayman se leva.

- Lahalu Akbar, prononça-t-il en l'égorgeant froidement.

## PRIX IMAGINAIRE

### *L'envers du décor* Marianne COLOMES

On m'a appris que c'était en quelque sorte notre sort d'être au service de quelqu'un et j'aimais savoir que je pouvais leur être utile. Il m'avait acheté un matin de printemps au marché. Il y avait toutes sortes de choses, des prunes, des oranges, ou encore des esclaves. Des comme moi, il y en avait des dizaines, et pourtant, j'ai vu son regard se poser sur moi. Ce regard dur et perdu que l'on donne parfois aux artistes ou aux intellectuels et qui nous donne envie de leur obéir. J'étais jeune, je ne connaissais pas encore le métier mais je savais qu'il me choisirait. Certains pensaient qu'il était fou, d'autres que c'était un génie. Moi je pensais que l'un n'allait pas sans l'autre, mais on ne me demandait pas mon avis à Moi. Je me réveillais doucement dans ma chambre. Je me sentais bien, légèrement courbaturé de la veille. La pièce était sombre, seul un voile de lumière passait à travers la grande porte et éclairait ma forteresse. Tout était sommaire. La pièce était entièrement boisée, j'avais pour seul meuble un épais lit de mousse mais celui-ci me suffisait, il était bien assez confortable pour mon corps longiligne. Les années sont passées et j'étais toujours au service de Monsieur. Mon corps portait les traces du temps, des marques trahissant ma vieillesse et les années passées à travailler du mieux que je le pouvais. J'étais là de jour comme de nuit pour lui, pour être au service de ses envies et l'aider au mieux à alléger ses responsabilités d'homme. Il y avait des jours où il n'avait besoin de moi alors il fallait que je m'occupe. Je comptais. Cela faisait tout exactement 2999 jours que j'étais dépendant de cet homme. Je me souviens exactement du nombre de journées où je suis resté cloîtré ici car chaque matin, il mettait la radio tellement fort dans la pièce avoisinante que je pouvais entendre chaque mot qui en sortait. Je suis devenu sa propriété le 2 Avril 1978, il avait 20 ans et les gens l'appelaient Matt, moi je préférais l'appeler maître. C'était un grand homme d'affaire, torturé et habité quelques fois par le besoin de créer et j'aimais croire c'était un peu grâce à moi. Il avait du pouvoir et il savait que personne ne pourrait le soupçonner de ce qu'il faisait. Je n'étais rien sans lui mais il m'arrivait parfois de penser qu'il n'était rien non plus sans moi. Je l'aimais d'une amitié profonde car au-delà de la relation hiérarchique que nous entretenions, il

s'occupait exemplairement bien de moi. Là où les autres maîtres m'auraient jeté à la rue et cassé les os au moindre faux-pas, il pensait chacune de mes blessures, faisait attention à ma santé pour que je reste le plus longtemps à ses côtés.

Soudain, le bruit de la clé dans la serrure me surprit. Ce bruit qui me tord la chair, qui me dit qu'aujourd'hui je vais pouvoir voir l'extérieur de ma chambre. Ce n'était pas souvent que j'avais cette chance, il n'aimait pas me laisser traîner dehors, il préférait que je l'attende sagement ici. Habituellement il ne vient qu'une fois tous les mois voire deux fois, habité d'un désir que seul lui comprend, et que je me dois d'assouvir le plus rapidement possible. J'étais encore endormi et brumeux mais en le voyant, j'avais la chair de poule. Ses doigts longs et fins s'avancèrent doucement vers moi avec leur grâce habituelle. Je tressaillais. J'étais habité par un mélange de peur et d'excitation. Grâce aux années passées, il savait que pour que je sois le plus serviable et docile possible il fallait me traiter avec délicatesse.

Je l'entendis avec peine murmurer *«Tu es mon préféré, dès que je t'ai vu j'ai su que c'était toi qui me servirait le mieux, qui m'aiderait à accomplir de grandes choses. Tu sais depuis combien de temps tu es là ?»* Il me caressait de ses longs doigts fins comme à son habitude. Il me répéta qu'aujourd'hui nous allions faire de grandes choses ensemble, qu'il serait créatif. Je sentais l'angoisse apparaître. Comment pourrais-je l'aider à être créatif ? Il me prit fermement et je sentis mon ventre se nouer. Il me précipita hors de ma chambre. Je décidai de me laisser bercer par ses mouvements. Tout allait très vite. Je sentais les coups contre cet immense mur mais aussi les caresses de sa main sur mon corps. Je vis ma peau changer de couleur au fur et à mesure qu'il me manipulait. J'étais devenu pâle puis ma peau était si meurtrie qu'elle en était violette puis bleue. Je vis à peine le rouge dégouliner sur mon corps. Puis, dans un dernier souffle j'entendis *«C'est fini pour aujourd'hui, nous reprendrons demain.»* C'était fini. Il était essoufflé. Je l'étais aussi. Mais il me semblait qu'il était heureux. Je sentis la délivrance quand il me laissa quelques instants dans un bain bouillant

et qu'il me cajola en même temps pour que ma peau ne soit pas trop abîmée. Je sentais l'eau couler sur mon corps, il me rinça plusieurs fois avant de me sécher soigneusement.

C'est en me ramenant que je vis le chef-d'œuvre que nous avons accompli. Il était la pensée, j'étais l'ouvrier. C'était un grand

tableau surréaliste, à l'image de son auteur. Il y avait deux maisons dressées sur des gigantesques roues au milieu d'un champ, au loin on pouvait apercevoir la mer accompagnée d'un ange. Alors, c'est à ce moment qu'il me remplaça précieusement dans ma boîte.

» *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* »

## ***PRIX IMAGINAIRE***

### ***Photo à vœux*** Axel MASCARO

Le docteur pianotait nerveusement sur le clavier de son ordinateur. Oui, il appréhendait, comme à chaque fois qu'on lui présentait un SCP à étudier. Il travaillait depuis longtemps pour la Fondation du même nom, et d'expérience savait que les nouveaux objets étaient souvent plus mortels qu'ils n'en avaient l'air. Mais c'était leur mission. Sécuriser, Contenir et Protéger. Tout cela dans le plus grand secret. Les objets, ou les entités, voire même les lieux, étaient nommés SCP, suivi d'un nombre. Et c'était aux gens comme lui de vérifier les capacités surnaturelles de ces choses, et de trouver le moyen de protéger le monde de celles-ci.

SCP-2999, était un photomontage encadré, d'un artiste germanique et baptisé «Dernier jour du Pays de Cocagne» après traduction. Il représentait des bâtiments d'architecture ancienne, qui avaient été fondés sur de gigantesques roues de pierre sculptée. Un moulin tournait en son sommet, et, au sol, un lion minéral se trouvait à côté des anneaux rocheux qui roulaient. Il y avait eu plusieurs reproductions de l'œuvre, mais elle était l'unique à démontrer des effets inhabituels. SCP-2999 avait été récupérée dans la maison d'un policier allemand, retrouvé mort en d'étranges circonstances, assis sur une chaise devant la photographie.

C'était au docteur qu'il incombait d'effectuer les tests préliminaires sur la photographie, qu'il soupçonnait naturellement d'être de classe Euclide, classe dans laquelle on rangeait les SCP ponctuellement mortels et capables de se propager en l'absence de confinement approprié, en opposition à la classe Sûre, et Keter, catégorie des SCP pouvant causer la mort à grande échelle et parfois même la destruction de l'humanité

toute entière. Une perspective souvent peu réjouissante, et il était fier de travailler pour la protection de celle-ci, même si leur travail n'était pas reconnu au grand jour.

L'envie apparaît au fond du cœur.

Le docteur se racla la gorge et appuya sur un bouton qui alluma la lumière dans la pièce d'à côté qu'il observait par une vitre sans tain. La photographie était exposée au centre, bien visible sur un pilier, et une chaise avait été placée face à elle. Il y avait aussi de nombreux capteurs et caméras cachés à l'intérieur. Il appuya une seconde fois, et deux classes D, D-18436 et D-17325 entrèrent dans la pièce. Les classes D étaient toujours des criminels, souvent condamnés à mort, que la Fondation récupérait pour s'en servir comme cobayes dans l'étude des différents SCP. Le docteur était depuis bien longtemps habitué à les voir mourir, et ne les considérait depuis longtemps que comme de simples matériels d'expérience.

D-18436 ne savait pas trop ce qu'il devait faire ici, ni qui était la femme qui l'accompagnait. Mais la moindre désobéissance aux ordres se terminait par une exécution sommaire, et il tenait bien trop à la vie pour se le permettre. En l'absence de directives, il commença à explorer la pièce qui ne présentait rien d'intéressant si ce n'était une chaise et une photographie, assez moche, d'ailleurs. Pourtant, il ressentait l'étrange envie de s'asseoir et de la contempler avec plus d'attention, mais il ne voulait pas le faire alors que l'autre était là. Il n'aurait su dire pourquoi. L'idée de se voir jugé par l'autre classe D pour son mauvais goût peut-être ?

L'envie se fait plus forte.

Une voix retentit dans le haut-parleur de la pièce, leur demandant de s'asseoir sur la chaise. D-18436 s'empressa d'obtempérer, il était le plus proche du meuble et ne voulait pas d'ennuis. Bon débarras. Après quelques minutes, la voix demanda à D-17325 de quitter la pièce, ce qu'elle exécuta sans mot dire. C'est avec soulagement qu'il put se laisser aller à l'envie de regarder le photomontage. D-18436 posa alors les yeux sur SCP-2999. La voix dans le haut-parleur lui demanda ce qu'il ressentait, ce qu'il pensait du photomontage. Il répondit à haute voix, présumant qu'il y avait sûrement des micros dans la pièce.

«Je ne ressens rien de particulier, l'œuvre n'est pas très belle et ne m'évoque rien de marquant.»

La gêne revint et il détourna les yeux. Il aurait dû se douter qu'il était observé. La voix crachotante lui indiqua qu'il allait être laissé seul le temps d'aller chercher des résultats intermédiaires et il lui était demandé de ne pas se lever de sa chaise. Il acquiesça, soulagé de savoir qu'il allait enfin pouvoir s'adonner à la contemplation.

L'envie grandit encore.

Il patienta quelques minutes, puis replongea son regard sur l'œuvre. Il n'aurait pu en faire autrement, il en avait tellement envie ! Il ne voulait plus la quitter des yeux. Il se sentait bien. Pour la première fois depuis bien longtemps. Il n'avait plus envie de quitter cet endroit pourri, plus envie de prendre sa dose du soir, plus envie de posséder quoi que ce soit. Il était là, et cela lui suffisait. La seule envie qui restait, c'était celle de regarder le photomontage.

D-18436 avait perdu toute notion du temps, il aurait pu être là depuis une journée, une heure, un an ou un siècle. Il n'aurait su le dire. Il n'aurait rien su dire de toute façon.

Il avait cru entendre des voix, la voix du haut-parleur. Mais il n'avait pas eu l'envie d'y répondre. Il n'avait eu l'envie de rien. Il était en vie et il était encore et aussi envie. L'envie qui lui réchauffait le cœur et qui lui chuchotait des mots sucrés qui l'ensorcelaient.

L'envie est insoutenable.

Il eut soudain soif de tout. Et aussitôt qu'un désir lui traversait l'esprit, il était exaucé. L'extase qu'il ressentait était réelle. Il

pouvait tout avoir d'une simple pensée. Tout du moins, le sentiment d'avoir eu son envie assouvie. Ce qui était équivalent pour lui.

Le docteur était intrigué et curieux. Il avait observé des heures durant les données envoyées par les sondes de la pièce. D-18436 ne répondait plus à aucune des sollicitations et pourtant son cerveau montrait une activité semblable à celle d'une personne en réflexion intense. Il avait demandé à ce qu'il soit levé de force et déplacé. Invariablement, D-18436 se laissait faire, puis retournait tranquillement reprendre sa place sur la chaise, sans protester ni prononcer un mot. Si on l'enfermait dans une pièce, celle-ci se déverrouillait sans aucune raison pour permettre à l'individu de retourner s'asseoir, et s'il était maintenu plus de dix minutes hors du champ de vision de l'œuvre, il était inmanquablement téléporté devant celle-ci. L'ingestion d'amnésiques, même les plus puissants de classe A, ne permettait pas l'oubli du photomontage et n'en annulait pas non plus les effets. Le docteur décida donc de laisser le classe D continuer en paix, bien qu'un peu désolé de voir qu'il n'y avait aucun moyen d'arracher une victime de l'emprise de SCP-2999.

L'envie est toujours là, bouillonnante.

Cela faisait plusieurs jours, et il n'avait pas bougé d'un centimètre. Il n'avait pas manifesté le désir ni le besoin de boire, de dormir ou de se restaurer, et l'activité cérébrale était toujours aussi intense et montrait clairement les réactions liées à la joie. Le docteur s'occupait autrement, s'étant depuis longtemps lassé de son observation, et impatient que celle-ci se termine. Pourtant, quelque chose changea. D-18436 venait de bouger.

Il avait tout vécu. Des aventures incroyables, et d'autres moins palpitantes. Tout fait. Tout lu. Des petites nouvelles aux plus grands best-sellers. Tout entendu. De la simple note aux plus longues symphonies. Tout goûté. De la prune fraîchement cueillie aux plats les plus élaborés, créés par les plus grands chefs. Plus rien ne lui était inconnu. Il avait tenu en main les clés de l'univers. La moindre de ses envies avait été assouvie. Tout du moins, c'est ce qu'il pensait. D-18436 avait eu tout ce qu'il avait pu souhaiter. Et maintenant, il ressentait un vide incroyable. Il n'avait plus aucun désir. Enfin, c'est ce qu'il pensa en premier lieu.

Il lui restait tout un tas d'expériences qu'il n'avait même pas osé imaginer, puisqu'elles étaient dangereuses. Qui avait envie de savoir ce que l'on ressentait quand on se faisait piquer par une fourmi de feu ? Qui désirait connaître la sensation d'une morsure de requin ? Sûrement pas lui. Jusqu'à présent. Il devait remplir le vide. Avec une griffure de chat.

L'envie jaillit.

Il tressaillit sur sa chaise. Il ne s'en rendit pas compte, il n'avait plus aucune notion de son environnement. Mais il put sentir la griffure apparaître sur son bras. Il tiqua. C'était la première fois que ce qu'il souhaitait arrivait pour de vrai et pas seulement dans son esprit. Mais la souffrance qui irradiait dans son corps l'emplissait d'une douce chaleur, comblait ce vide dans lequel il s'étouffait. Et c'est avec une délectation malsaine qu'il couvrit son corps de diverses blessures. Il avait envie de hurler tellement la douleur était intense. Mais il se sentait tellement vivant ...

Le docteur était entré dans la pièce, et observait avec fascination les plaies et les marques qui apparaissaient sur D-18436. Il saignait abondamment mais ne semblait pas s'en rendre compte. Il n'avait pas fait un

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX IMAGINAIRE**

### ***Un fidèle compagnon***      *Chloé POQUET*

Lorsque je suis arrivé dans sa famille, Monsieur n'était qu'un enfant. Le père de Monsieur était de ceux que l'on appelait les nouveaux riches ; issu d'une famille de classe moyenne, il avait fait fortune sur le tard. La mère de Monsieur était morte quelque temps après sa naissance. Le regard du père de Monsieur n'avait été, depuis ce jour, que froideur à l'égard du plus jeune de ses fils. C'était un enfant rêveur, petit, frêle, brun, discret ; il jouait peu avec ses aînés, bruyants, grands, forts. Il préférait venir se blottir dans mes bras comme pour échapper à ce monde qu'il ne comprenait pas, à la tristesse de son père dont il ignorait l'origine.

Avec moi, il s'inventait un monde empli d'aventures en tous genres, tantôt capitaine d'un navire pirate à la recherche d'un trésor,

mouvement depuis que les premières gouttes de sang avaient coulé. Le cobaye bougea à nouveau, portant sa main sanguinolente à sa bouche. Craquement sinistre d'un os. Crissement des dents. Mastication machinale.

L'expérience se termina quand D-18436 s'effondra de sa chaise, mort par exsanguination due à son autophagie. Il s'était dévoré les deux bras jusqu'au coude. Comme l'homme chez qui on avait retrouvé l'œuvre. Le docteur déduisit simplement que l'exposition à SCP-2999 provoquait à terme une telle mort.

Le docteur ressentait un malaise justifié. Et pourtant ... Il La ressentait. Il La ressentait depuis longtemps maintenant ... Il poussa le cadavre qui s'effondra au sol. Il savait ce qui allait lui arriver. Il ne tiendrait pas jusqu'à l'arrivée de quelqu'un d'autre. Non.

L'envie était trop forte. Elle l'emporta et l'emporterait comme ce pauvre classe D.

Lentement, il s'assit sur la chaise.

L'envie est assouvie.



pouvais voir le ballet des cerfs-volants de couleur, hauts dans le ciel.

En grandissant, Monsieur se mit à coucher ses rêves de grandes aventures sur le papier, prenant goût à l'écriture et il n'était pas rare qu'il vienne près de moi avec porte-plume et papiers. Il s'installait près de l'âtre de la cheminée dont la chaleur nous chauffait le dos, et moi je lui donnais tout mon soutien, l'entourant de tout mon amour. Il pouvait rester là, des heures durant, à griffonner, noircir des pages et des pages, raturer, déchirer, mettre au feu ses notes et recommencer avec un air de défi face au regard glacial de son père qui ne cessait de se demander ce qu'il allait pouvoir faire de ce fils.

Un triste jour de septembre, Monsieur partit pour la guerre. C'est avec étonnement que je vis son père prendre sa place ; il venait s'asseoir exactement là où Monsieur s'asseyait jadis, laissant libre cours à son inquiétude les soirs où, au loin on entendait tonner les canons. C'était bien la première fois que je le voyais, lui si distant et froid, ressentir quelque chose pour son fils.

Monsieur ne revint que quatre ans plus tard, changé ; il avait abandonné l'écriture, et dans son regard la rêverie avait fait place à une sorte de mélancolie mêlée de rage quand on évoquait près de lui la guerre et tous ces jeunes gens qui y avaient péri. Il quitta la maison, se maria avec une jeune française, eut trois enfants. Je comptais les jours me séparant d'une de ses visites : il y en eut 2999. 2999 jours, avant que Monsieur ne remette les pieds dans la grande bâtisse de son enfance, pour dire un dernier adieu à son père. Quand il posa son regard sur moi je vis de la nostalgie, et nous nous rappelâmes, l'espace d'un instant, les heures passées ensemble dans sa jeunesse. Refusant de revenir s'installer ici, les visites de Monsieur, pour autant, se faisaient plus fréquentes, besoin de s'isoler, de réfléchir, disait-il.

A l'aube de la deuxième grande guerre que connut Monsieur, je me trouvais comme recouvert d'un étrange voile blanc. Emanant des autres pièces de la demeure réquisitionnée par l'armée, je n'entendais plus que le claquement des bottes et les ordres dans une langue qui m'était inconnue. Là non plus je ne bougeais pas, fidèle à mon poste, profitant encore du défilé des passants dans la rue en contre bas ; ils changeaient et je restais là. Ces années me parurent une éternité et Monsieur ne venait plus.

Quelques années après la fin de la guerre, Monsieur prit avec son épouse la décision de revenir habiter dans la demeure familiale, comme désireux de recommencer une autre histoire après ces années de souffrances. Ses enfants, qui n'en étaient plus, avaient à leur tour eu des enfants, et préféraient l'agitation parisienne au calme des Flandres. Seul, le plus jeune des petits fils de Monsieur aimait la quiétude du bord de mer. Et lorsqu'au détour d'une visite à ses grands-parents, il venait se réfugier dans mes bras, cela me faisait l'effet d'un retour en arrière comme dans ces films que le poste de télévision, nouvel arrivant, installé en face de moi, diffusait en noir et blanc. Monsieur s'était remis à écrire, et il me semblait voir renaître notre complicité, je l'aidais à mettre de l'ordre dans ses idées, le rassurant.

Monsieur vieillissait, son épouse était morte depuis bien longtemps quand il donna son dernier soupir dans mes bras, un matin de juin.

On me recouvrit alors d'un grand drap blanc, après m'avoir nettoyé, dépoussiéré et même réparé un pied pour que je paraisse en meilleur état. Les filles de Monsieur me trouvaient démodé, et pensaient pouvoir se débarrasser de moi en en tirant un bon prix. J'entendis l'antiquaire faire tourner la clé dans la serrure : il faisait noir, froid loin de la cheminée auprès de laquelle j'avais passé tant de temps, moi, le vieux fauteuil de Monsieur, qui avait habité cette bâtisse durant presque un siècle.

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

# PRIX IMAGINAIRE

**Zoé** *Mélissa BATTACHE*

Elle s'appelait Zoé et n'avait que 10 ans. Ses parents avaient choisi ce prénom, qui signifiait « existence », car ils s'étaient battus durant de longues années pour avoir cette enfant, leur unique. Malheureusement, leurs vies ne ressemblaient guère à ce dont ils avaient tant rêvé : à l'âge de 3 ans, suite à des épisodes de grosse fatigue et à une perte de poids importante dont avaient découlé toute une batterie de tests, les médecins leur avaient annoncé que Zoé était atteinte de leucémie. La petite fille avait dû prendre de nombreux traitements qui, au grand désespoir de ses parents, s'étaient toujours révélés inefficaces, si ce n'est pour lui faire perdre ses cheveux.

Ses parents avaient alors acheté une maison près de la mer où, ils l'espéraient, l'air marin frais et vivifiant ferait le plus grand bien à leur fille. Au début, Zoé avait adoré sa nouvelle maison. Elle aimait les couleurs chaudes qui recouvraient les murs et l'espace qu'elle y avait pour jouer et courir. Elle aimait tout particulièrement aller s'amuser dans le grenier : de là, elle voyait son jardin, avec le petit prunier sur lequel les fruits ne poussaient plus, les arbres trop bien taillés, l'herbe bien trop courte et leur petit moulin à vent qui ne tournait plus depuis longtemps. Mais surtout, ce qui la faisait rêver lorsqu'elle regardait par la lucarne du grenier, c'était cette vue dégagée qu'elle avait sur les plaines immenses et verdoyantes qui bordaient leur terrain mais où ses parents lui avaient toujours interdit d'aller, «à cause de sa santé» disaient-ils. Elle s'inventait des histoires d'aventuriers qui découvraient des trésors ou bien elle s'imaginait courir dans ces grandes étendues d'herbes et pouvoir sentir, toucher ses fleurs de toutes les couleurs qu'elle devinait plus loin.

Oui, au début, cette petite fille, pleine d'énergie et de vitalité, adorait cette maison ... puis la fatigue avait commencé à faire son nid à l'intérieur d'elle-même, elle devenait de plus en plus faible, de plus en plus pâle. Face à la fragilité accrue de leur fille, à l'affaiblissement de ses défenses immunitaires, les parents de Zoé, inquiets, lui avait d'abord interdit de sortir dans le jardin, puis peu à peu lui avait interdit l'accès de nombreuses pièces, peu entretenues.

Cette grande maison que Zoé adorait tant s'était alors réduit à 3 pièces : sa chambre,

dans laquelle elle prenait la plupart de ses repas, la salle de bain attenante ainsi que le salon. Les murs étaient devenus ternes, décrépis, l'air lourd. La petite fille se sentait oppressée, enfermée chez elle et dans son propre corps trop frêle. Elle avait perdu sa vitalité, sa force et sa bonne humeur. Elle était devenue maussade et ne souriait plus. Elle n'y arrivait plus, elle n'en avait plus la force. Même les blagues de son père ne lui faisaient plus rien. La maladie l'avait bien changé Zoé. Ses rêves aussi avaient changé ... en avait-elle seulement encore ? Car Zoé, du haut de ces 10 ans, était consciente qu'il n'y avait rien à faire pour lutter contre sa maladie, qui avait déjà presque gagné. L'espoir s'éteignait peu à peu ...

Ce jour-là, le médecin avait fait sa visite hebdomadaire. Après l'auscultation, Zoé était restée au lit, trop faible pour se lever, comme la plupart du temps, et le médecin avait pris ses parents à part dans le couloir. Cette discussion inhabituelle intrigua Zoé qui puisa dans ses quelques forces pour se lever et coller son oreille à la porte mais elle n'entendit que quelques bribes de chuchotements :

«... Dans notre hôpital ... nouveau traitement ... un essai clinique ... mais il y a des risques de ...»

Elle ne put entendre la suite car les voix s'éloignaient et, n'ayant pas compris de quoi il s'agissait, elle retourna se coucher.

Le lendemain matin, le médecin était de nouveau là. Cette fois-ci, c'est à elle qu'il voulut parler : il lui expliqua qu'ils avaient trouvé un nouveau médicament pour sa maladie, un médicament qui l'a rendrait plus forte et qui la guérirait vite. Au fur et à mesure qu'il parlait, Zoé ressentait une immense chaleur qui s'emparait d'elle : c'était l'espoir qui refaisait surface après tout ce temps. Plein de questions envahirent son esprit : si elle guérissait ? Si cette fois-ci était la bonne ? Elle pourrait à nouveau jouer dans toute la maison, retrouver le grenier, le jardin ... et même mieux : peut-être pourrait-elle sortir de leur terrain et jouer dans la plaine ? C'est ainsi que Zoé commença son nouveau traitement.

Une semaine plus tard, au petit matin, Zoé se sentait forte, apaisée. Elle avait la sensation que son corps lui appartenait de

nouveau et qu'aujourd'hui, elle pourrait accomplir de nombreuses choses. Le soleil qui pointait timidement le bout de ses rayons annonçait une belle journée, aussi décida-t-elle, puisqu'elle se trouvait en forme et que ses parents dormaient encore, de tenter une expédition d'aventurière dans le jardin. Tout d'abord, elle prit son médicament. Elle sortit ensuite de son lit, descendit les escaliers sur la pointe des pieds et se retrouva dans le jardin, pieds nus avec comme seul vêtement son pyjama bleu. Là, elle découvrit avec merveilles qu'il y avait des prunes, son fruit préféré, dans l'arbre : elle en prit une et croqua allégrement dedans. Et tandis qu'elle la dégustait, elle laissa son regard traîner à travers les barreaux du portail. Que la plaine était splendide aujourd'hui, avec ses 2999 éclats de vert et ses mille et une nuances... Sans plus réfléchir, Zoé se laissa guider par cette force invisible qui la poussait : elle trotta jusqu'au pot de fleurs où elle avait plusieurs fois vu ses parents cacher les clés du portail, ouvrit le portail et se faufila doucement à l'extérieur. Et elle courut. Elle courut de toutes ses forces à travers la plaine immense. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas ressenti la puissance de ses muscles sous elle, la force de ses membres qui la poussaient toujours plus avant, l'air doux et frais remplir ses poumons. Elle avait l'impression que son corps était si léger qu'il flottait au-dessus des hautes herbes, poussé par la brise chaude. Elle courut jusqu'à n'en plus pouvoir et finit par se laisser tomber au milieu des fleurs, proche de la mer. Elle pouvait enfin admirer ces roses colorées dont elle avait tant rêvé, sentir les parfums, délicats et subtils, qui s'en dégageaient. Leurs pétales doux comme

de la soie caressant son visage, Zoé ferma les yeux. Elle entendait les vagues au loin, majestueuses et apaisantes, le vent qui jouait avec les hautes herbes, les insectes aussi, si elle tendait l'oreille, qui chantaient de jolies mélodies. Ici, sa maladie avait disparu, comme si celle-ci avait été aspirée par la terre, hors de son corps. Ici, elle se sentait enfin libre et épanouie. Elle resta encore de nombreuses minutes, allongée là, le soleil effleurait tendrement sa peau de ses rayons chaleureux, à savourer son bonheur. Pour la première fois depuis longtemps, ce n'était pas le manque de force qui l'empêchait de se lever, mais bien l'envie de rester. Elle se sentait enfin chez elle, dans cette gigantesque étendue d'herbes, sous ce ciel d'un bleu presque irréel, dans ce lieu où il avait semblé ne manquer qu'elle.

Soudain, elle se rappela que ses parents n'allaient pas tarder à se réveiller et s'apercevoir de son absence : elle prit le chemin inverse pour rentrer. Elle gambadait lentement à travers la plaine, pour profiter des derniers instants de plénitude. Mais plus Zoé se rapprochait de la maison, plus le bâtiment lui paraissait étrange : dans ses souvenirs, les murs semblaient plus sombres, la maison bien moins accueillante. C'était même la première fois qu'elle voyait le petit moulin tourner au vent, comme si les médicaments et la promenade ne l'avaient pas seulement guéri elle. La maison paraissait plus grande, lumineuse et réconfortante. Zoé ouvrit le portail, traversa le jardin, monta les escaliers et entra dans sa chambre pour se recoucher.

Elle ne comprit pas, du moins pas tout de suite, lorsqu'elle aperçut, allongée sur son lit, une petite fille pâle et chauve, en pyjama bleu.

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***La punition de Madame Mangin***

«Dépêche-toi !», Paul était de plus en plus nerveux. Il traînait difficilement Marie, en la tirant par le bras.

Le soleil se couchait derrière les collines qui surplombaient le village. Les rues, étroites et sombres, se vidaient peu à peu. Les marchands fermaient leurs boutiques, les enfants étaient rentrés chez eux après l'école. Tous allaient se réchauffer devant de grands feux de cheminée et commençaient à préparer le dîner. Seuls les pas de Marie et Paul claquaient sur les vieux

*Mathilde EGGER*

pavés de pierre qui recouvraient le sol des rues du village. Ils marchaient à vive allure, et Marie avait du mal à garder le rythme. Paul faisait de grands pas, Marie trotta à ses côtés. Fatiguée, il lui arrivait de trébucher et de ralentir, mais Paul la tenait avec force par le bras. Elle se devait de tenir le rythme. Mais Paul commençait à s'agacer. Ils ne marchaient pas assez vite à son goût, et il fallait se dépêcher.

Il ne restait plus qu'à dissimuler toute preuve. Mais il fallait faire vite. Ils venaient de réaliser ce que beaucoup avaient, même secrètement, rêvé de faire un jour. Madame Mangin était un horrible personnage. Détestée de tous, elle faisait de la vie de ceux qui la côtoyaient un enfer. Elle était arrivée au village quelques années plus tôt. Comme à leur habitude, tous l'avaient accueillie les bras ouverts et tout sourire, lui souhaitant la bienvenue dans ce village aveyronnais si tranquille. Mais Madame Mangin, elle, ne souriait jamais. De nature si aigrie, tout laissait à penser qu'elle s'enrichissait du malheur des autres. Les habitants allaient vite découvrir qu'en plus de son attitude peu engageante, elle avait un goût prononcé pour l'autorité, qui confinait au despotisme, et une idée bien précise et très personnelle de la justice. Qui n'avait jamais eu à subir son regard perfide, soupçonneux, ses réprimandes, ses répliques dédaigneuses et sifflantes ? Madame Mangin traquait chez tout le monde le moindre méfait, la moindre incartade, jusqu'aux secrets les plus intimes, les plus honteux, de ceux que l'on veut garder pour soi ... Et déballait le tout en public, séance tenante. Si bien qu'on avait appris à repérer à distance, afin de l'éviter, sa silhouette reconnaissable entre mille : coiffée d'un éternel chignon qui lui donnait un air sévère, vêtue de noir, seul un foulard en soie de couleur prune donnait un brin de gaîté à son triste personnage. Ce dernier avait d'ailleurs souvent été l'objet de rêves invoués, donnant des idées macabres à beaucoup dans le village. Mais aujourd'hui, Paul et Marie venaient de venger à jamais des dizaines de personnes, tous ayant été victimes de la cruauté de Madame Mangin. Aujourd'hui, Paul et Marie lui avaient enfin réglé son compte.

Marie serrait très fort son sac à dos contre sa poitrine et son contenu la ralentissait. Il avait un poids considérable. Mais, surtout, elle était paniquée. Si quelqu'un venait à découvrir ce qu'elle portait contre elle, qui sait comment cela pourrait se terminer. Les rues sombres l'inquiétaient affreusement, elle se sentait observée, épiée de toute part. Les passants, pourtant rares à cette heure en décembre, semblaient la scruter. Elle sentait tout le poids de son erreur blotti contre son cœur. Qu'avait-elle fait ? Pourquoi avait-elle suivi Paul ? Il l'avait attirée dans cette abominable aventure, et elle l'avait aidé sans broncher. Les larmes lui montaient aux yeux. Comment avait-elle pu ne pas réfléchir en faisant un tel acte ? Elle en

connaissait les conséquences. Elle, dont personne n'avait eu à se plaindre, dont l'entourage vantait les mérites. Sérieuse, polie et souriante, Marie était un modèle pour tous. Qui aurait pu croire un jour qu'elle franchirait ces limites ? Elle savait que tout pouvait arriver désormais, même le pire ... Ce geste était impardonnable.

Paul tira de plus belle sur le bras de Marie, sentant qu'elle ralentissait. Il fallait qu'elle continue. Ils étaient si proches du but. Il l'attira alors dans une ruelle sombre.

«Marie, il faut vraiment que tu ailles plus vite ! Nous n'arriverons jamais à temps ...

- Mais c'est lourd, se mit à gémir Marie, tu n'as qu'à le porter ! Et tu n'as qu'à partir avec, je ne veux plus en entendre parler ... C'était ton idée, ton plan, et j'ai tout suivi à la lettre. Si on se fait prendre, tu t'imagines ... Le village est tout petit, ils nous retrouveront, ils sauront ! Dès demain, les gens découvriront ce que l'on a fait ! Ils nous dénonceront à la police !

- Tu étais d'accord, non ? Ne te dégonfle pas Marie, pas maintenant ! Ce qui est fait, est fait. Il fallait le faire. Madame Mangin ... Madame Mangin le méritait ! De toute façon, tu es trop impliquée. Si tout est découvert tu plongeras avec moi. Mais qui sait, peut-être que nous serons innocentés ! Le village entier, au moins secrètement, nous soutiendra. Mais tu t'inquiètes trop, qui nous soupçonnerait nous ?

- Mais tout le monde le saura ! Tout le monde nous regarde ! Tu ne le vois pas ?

- Marie, il faut que tu te détendes, tu as forcément l'air suspect si tu te comportes ainsi.»

Il passa son doigt ganté sur la joue de Marie, esquissa un de ses plus grands sourires en essayant de la rassurer. Paul savait, de par la différence d'âge, que Marie lui faisait pleinement confiance. Il devait tout faire pour qu'elle reste sereine. Son plan fonctionnait à merveille. Il savait, cependant, qu'il fallait éviter de perdre du temps. Les rues étaient désormais plongées dans le noir, seuls les réverbères éclairaient les vieilles maisons de pierres. La brume avait envahi la vallée, recouvrant de son blanc opaque les toits en lauze du village. On distinguait même à peine

la grande maison abandonnée située au bout de la rue, but de leur course effrénée, quelques dizaines de mètres plus loin. Elle avait appartenu à une grande famille néerlandaise, il y a maintenant plus d'un siècle. Faite de briques dans un style qui ne ressemblait aucunement au style architectural des villages du sud-ouest de la France, elle jurait autant par sa grandeur, sa singularité et surtout par son passé. Elle avait été abandonnée il y a des années suite au drame qui s'était déroulé entre ses murs, et personne n'osait désormais y pénétrer. On racontait même qu'elle était hantée. Paul savait que tout le monde évitait cette demeure. Petits et grands pressaient le pas à son approche et beaucoup soufflaient, soulagés, une fois la maison hors de portée. Pourtant Paul connaissait bien cette maison. La nuit tombée, il s'y était plusieurs fois aventuré, le plus discrètement possible, s'assurant que personne ne l'avait vu. Il y avait tout préparé afin que son plan fonctionne le moment prévu. Et ce jour était enfin arrivé.

Marie et Paul avaient repris leur chemin, d'un pas plus ferme. Longeant les murs, aux aguets, sursautant au moindre bruit, ils vérifiaient de ne pas être suivis. Ils se devaient d'être discrets. Tout le village les connaissait, et les habitants auraient pu s'interroger quant à leur virée quasi nocturne en plein mois de Décembre. Ils avaient tous deux opté pour des habits sombres, évitant ainsi d'être repérés. La météo avait aussi aidé leur avancée, la brume empêchant quiconque de voir clairement le visage de Paul ou de Marie à moins de deux mètres. La nuit était sans lune et plongeait maintenant le village dans une obscurité totale. Ils arrivèrent plus rapidement que prévu devant la grande maison abandonnée.

«Cache-toi derrière le mur, dans l'ombre et fais le guet ! Personne ne doit nous voir.», chuchota Paul à Marie. Elle lui donna le sac à dos, ravie de pouvoir enfin s'en débarrasser. Paul écarquilla alors les yeux, et la regarda fixement, surpris.

«Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a Paul ?, paniqua Marie.

- Ton pull... regarde-le !» s'exclama Paul, choqué.

Marie baissa les yeux, tira son pull vers la lumière du réverbère, faillit se mettre à vomir : une grande tache brune était apparue sur sa poitrine. Ayant collé le sac tout contre elle, elle ne s'en était pas rendue compte. Paul, d'un

mouvement rapide, l'aida à fermer son manteau. «Garde-le bien fermé ! Attends-moi là, je fais vite ...». Il courut vers la maison, pénétrant à l'intérieur par une fenêtre cassée. La porte avait été condamnée et les clés perdues à jamais. Marie resta seule dans le noir, blottie contre un petit mur, les poings serrés. Pour lutter contre la panique qui s'emparait d'elle, comme elle en avait l'habitude, elle se mit à compter. S'obligeant ainsi à penser à autre chose et faire abstraction des bruits étranges de la maison abandonnée, oubliant pour quelques minutes la raison de sa venue dans ces lieux, Marie se détendit un peu. Le temps passa plus vite que prévu, et Paul rejoint Marie après une petite dizaine de minutes. Il jeta le sac à dos dans les bras de Marie, devenu plus léger et s'exclama : «C'est fini Marie, personne ne découvrira quoi que ce soit, je les ai bien cachés ...». Soulagée, elle se jeta dans ses bras, et ils repartirent le plus discrètement possible chez eux.

Le lendemain fut une journée tranquille pour le village. Mais en fin d'après-midi des rumeurs commencèrent à circuler. Tout le monde parlait de l'événement survenu la veille au soir chez Madame Mangin.

Paul et Marie discutaient tranquillement autour d'une boisson chaude quand tout à coup ils furent interrompus : «Vous pouvez m'expliquer d'où sort cette tache rouge sur ce pull ?». Abasourdis, ils ne purent répondre. «J'attends une explication ! Vous pensiez que je n'allais pas découvrir ce que vous aviez fait ? Tout le monde en parle dans le village, et vous êtes rentrés tard hier soir ... Et maintenant je découvre cette tache ! Vous croyez que je suis stupide ? Je vais vous dire ce qu'il s'est probablement passé. Tout avait été prémédité, vous aviez acheté au préalable ce dont vous aviez besoin. Vous avez attendu le moment opportun afin que personne ne puisse vous voir. Et hier soir, alors qu'il faisait sombre, vous vous êtes introduits chez Madame Mangin. La suite, vous la connaissez.»

Honteux, Paul et Marie baissaient les yeux. Des larmes coulaient sur le visage de Marie. Après un silence pesant,

Paul prit la parole : «Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

- Je vais vous conduire à la police. Vous allez tout avouer et vous en payerez les conséquences.

- Mais cela va coûter au moins 2999 euros !, s'écria Marie dans un sanglot, en se prenant la tête entre les mains.

- Cela n'est pas cher payé vu la gravité des faits, Marie.», répondit la maman des deux enfants. «Où aviez-vous la tête ? Écrire à la bombe *A bat la directrice*, et cela bourré de fautes d'orthographe

pour aggraver le tout ! Je vous ai pourtant interdit d'utiliser des bombes de peinture. Paul, tu le savais pertinemment. En plus, tu as entraîné ta petite sœur ! Vous allez présenter des excuses à Madame Mangin, et il n'y a pas de «mais» qui tienne. Elle n'est pas forcément agréable à vivre, je vous l'accorde, mais ce n'est pas une raison. On ne peut pas résoudre ses problèmes avec de la violence et des insultes.»

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***La tarte aux prunes Geli TADONKI***

C'était un cadeau pour la petite Lola Pierre. Offert par sa Mamie. Un tableau surréaliste, qui envoûtait les regards pris dans la spirale d'outre-monde représentée par le peintre fou. Du moins, c'est ce que disaient les gens. Lola ne l'avait jamais vu. Ce matin, on l'avait rangé dans la chambre d'ami et fermé la porte à clé. Il était apparu de nulle part, tel un mauvais présage, qui troublait à présent la sérénité de la famille Pierre. À l'exception de Lola dont l'innocence se mêlait joliment à son insouciance.

- Mamie n'aime personne. Elle n'a jamais aimé personne, jamais, murmurait-elle.

- Fleur !

Lola sursauta. Depuis une demi-heure sa maman veillait à ce qu'elle finisse son verre de lait. Pourtant, elle ne semblait pas pressée. Ses grands yeux, rivés sur sa grande sœur, inquisiteurs.

- Elle n'aime personne, répéta Fleur, entêtée.

Fleur Pierre avait commencé des études de sociologie urbaine à la faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux. L'université l'éloignait du cocon familial. Elle devenait adulte et intellectuelle. Ses fréquents retours à la maison, au gré des vacances, semblaient la rattacher à un monde dont elle s'éloignait de façon inexorable. Sa petite sœur Lola était le baromètre de cette distance qui s'établissait au su de ceux qui se sont installés dans la torpeur du temps et des relations familiales. Un temps suspendu mais élastique.

Chaque famille avait ses secrets, ses désaccords, son fiel et son miel.

La jeune fille s'assombrissait à la simple évocation de sa grand-mère. Sa petite sœur Lola ne comprenait pas cette aversion. Certes, elle n'avait jamais rencontré la mère de papa, mais elle était certaine que Mamie était leur grand-mère adorée. Elle ne pouvait que les aimer par-dessus tout. Pour Lola, Fleur venait de dire un très gros mensonge. Maman leur avait pourtant dit que ce n'était pas bien de mentir.

L'innocence était ainsi un don pour les petits esprits. Ils ne connaissaient pas la rancœur que portaient souvent les adultes. Ils n'y comprenaient rien. D'ailleurs, cela valait-il la peine ? Les adultes se fâchaient pour un rien.

- Fleur, recommença Madame Pierre.

- Mais enfin, maman réfléchis, lança la jeune femme. Pourquoi nous rendre visite aujourd'hui, après si longtemps ?

- C'est l'anniversaire de Lola, répondit sa maman.

- Et alors ? Elle ne s'est jamais pointée aux quatre autres.

Lola mourait d'envie de poser une question mais personne ne semblait lui en donner la permission. On lui rappela plutôt de finir son verre de lait.

- Il n'est jamais trop tard Fédé, remarqua Madame Pierre. Elle vient par amour.

- La dernière fois qu'elle nous a fait preuve de son amour, Papi a eu un arrêt cardiaque, rétorqua Fleur.

- Non mais, est-ce que tu t'entends Fleur ? soupira Madame Pierre.

- Très bien maman, dit Fleur avec une grimace de dépit.

- C'est quoi un carrique, Maman ? Papi est là-bas ? demanda Lola.

Prise entre le sifflement strident de la cocotte-minute, le sourire triomphant de sa fille aînée et la barbichette de lait de sa benjamine, Madame Pierre ne pouvait que pousser un soupir exaspéré. Suivi par le bruit d'un trousseau de clés sur la table de la cuisine et un léger baiser sur le front de la petite Lola.

- Arrêtez de taquiner votre maman, murmura enfin Monsieur Pierre en prenant Fleur dans ses bras.

- J'arrêterai quand vous nous annoncerez que Mamie ne vient pas, rétorqua Fleur.

- Et pourquoi donc mademoiselle Pierre ? souffla Monsieur Pierre en enlevant son manteau

- Parce que je suis venue assister à l'anniversaire de ma petite sœur et non à son meurtre.

Lola n'y comprenait vraiment plus rien.

- Féfé, c'est quoi un meurtre ?

- Mamie arrive à quelle heure ?

La voix chaleureuse de Corentin rompit le silence de glace et en un mouvement, Lola se retrouva dans les bras de son grand frère.

- Tu es déjà là, Coco ? lança Madame Pierre, visiblement soulagée par cette apparition.

- Tu ne m'avais pas vu, Maman ? taquina le jeune homme. Pourtant je suis arrivé en même temps que Papa.

Rapidement, la maison sembla reprendre vie sous les grands pas de Corentin, les cris de Fleur et les petits rires de Lola. Évidemment, c'était les cinq ans de leur petite Lola. Il fallait célébrer ce jour et non se chamailler.

- On arrive, Lola ! lancèrent-ils en chœur.

Lola n'avait qu'une envie. Voir sa mamie. C'est alors que retentit le carillon. Lola s'élança vers la porte d'entrée.

- Où vas-tu mon doudou ? demanda madame Pierre

- Je veux voir Mamie ! cria Lola. C'est Mamie ! Mamie !

Effectivement, Mamie se trouvait là devant la porte, vêtue d'un manteau noir, les cheveux pris dans un foulard fleuri. Elle n'était pas grande, une petite dame, aux yeux verts et un grand sourire. A côté d'elle, deux valises. Elle ouvrit grands les bras et Lola s'y engouffra. Fleur recula, ne sachant pas trop s'il fallait s'enfuir ou aller aussi vers ces bras.

- Bonjour ma belle Fleur, sourit Mamie. Que tu as grandi ! Comment va l'université ? Et toi Corentin, que tu es beau !

Monsieur et Madame Pierre enjoignirent à Mamie de rentrer et de se mettre au chaud. Corentin se saisit des deux valises qu'il fit monter dans la chambre d'amis.

- Tu as aimé ton cadeau ? demanda Mamie.

- Elle ne devrait pas le voir ! lança Fleur sur un ton glacial.

- Voyons Fleur, rétorqua Mamie. C'est le sien.

- Pourtant il repartira avec toi, cracha la jeune femme. Pourquoi pas rajouter un petit ange à côté de ces maisons bizarres ? Papi se sentirait peut-être moins seul.

- Papi ? demanda Mamie.

- Oui, vois-tu, le petit lion ? soupira Corentin à son retour, tout en pinçant la joue de sa petite sœur.

Fleur pense que tu as tué puis emprisonné Papi dans le tableau. Mamie éclata de rire. Un rire franc et beau, qui semblait envoûter toute la famille Pierre. Mais Fleur n'était pas prête à se laisser enjoler.

- 2009 sacrifices, n'est-ce-pas Mamie ? continua Fleur. Ou devrais-je t'appeler Mama Monette ?

- Coco, apparemment je suis une sorcière vaudou ? lança Mamie amusée. Ouhouuuuuuuu !

Débordée, Madame Pierre reprit la main

- Fleur, on va se mettre à table, ne recommence pas.  
- Je recommencerais pour le bien de Lola, rétorqua Fleur.  
- Non, tu vas plutôt laisser tomber cette histoire. Tu sais très bien que Mamie n'est pas une sorcière, expliqua Corentin. Oncle Paul nous a dit que le lion était apparu sur le tableau le jour de la mort de Papi, mais c'était juste pour nous faire peur. Depuis qu'elle est tombée malade, Mamie a des trous de mémoire. C'est pour ça qu'elle avait oublié les médicaments de Papi, mais ce qui est arrivé est arrivé. Ce n'était pas sa faute.

La famille se mit à table, pressée de goûter à la tarte succulente qui l'attendait. Lola, la première, goûta un morceau dont les fruits savoureux évoquaient le paradis. Des saveurs les unes les plus agréables que les autres lui montèrent à la tête. Si bien qu'elle en oublia la discussion autour d'elle. Elle se resservit avec gourmandise, loin de ces adultes fous. Monsieur Pierre arrêta son geste.

- Lola, laisse-nous-en un peu.

Tout le monde éclata de rire.

*plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien*

## **PRIX SCENARIO**

### ***Les yeux de Lilly* Rémi COLIN**

6 septembre 3019 – mon vingtième anniversaire. Déjà vingt ans, vingt années que je vivais sur cette terre... du moins sur ce qu'il en restait. Ma mère avait passé la journée à faire la cuisine, ma sœur et moi à faire des préparatifs pour le repas ; cette soirée s'annonçait être sous le signe de la fête. Il faut dire que depuis l'Apocalypse, nos journées se ressemblaient toutes plus ou moins. C'était ce même jour, en l'année 2999, que l'Homme entra dans l'ère la plus sombre de son histoire. Lui qui pensait pouvoir tout contrôler et tout prévoir, était devenu la proie de toutes ces créatures dont il avait su se protéger jusqu'alors. Ne pouvant faire face, il eut l'idée de construire des habitations capables de résister à la nouvelle menace, des maisons bâties en hauteur sur d'immenses roues de béton en perpétuel mouvement. C'était il y a vingt ans déjà que moi, Red, je découvrais ce nouveau monde.

- Mamie, c'est toi qui as apporté la tarte aux prunes ? demanda Lola.

Mamie n'eut pas le temps de répondre que Lola se prit la gorge, semblant étouffer. La famille s'affola. Madame Pierre partit fouiller frénétiquement dans les tiroirs de la cuisine.

- Où sont les médicaments anti-allergie ? cria-t-elle à son mari. Lola est allergique aux prunes !

- Ah ? s'exclama Mamie.

- Très allergique aux prunes, souligna Monsieur Pierre.

- Excusez-moi, j'avais oublié, répondit Mamie, la main sur la bouche.

À présent, la maisonnée en panique tournait autour de Lola. Après avoir recraché un morceau de prune, la petite Lola tenta de se lever mais vacilla et tomba inconsciente. Son regard vide rencontra les yeux mouillés de sa Mamie.

*Pourquoi pas rajouter un petit ange à côté de ces maisons bizarres ?*

Tandis que ma sœur et moi préparions la table pour la soirée, je sentis que notre maison ralentissait peu à peu, ce qui était inhabituel. Je décidais de jeter un coup d'œil par la fenêtre pour essayer de voir ce qu'il se passait. Dehors, on apercevait une plaine déserte, vierge de tout arbre, de toute fleur, de toute civilisation, comme il était courant de voir depuis l'Apocalypse. En arrière-plan, les montagnes au loin commençaient à se figer. Mon intuition était bonne : notre maison était arrêtée. Alors qu'il était aux commandes de notre maison, notre père cria :

- Ne vous inquiétez pas, c'est juste une autre maison qui semble être immobilisée, je vais voir si les habitants ont besoin d'aide.

Ne pouvant voir la maison dont parlait mon père par la fenêtre où je me trouvais, je



traversais le salon pour aller voir par la fenêtre de la cuisine. Face à moi, je découvris une maison rouge, bien plus petite que la nôtre. Sur leur balcon, à côté d'un petit arbre, un homme se tenait debout, criant à l'aide. Dans ces contrées sauvages, le temps en immobilisation était une menace comme nulle autre. Il fallait reprendre vite notre mouvement, ou la situation risquait de se compliquer rapidement. Mon père, qui était descendu jusqu'à notre porte pour pouvoir discuter avec l'homme, entama la discussion :

– Un problème ? demanda mon père d'un ton inquiet.

– Notre moteur a lâché, répondit l'homme de l'autre maison, impossible de le relancer.

Cela fait deux jours que nous sommes coincés ici, et l'endroit n'est pas rassurant.

– Mon fils est plutôt doué en mécanique, lança alors mon père. Laissez-le jeter un coup d'œil, il va vous arranger ça.

– C'est très généreux de votre part, dit alors l'homme un grand sourire aux lèvres. J'ai une rampe dans le garage qui pourrait faire un passage entre nos maisons pour traverser. Je vais la chercher.

J'avais entendu leur conversation, aussi je me préparais à sortir rejoindre mon père avant qu'il ne m'appelle pour venir l'aider. Je le retrouvai à l'entrée de notre maison, pendant que l'homme de la maison en face de nous dressait une planche depuis son balcon pour que nous puissions nous rendre chez lui. Je pris une grande inspiration. J'avais l'habitude de jouer aux équilibristes, seul moyen de visiter ses «voisins», mais même avec l'habitude, cela restait un exercice stressant, surtout lorsque l'on entend au loin des hurlements de bêtes. Une fois en bas, l'homme se présenta à nous.

– Mike James, enchanté ! nous dit-il. Merci de nous venir en aide.

– Inutile de nous remercier, c'est un devoir pour nous que d'aider une famille dans le besoin, répondit mon père. Garrett Parker, enchanté.

– Red Parker, dis-je quand ce fût mon tour, enchanté.

Mike nous emmena à l'intérieur de sa maison où nous attendaient deux femmes – sans doute sa femme et sa fille – et qui se présentèrent tour à tour.

– Enchantée je m'appelle Martha, déclara la plus âgée des deux, au bord des larmes. Merci nous venir aide, je ne sais comment vous remercier.

– Enchantée, ajouta timidement la jeune fille tout en nous saluant, je m'appelle Lilly.

Pendant qu'elle se relevait, je posais discrètement mon regard sur la jeune demoiselle. Elle avait le teint très pâle, de magnifiques cheveux blonds, des yeux d'un bleu profond, et était vêtue d'une belle robe qui montrait qu'elle était issue d'une bonne famille. Alors qu'elle se tenait debout face à nous, mes yeux ne pouvaient se détourner des siens tant il était facile de s'y perdre. Je sentais mon cœur battre la chamade, et ce rien qu'en la regardant. Pour la première fois de ma vie j'étais tombé sous le charme d'une autre personne. Etait-ce cela qu'on appelait «tomber amoureux» ? J'aurai pu me noyer éternellement dans son regard mais mon père, qui avait bien senti que j'étais en train de déconnecter, m'attrapa par l'épaule et me secoua légèrement avant de me demander :

– Tout va bien, fils ?

– Oui, oui, lui répondis-je, ne t'en fais pas.

Mike guida mon père et moi dans sa cave qui semblait être la salle des machines de sa demeure. J'avais définitivement perdu Lilly de vue mais son visage hantait encore mon esprit. Je n'avais qu'une idée en tête : finir le travail ici et remonter auprès d'elle. Il n'y avait qu'à espérer qu'en quelques coups de clé le moteur se remette en route. Une fois devant, Mike se tourna vers moi et me dit :

– C'est ici, je l'ai éteint pour ne pas nous mettre en danger ma famille et moi. On ne sait jamais ce qu'il peut se passer, une explosion et c'est fini. Je vais chercher ma caisse à outils, j'en ai pour une minute.

Une fois parti à la recherche de ses outils, mon père et moi jetâmes un coup d'oeil sur le moteur défectueux. Au moment où Mike revint avec sa boîte en main, mon père se tourna vers moi avant de me demander :

– Red, tu t'en sens capable ?

– Bien sûr, répondis-je, laissez-moi une heure ou deux et je vous répare ce moteur.

– D'accord, dit Mike d'un air confiant et rassuré, on te laisse travailler. Voilà tout ce que j'ai, j'espère que tu auras tout ce qu'il te faut. Je remonte avec ton père, appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Une fois seul devant la machine, je compris qu'il ne me faudrait que quelques minutes pour la remettre en marche. Durant le peu de minutes dont j'allais avoir besoin, je ne pouvais penser qu'à Lilly. Une fois à ces côtés, aurai-je vraiment le courage de me déclarer à elle ? Je ne m'en sentais pas encore capable, mais le temps m'était compté car une fois le moteur réparé je serais séparé d'elle. Il me fallait donc faire vite, je devais tout lui avouer aujourd'hui. Après tout, si nos sentiments étaient réciproques, elle n'aurait plus aucune raison de partir. Je venais de finir quand des bruits de pas se firent entendre dans les escaliers. Pensant qu'il ne pouvait s'agir que de Mike ou de mon père, je ne me retournais pas, du moins pas avant d'entendre une voix tendre s'élever dans la pièce :

– Un peu d'eau ? me demanda-t-elle.

Je me retournais, surpris, pour découvrir le plus merveilleux des paysages. Lilly était là, juste devant moi, un verre d'eau tendu dans ma direction. J'attrapais le verre, et ne pouvant encore une fois la quitter des yeux je la remerciais, tremblant tant le stress m'avait envahi. Les mots que je m'étais tant répétés ces dernières minutes n'osèrent sortir. Il fallait pourtant bien se lancer, c'était ma seule chance de lui faire savoir mes sentiments pour elle. Lilly, qui me fixait toujours malgré mon absence de réaction, s'inquiéta :

– Tout va bien ? Tu sembles fiévreux. Laisse-moi regarder !

Lilly porta sa main sur mon front pour prendre ma température. Sa main, pourtant froide comme la glace, réchauffa mon cœur d'un simple toucher. Pendant qu'elle approchait son visage du mien, je me lançai en avant et l'embrassai. Lilly, apeurée par mon geste soudain, se jeta en arrière. Son teint pourtant si pâle avait viré au rouge, et avant même que je n'aie le temps de lui adresser un mot, elle se rua en direction des escaliers. Effrayé à mon tour, imaginant Lilly raconter ce qu'il venait de se produire à ses parents, je montais rejoindre mon père en vitesse. J'arrivai dans la cuisine où se trouvaient mon

père et les James, mais où Lilly ne semblait pas s'être réfugiée. J'étais rassuré, Lilly avait sans doute regagné sa chambre pour que je ne puisse pas la rejoindre. Mon père, surpris de me voir arriver si vite, me regarda et me lança d'un ton inquiet :

– Un problème fiston, tu as déjà fini ?

– Oui, lui répondis-je encore troublé par ce qu'il venait de se produire, je viens de finir.

– C'est vrai ? me demanda Mike à la limite de pleurer. Merci, je ne sais comment te remercier.

– Félicitation fiston, repris mon père, va te reposer maintenant tu l'as bien mérité. J'ai proposé aux James de venir fêter ton anniversaire avec nous ce soir, tu n'y vois pas d'inconvénients ?

– Non aucun, répondis-je.

A la demande de mon père, je rejoignis aussitôt ma chambre et m'allongeai sur mon lit, songeant encore à ce qui s'était passé avec Lilly. Après ce qui me sembla n'être qu'une seconde tant j'étais absorbé par mes pensées, ma mère frappa à ma porte.

– Red, la tarte aux prunes est prête et c'est l'heure de commencer, la famille James est déjà là.

Je me levais pour tous les rejoindre, anxieux à l'idée de retrouver Lilly. M'avait-elle pardonné ou même avait-elle finalement accepté mes sentiments à son égard ? Pourtant, une fois arrivé dans le salon je ne la vis pas. Mike s'avança vers moi pour me tendre un cadeau avant de me dire :

– Joyeux anniversaire Red. Je te pris d'excuser notre fille mais elle n'était pas en forme ce soir, elle est restée chez nous pour se reposer.

Au fond de moi, je savais pourquoi elle n'était pas venue : il était évident que j'étais la cause de tout, qu'elle ne souhaitait plus me voir. Je ne pouvais pas lui en vouloir, et je décidais de ne plus y penser.

Plus tard, alors que l'on était à table, j'eus besoin de sortir prendre l'air. Dehors, je me retrouvais face à la maison des James et Lilly hanta aussitôt mes pensées. Mais alors que je continuais à songer, une idée me vint. Le

moteur de leur maison réparé, les James avait la possibilité de partir, mais pas si je pouvais le saboter. Et il fallait que je fasse vite ! Je m'introduisis dans la maison des James pour arriver jusqu'au moteur. J'étais proche de mon objectif quand un bruit derrière moi me fit me retourner. C'était Lilly. Paniqué, je cherchais un mensonge sur ma présence dans sa maison. J'allais trouver quand elle posa son doigt sur ma bouche me faisant comprendre de ne rien dire. Elle s'approcha de moi d'un air calme et détendu, me fixant de son regard si profond, et

m'embrassa avant de se nicher dans mes bras. Emporté par la situation, je laissais tomber ce que je tenais en main pour enlacer Lilly. Le moment était si tendre que j'en avais oublié ma présence ici. Le sol sous nos pieds se mit à chauffer et l'air autour de nous prit une odeur de brûlé. Lilly, qui semblait tout à coup effrayée, hurla et pointa son doigt derrière moi. Je me retournais, inquiet, face au moteur en feu. Qui explosa aussitôt.

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***Sa dernière chance***

Alexandre GOMEZ

*Nous sommes en l'an 2094, à l'aube du 22ème siècle l'humanité n'a cessé d'évoluer et les avancées génétiques permettent désormais des exploits incroyables tels que réécrire son ADN. La plupart choisissent de modifier leurs gènes afin d'augmenter leur intelligence ou bien leur force mais ce n'était pas le cas de Ben...*

- Écoutez Ben, ce n'est pas une très bonne idée. Pour l'instant nous n'avons pas beaucoup de données sur les véritables effets d'une chance augmentée, transformer tous vos gènes afin d'améliorer uniquement votre chance au détriment d'autres statistiques serait de la folie...
- Pouvez-vous le faire oui ou non ? J'en ai besoin.

Le généticien soupira dans le bureau plus que silencieux et pivota sa chaise vers une projection holographique qui englobait toute la pièce.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Ça ? C'est une représentation de votre clé génétique, répondit le spécialiste.

Ben était époustoufflé devant ce qui n'était, somme toute, que la simple représentation d'un génome humain tout ce qu'il y a de plus classique. On pouvait y apercevoir des reflets rouges dans la masse de bleu donnant au tout une couleur prune fort plaisante à l'œil. Mais lui y voyait autre chose,

c'était différent, il réalisa que ce qu'il avait devant les yeux était avant tout ce qui le définissait, ce qui faisait de lui une personne à part entière, il prenait enfin conscience de l'importance de l'acte qu'il s'appropriait à faire et qu'il ne sera plus jamais le même. Cependant Ben était décidé, il était trop tard, non pas qu'il ne puisse faire marche arrière, mais c'était pour lui une question de nécessité.

- Alors docteur ? demanda Ben qui commençait à s'impatienter.
- Voyons voir... Nous avons quelques options modifiables aux branches rs5021892, rs331288037 et rs454324
- Oui, bon, j'ai compris, beaucoup de blabla scientifique tout ça. Et en français ça donne quoi ?

Ben remuait d'impatience dans sa chaise, balançant son téléphone de main en main.

- D'après les études menées sur de nombreux groupes d'individus et des analyses rétrospectives sur des sujets tels que des gagnants du loto, survivants d'accidents exceptionnels, etc., il existe très exactement 2999 gènes que nous pouvons modifier chez vous afin de vous rendre plus chanceux. Néanmoins je suis dans l'obligation de vous informer que nous ne savons pas réellement si ces gènes entraînent véritablement un gain de chance, et il est clair que les dernières

recherches laissent planer quelques doutes sur la validité...

- Ouais, ouais... dit Ben en coupant la parole au généticien. J'ai déjà signé le papier pour votre information alors faites ce que vous avez à faire ; j'ai énormément réfléchi à la question.

- Très bien, ce sont vos gènes après tout, il ne vous reste plus qu'à donner votre accord sur ce dernier formulaire. Étant donné les gènes spécifiques que nous devons modifier, vous devez vous attendre à subir une perte significative de force de l'ordre de 75%, 60% de pertes en terme de motricité globale, 64.4% d'intelligence, 41% de perte en esthétique du corps et symétrie et enfin 50% de perte en ce qui concerne votre mémoire longue et votre mémoire courte.

Ben prit la tablette, passant sur la majorité du formulaire sans même le lire. Quand il eut enfin défilé jusqu'en bas, il pressa son doigt sur le capteur d'empreinte digitale, donnant de cette façon son accord. Il laissa alors ses épaules retomber, comme si un poids lui avait été retiré.

- On y est. dit-il à lui-même d'une voix calme. Les dés sont jetés, ajouta-t-il.

- Pas encore Ben, étant donné la sévérité des pertes potentielles suite à l'opération, vous êtes requis de fournir un échantillon de sperme dans l'éventualité où vous préféreriez avoir des enfants non altérés dans le futur. De plus, il est très fortement recommandé d'implanter un système de contraception pour tous les hommes et toutes les femmes qui subissent une altération génétique, d'après la loi SECUREGen de 2062, chaque relation sexuelle avec un partenaire potentiellement fertile doit être précédée d'un dépistage en vue d'une éventuelle incompatibilité génétique.

- Oui, tout le monde connaît la loi.

- Je voulais simplement m'en assurer, tenez voici le récipient ; je vais vous laisser un instant afin que vous puissiez fournir l'échantillon, pendant ce temps je vais faire en sorte que le transfert du virus CRISPR soit prêt.

Une fois ceci fait, Ben revint et remonta sa manche, dévoilant par la même

occasion un tatouage quelque peu effacé, un simple cœur portant le nom de «Léa».

- Juste une petite piqûre puis tout sera terminé. C'est votre dernière chance si vous désirez changer d'avis...

- Finissons-en.

- Comme vous le voudrez. Une dernière chose ... Lorsque je vous injecterai ce sérum il est fort probable que vous vous endormissiez et subissiez de fortes hallucinations, néanmoins ce ne seront que des rêves, rien de grave.

Le spécialiste injecta alors dans l'épaule gauche de Ben le virus modifié. Après 48 heures, le virus, une version modifiée de la grippe, aura infecté la vaste majorité de ses cellules et réécrit la quasi-totalité de son ADN.

Ben s'endormit comme prévu, et en un instant se sentit comme aspiré dans un autre monde. Il atterrit sur une vaste étendue d'herbes sèches près d'une étendue d'eau, le tout était complètement désertique à l'exception de quelques bâtiments à l'architecture quelque peu exotique. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait, leurs fondations étaient composées de formes circulaires et de longs pilotis, et ils étaient surplombés par ce qui semblait être un ange veillant sur ces demeures. De ce paysage se dégageait une sensation de sérénité, de bien-être et d'espoir comme si tous ses problèmes n'étaient plus ; mais ce sentiment se révéla bref, Ben se réveilla.

- Où suis-je ? dit Ben un peu étourdi.

- Vous vous êtes endormi quelques minutes mais tout s'est bien passé, c'est terminé. Il est possible que vous ressentiez quelques douleurs, de la fatigue et de la fièvre dans les prochains jours, similaires aux symptômes de la grippe. Ce virus n'est théoriquement pas contagieux mais néanmoins vous devriez chercher à éviter les personnes âgées ainsi que les plus jeunes afin d'éviter tout risque de contagion. Prenez ceci si la fièvre ou la douleur est importante. Si vous avez des difficultés à respirer, si vous vous évanouissez, ou quoi que ce soit, allez aux urgences le plus rapidement possible.

- D'accord ... Merci docteur. Incroyable que dans une époque comme la nôtre ces symptômes existent toujours ...

- En effet, bien que la majorité des maladies aient été éradiquées, il ne faut pas oublier que l'eugénisme n'est pas quelque chose qu'il faut prendre à la légère, néanmoins vous ne devriez avoir aucun problème. Bonne chance ...

Deux mois plus tard, la vie de Ben n'avait pas réellement changé. Il dû quitter son travail de serveur, il était devenu un peu trop rapide pour lui avec ses nouvelles faiblesses et ses difficultés à se souvenir des tâches les plus simples. Il trouva le travail parfait, dans une des quelques bibliothèques restantes du pays, les livres appartenant désormais au passé. Il ne recevait la visite que d'un ou deux clients par jour, généralement âgés de plus de 130 ans ; Ben, encore jeune du haut de ses 35 ans se rendit compte qu'il s'entendait mieux avec eux qu'avec les personnes de son âge ; les clients âgés semblaient parler et se déplacer au même rythme que lui, ce qui ne lui déplaisait guère.

Il s'acclimata bien à sa nouvelle vie ; il était devenu plus seul qu'il ne l'avait jamais été, mais cela lui convenait. Il s'était fait un nouveau compagnon sous la forme d'un petit chien errant qu'il nomma Lucky, il ne possédait que 3 pattes et tombait occasionnellement ce qui lui rappelait son handicap, ils devinrent rapidement amis.

Dans l'ensemble, sa vie était stable bien qu'ennuyeuse. Et chaque jour, il quittait la bibliothèque, parfois avec Lucky dépassant de son sac à dos ainsi que quelques livres pour enfants, les courts avec des images et des mots faciles. Il prenait le bus 57 et la correspondance avec le 23 pour se rendre dans un établissement de soins de longue durée. Là, il prenait l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, ses jambes étant un peu trop faibles pour les escaliers, et s'asseyait près de Léa, perpétuellement silencieuse excepté le sifflement occasionnel et les bips du ventilateur, et commençait à lui lire une histoire. Il n'était pas rare qu'il s'endormisse sur la chaise à côté d'elle, rêvant que demain peut-être serait son jour de chance et qu'elle se réveillerait enfin ...

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***Sombre illusion, chéri***

*Victor GONVALVES*

Où sont donc mes gants ? Pourtant, je me souviens de les avoir posés sur le siège passager ce matin ... Dans le coffre, c'est ça ! Je les ai cachés pour que personne ne les voie. En effet, qui pourrait bien porter des gants en de si chaudes et écrasantes journées d'été à part un homme qui s'apprête à assassiner quelqu'un sans laisser de traces ? J'ai tout ce qu'il me faut maintenant. Je déteste cette grande maison de campagne en briques rouges. Qu'est-ce que Jane pouvait bien trouver de charmant à cette vieille bâtisse poussiéreuse saturée par l'odeur du vieux bois et du renfermé, mal éclairée et rongée par les termites ? Peu importe ; c'est le lieu idéal pour la tuer sans que l'on me soupçonne car mon plan est parfait, cela fait maintenant deux semaines que je me le répète. Jane se rend tous les dimanches après-midi dans cette maison délabrée pour, elle disait, s'éloigner de la ville et se ressourcer dans ce bout de campagne loin de tout. Elle m'explique à chaque fois qu'elle

se sent plus proche de ses parents, comme si leur âme était encore présente dans cette maison et cela me fait éclater de rire, ce qui l'exaspère. Mais ce dimanche elle n'aura plus l'occasion de me divertir parce qu'elle va mourir. J'ai donc prévu de saboter l'escalier qui mène au premier étage où se trouve la chambre de son enfance. Un vieux lit en métal rouillé sur lequel est posé un matelas recouvert d'un drap d'un blanc immaculé, qui contraste avec l'environnement sombre, semble attendre un mort. Jane vient systématiquement dans cette chambre pour observer par la petite fenêtre le paysage alentour, totalement désert et asséché par le soleil ardent. Seuls les arbres et quelques arbustes apportent une touche de verdure. Mais il faut que je sorte de cette torpeur et que je me mette au travail. Personne ne remarquera qu'on y a touché à cet escalier, tout est à refaire dans cette baraque de toute façon. Mais mes mains sont gelées, malgré les 35 degrés qui m'étouffent.

« Voilà, c'est fini !! » Cela fait bien longtemps que je n'ai pas ressenti un tel enthousiasme mais il faut que je reste calme. Maintenant, je rentre comme si de rien n'était.

Comment peut-elle vouloir vivre dans un tel endroit ? On n'aperçoit que des oiseaux qui nous cassent les oreilles avec leurs cris perçants. Aucune agitation, rien de comparable avec Treolmink et son dynamisme. Cette ville respire la vie. « Merde, mon costume tout neuf !! Sale prune. » Elle est venue tomber en plein sur mon épaule. Je le nettoierai avant de rentrer pour que Jane ne se doute de rien puisque ce n'est pas dans mon jardin que ça arriverait, aucun arbre fruitier et tout bien taillé en rond. Jane déteste le voir comme cela, j'opresse la nature d'après elle.

Allez, détends-toi Marc. Profite de ces routes désertes pour accélérer et sentir le vent emporter tes cheveux. Tu seras bientôt libre. « LIBRE !!! »

Enfin à la maison. Jane est déjà là, sa Toyota était garée dans la rue. Il faut que je sois le plus naturel possible.

« Bonsoir chéri ! Tu ne m'avais pas dit que ta réunion allait se prolonger aussi tard. Ta journée s'est bien passée ? »

C'est vrai qu'il est déjà 21h30.

« Oui, excuse-moi. Je n'ai pas vu l'heure passer. Tu sais comment sont les avocats, de vrais emmerdeurs parfois. Et puis Harry qui en rajoutait une couche à chaque fois.

- Oublie tout ça et viens manger, ça va refroidir.

- Je vais me changer et j'arrive. »

Pour expliquer mon absence, je lui avais dit que je serais en réunion avec Harry, mon associé.

Nous ne décrochâmes pas un mot l'un à l'autre du repas. Son rôti de veau était délicieux. Jane est une cuisinière hors pair et c'est ce qui va me manquer le plus quand elle ne sera plus là.

« Je vais me coucher, lui dis-je alors qu'elle regardait une série télévisée.

- Déjà ? Il n'est même pas 22h30 !

- Oui mais je suis fatigué, journée éprouvante. Bonne soirée.

- Bonne nuit, chéri. »

Je déteste quand elle m'appelle chéri. On sait très bien tous les deux qu'on ne s'aime plus. Mais pourquoi me suis-je marié ? Mon père m'avait pourtant prévenu. Avant, j'étais un séducteur qui croquait la vie à pleines dents. Je faisais ce que je voulais quand je le voulais. Je n'avais aucune attache. Aujourd'hui, je me retrouve seul dans ce lit à penser au meurtre de mon épouse sans pouvoir trouver le sommeil.

« EH ! » J'ai senti un souffle chaud sur mon visage ! Jane dort ça ne peut pas être elle. Personne dans la chambre, ni dans la maison sinon Pat aurait aboyé. J'ai froid aux mains et aux pieds, comme si l'air était gelé. Pourtant la température ne descend pas sous les 23 degrés depuis 1 semaine. Est-ce la perspective de la mort de Jane qui me donne ces sensations ? Calme-toi, tout va bien. Il est 03h13 du matin, on est donc dimanche. Dans quelques heures, tout sera terminé.

On est si différents avec Jane, nos passions s'opposent, nos goûts s'opposent, nos priorités s'opposent ... Finalement, on est deux êtres complètement opposés. Au début, tout se passait bien, mais petit à petit, on a dû élaborer des projets et ce fut la catastrophe. Elle rêvait de nature, voulait rénover sa maison familiale ... Et moi, je voulais rester dans mon bel hôtel privé, faire fructifier mon entreprise, rencontrer du monde et ne pas m'isoler dans un trou perdu. Comme toujours, c'est moi qui ai eu le dernier mot. Celui qui décide, c'est moi et Jane n'a pas à se plaindre. Je lui ai quand même laissé sa maison et j'ai gardé la vieille Ford de mon père qu'elle adorait. Et tout ça pour quoi ? Pour qu'elle me trompe avec ce Mike, un minable que je connais depuis l'enfance. Un dimanche matin, je l'ai suivie. Elle est ressortie d'une chambre du 2999, un motel miteux, accompagnée de ce vaurien. Quelle ordure ! Jane sera la première à payer ! 9h18 ! La fin se rapproche. Bientôt tous mes soucis s'envoleront. Jane est déjà levée, matinale comme toujours, mais si elle savait ce qui l'attendait elle serait peut-être restée au lit aujourd'hui. Le stress m'envahit peu à peu, mais que c'est excitant. Cette sensation me donne envie d'en finir avec Mike aussi mais on verra ça plus tard. Allons prendre le petit déjeuner avec ma charmante épouse.

Le temps était nuageux ce matin, cela m'aiderait à avoir l'air encore plus triste quand on viendra m'annoncer la triste nouvelle.

« Bonjour chéri, tu as l'air penseur ce matin. Tu as bien dormi ? »

Si tu savais à quoi je pense.

« Quoi ? »

- Non rien, je disais seulement que le soleil se fait discret. »

J'ai parlé à voix haute sans m'en rendre compte, il faut que je fasse attention. Ce n'est pas le moment de tout faire rater.

« Oui, ils ont prévu un temps maussade et quelques gouttes. Une journée bien triste. » Pourqu'oi a-t-elle dit ça ? Est-ce qu'elle se

doute de quelque chose ? Mais non, calme-toi. Elle a juste dit ce qui lui passait par la tête.

Je ne me sens pas très bien ce matin. Je suis fatigué, j'ai du mal à respirer. Et toujours ce froid.

«J'ai préparé le déjeuner, tu n'auras plus qu'à le réchauffer.

- Comment ça, où est-ce que tu vas ? D'habitude t'y vas l'après-midi dans ta maison de campagne ?

- Maison de campagne ? Tu ne l'appelle plus bâtisse en ruine ou vieille baraque ? J'apprécie tes efforts.»

J'espère que Jane ne se doute de rien, je voulais éviter qu'elle ait des soupçons mais c'est l'inverse qui arrive. J'ai la tête qui tourne ! Respire.

«Tu es sûr que tout va bien chéri ?

- Oui, je suis fatigué c'est tout. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

- Je sors avec Abby et Karen avant d'y aller.

- Bonne journée alors.

- Merci, je t'aime !

- Moi aussi.»

Je ne la crois pas un instant. Elle va encore voir Mike au 2999 mais il faut que j'en aie le cœur net. Et si elle me repère ? Tant pis, elle s'enfuira dans sa ruine et mourra. «Les clés, où sont les clés de ma Bentley ?» Je les avais posées sur la petite table à l'entrée, hier soir ! Je n'ai pas le temps de les chercher, je prends la Ford. Si elle croit qu'elle va me berner aussi facilement elle se trompe. Dire que j'ai gardé cette épave pour lui faire plaisir et c'est comme ça qu'elle me remercie.

C'est la prochaine à gauche. Je déteste ces routes sinueuses qui longent le ravin et en plus il pleut. J'ai toujours aussi froid aux membres, mais cette tiédeur sur ma joue m'endort. C'est comme si quelqu'un me caressait le visage. «Marc... Marc» J'entends des voix maintenant, qu'est-ce qu'il m'arrive ? «JANE, c'est elle que j'entends ! Les freins !! C'est un cauchemar ! Le ravin !! Freine ! NON !!»

Tout est noir. Je n'arrive plus à bouger. Quelqu'un me caresse la joue. Jane ? Jane, c'est toi ? Qu'est-ce-que tu m'as fait ?

«Bonjour madame Grant. Comment allez-vous ?

- Un peu mieux docteur, j'arrive à trouver le sommeil désormais. J'ai accepté l'idée qu'il ne se réveillera plus jamais.

- Courage. Nous sommes là pour vous soutenir.»

Comment ça docteur ? J'ai compris ! Je suis dans le coma et je revivais ce qui m'était arrivé. Jane a saboté les freins de la voiture ! Je n'y crois pas, je ne l'aurais jamais crue capable d'une telle chose. C'est donc bien elle que j'entendais et c'est sûrement à cause de la climatisation que j'avais froid.

«Madame Grant, nous allons donc procéder au débranchement de votre mari. Etes-vous toujours d'accord ?»

Comment ça me débrancher, je suis toujours conscient ! Eh, Eh ...

«Malheureusement cela fait déjà trois semaines.»

Trois semaines déjà ...

«Il aurait souhaité qu'on le débranche. C'était quelqu'un de très actif.»

Je l'entends pleurer, quelle comédienne ! Elle est insoupçonnable avec son visage angélique. Mais tu vas mourir Jane quand tu rentreras dans ton taudis ! Quelle est cette chaleur ? Jane, elle me caresse le visage. Elle chuchote.

«La police n'a trouvé aucune trace du sabotage des freins, il faut dire que Mike a été mécanicien autrefois. Dommage pour la voiture, je l'aimais bien mais il faut bien faire des sacrifices parfois, n'est-ce pas Marc ?»

Tu avais tout planifié. Tu n'as aucun remord, tu jubiles, je l'entends. Je vais te tuer, espèce de monstre !

«Et pour Mike, je l'avais engagé il y a un mois pour rénover ma maison mais l'escalier s'est effondré sous lui quelques jours après ton accident. C'est surprenant, n'est-ce pas ? L'escalier que j'emprunte à chaque fois. Sa mort m'a attristée, je l'aimais bien mais il était un peu trop bavard à mon goût.»

Le médecin approche : «Courage madame.»

Je ne veux pas mourir, c'est une meurtrière ! Non, Non ...

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

# PRIX SCENARIO

## *Une journée renversante* Dorian MANIEL

Robert retira son couteau et le sang jaillit. Devant lui, dans cet endroit totalement désert, était étalé un corps inerte dont le visage, déformé par un rictus, laissait présager de l'incompréhension totale de la victime.

Il essuya méthodiquement la lame à l'aide de son mouchoir et jeta l'arme au loin.

Il inspecta les habits qu'il portait.

Aucune trace de sang sur lui. Il avait bien sûr préparé quelques vêtements de rechange en cas de nécessité mais il n'en aurait apparemment pas l'utilité. Tout s'était déroulé comme il l'avait imaginé : cela avait été on ne peut plus simple et un sentiment de plénitude l'envahissait enfin.

\*\*\*\*\*

Il regagna sa voiture et s'assit au volant aux côtés de sa femme.

«Tu vas bien Robert ? Tu as l'air d'avoir la tête ailleurs.»

«Tout va pour le mieux, ne t'inquiète pas» lui dit-il avec un grand sourire.

«Tu es sûr ?»

«Absolument Anna. Et la journée est loin d'être finie !»

A son tour, elle lui adressa un sourire et s'installa confortablement au fond du siège. Elle ne l'avait pas vu aussi enthousiaste depuis longtemps. Il faut dire que leurs disputes étaient devenues quotidiennes et elle en venait à se demander s'ils se supporteraient encore longtemps. Certes, ils étaient encore jeunes mais tous les projets qu'ils avaient autrefois planifiés ensemble semblaient s'envoler peu à peu. Il fallait qu'ils se retrouvent car elle l'aimait encore, mais était-ce réciproque ?

Robert tourna la clé et démarra la voiture. Ils roulèrent pendant près de 30 minutes avant de s'arrêter. Le trajet fut relativement silencieux.

«Ça y est nous y sommes !» Il tira le frein à main et descendit calmement.

Il contourna la voiture et ouvrit la porte du côté passager.

«Où sommes-nous ?» demanda Anna.

«Viens avec moi. J'ai quelque chose à te montrer, tu vas être surprise.»

Il savait qu'elle ne refuserait pas cette proposition.

«D'accord j'arrive.» Après tout, elle avait toujours confiance en lui et ne demandait qu'à

être étonnée durant cette journée qui ne ressemblait pas aux autres.

\*\*\*\*\*

Ils s'arrêtèrent devant une grande boutique de vêtements dont raffolait Anna. Il ne le savait que trop bien. A chacun de ses anniversaires, Robert lui achetait quelque chose qui venait d'ici et cela lui plaisait toujours. Ce n'était pas son anniversaire aujourd'hui mais l'occasion était tout de même spéciale, il fallait marquer le coup.

Après avoir essayé plusieurs chemisiers, tuniques et jeans, son choix s'arrêta sur une robe de couleur prune qu'elle trouvait sublime. Elle passa dans la cabine d'essayage et l'enfila. «Alors, comment tu me trouves ?» demanda Anna.

«Tu es parfaite mon ange ! Je tiens à te l'offrir. Garde-la sur toi si tu veux.»

Elle lui adressa un sourire radieux et prit ses autres affaires.

Après avoir réglé son achat, Robert se tourna vers sa femme.

«Je dois aller aux toilettes, va m'attendre dans la voiture, je te rejoins dans quelques minutes.»

Elle acquiesça et sortit du magasin. Il la regarda s'éloigner. Elle était bien plus élégante que ce qu'il avait pensé en préparant cette journée. Elle ressemblait bel et bien à un ange. Quelques instant plus tard, en se lavant les mains, Robert se regarda dans le miroir et se sourit. Tout se déroulait comme il l'avait prévu.

\*\*\*\*\*

A l'extérieur, Anna l'attendait près de la voiture.

«Tu as prévu quelque chose ?» demanda-t-elle.

«Allons faire un tour au supermarché. Je voudrais te faire une petite surprise pour ce soir.»

«Une surprise ? Toi ?» s'étonna Anna.

«Oui. Et quelque chose de vraiment surprenant, tu peux me croire.»

«Dans ce cas, ça ne se refuse pas !»

Robert lui sourit.

Après quelques minutes de trajet, ils arrivèrent à destination.



«Je vais faire un tour de mon côté, d'accord ? Je n'en ai pas pour longtemps.» dit Robert.

«D'accord, je t'attends dans la voiture.» lui répondit Anna.

Robert entra dans le magasin et déambula dans les rayons alimentaires. Il préparerait un risotto ce soir, c'était son plat préféré après tout.

Après avoir acheté les ingrédients nécessaires ainsi que d'autres articles qui s'avèreraient indispensables, il retourna vers la voiture.

Anna l'attendait à côté de la voiture en fumant une cigarette.

«Je n'ai pas été trop long ?» demanda Robert.

«Non, ça va.» répondit Anna en jetant un œil aux achats de son mari. «Tu as acheté un couteau ?»

«Oui, il n'y en a pas de convenable à la maison.» dit Robert.

«Si tu le dis.»

«Allez viens, nous repartons. Notre prochaine destination te plaira.»

\*\*\*\*\*

Comme chaque matin depuis quelques mois, alors qu'il prenait son petit déjeuner avant d'entamer sa journée, Robert regardait le tableau que lui avait offert Anna pour leur anniversaire de mariage.

Il détestait la peinture mais encore plus sa femme. Leur mariage avait été un véritable échec, depuis le jour de leur union jusqu'à aujourd'hui. Pourtant il devait bien l'avoir aimée autrefois mais cela ne semblait plus qu'être un vague souvenir incertain.

Il se rappelait encore de leur pitoyable lune de miel dans la chambre 2999 de cet hôtel miteux. Il avait raté sa vie. Il se le répétait chaque jour, si bien que certaines idées avaient commencé à traverser son esprit il y avait quelque temps. Et ce tableau qui lui faisait face l'inspirait beaucoup. Ironiquement, ce que lui avait offert Anna pour célébrer leur union, le stimulait pour la défaire.

Il y voyait le reflet de leur mariage. Ces deux maisons surélevées par ces deux structures en forme d'alliances les symbolisaient lui et sa femme. Une des deux maisons était bien plus haute dans le ciel que l'autre. Et bien entendu, ils n'étaient, eux non plus, pas à la même hauteur. Leur mariage s'effondrait et lui, pareil à ce lion qui sommeille, attendait patiemment de croquer cet ange qui ne verrait rien venir.

Il avait pris cette décision et aujourd'hui marquerait un tournant dans sa vie.

Il avait cherché un couteau, aussi aiguisé qu'un croc, dans leur maison mais il n'en trouvait pas. Peu importe, il emmènera Anna avec lui ce matin et s'en procurera un en chemin.

Ensuite, il entraînera sa femme dans son magasin favori afin qu'elle soit aussi sublime qu'un ange. Pour finir, ils s'éloigneront de la ville et il se débarrassera définitivement d'elle au milieu de nulle part. Tout cela semblait si facile. Et il serait enfin libre.

«Dépêche-toi Robert !» dit Anna «Je n'ai pas toute la journée. Je t'attends dehors.»

«J'arrive.» dit Robert en souriant. Cette journée promettait d'être renversante.

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***La boule est bouclée***

*Florent CHABOT*

J'ouvre les yeux. Je ne sais pas depuis combien de temps je dors mais le réveil n'est pas facile. J'ai mal à la tête et quelques bleus sur les bras et les jambes. Je peine à me mettre debout. Malgré ces douleurs physiques je n'ai ni faim ni soif, mais ce qui me contrarie le plus c'est que je n'ai aucun souvenir. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant. Pourtant, au fond de moi, j'ai cette sensation étrange, l'impression de ne pas être perdu pour autant. L'environnement me paraît familier.

Rien à l'horizon, mis à part deux grandes bâtisses. Je me dirige vers celles-ci en espérant retrouver des bouts de mémoire.

Ces maisons sur pilotis, à l'architecture époustouflante, ressemblent à celles d'un mauvais rêve. Leur façade décolorée et leur charpente encore visible font de cet étrange tableau une toile inachevée. L'unique escalier menant aux maisons confirme ce chantier inabouti avec ces **2999** marches. Faut croire que l'architecte avait voulu cacher des messages dans son travail incomplet.

J'emprunte cet escalier biscornu pour arriver à hauteur des deux maisons. De nouveau, cette sensation étrange, la maison de gauche me paraît étonnamment familière et comme par habitude, je me dirige vers celle-ci.

Juste devant l'entrée de la maison un vieux prunier, qui semble n'avoir jamais donné de **prunes**, est le premier être vivant que je croise. Je le contourne et pénètre dans la maison. Moi qui pensais y trouver quelque chose d'utile, je suis sacrément déçu. La maison est vide et je ne parle pas de mobilier, elle est totalement vide, pas de murs, de cloisons, aucun étage malgré sa taille. On aurait dit un vieux décor de cinéma, construit sans doute pour un film bon marché. Sans surprise, je remarque que les murs extérieurs sont en carton et les traces de colle dans les coins montrent bien le travail bâclé. Toujours aucun souvenir et je ne sais toujours pas où je suis. Je ressors.

D'en haut, je contemple le paysage, d'un côté la mer, immobile et de l'autre une terre aride. C'est la première fois depuis mon réveil que je remarque ce léger duvet blanc qui recouvre tout ce qui m'entoure. On dirait plein de gros flocons comme de la neige mais il ne fait pas froid. Je remarque par la même occasion qu'il n'y a pas de vent. L'air sec et le calme me donnent l'impression d'être dans un western. Mais aucune trace d'humains ou d'animaux. L'ennui s'empare de moi, voilà plusieurs heures que je suis réveillé et je n'ai toujours pas faim ni soif. Et la visite de la maison n'a pas ravivé des souvenirs en moi. Je décide alors de quitter cet endroit et de partir à la recherche d'une place plus peuplée que ces maisons abandonnées.

Je descends l'interminable escalier et me voilà revenu au point de départ sans plus d'indices qu'à mon réveil. Que faire ? Comme je l'avais vu du haut des maisons, la place est déserte. Aller vers la mer ou m'enfoncer dans les

terres ? Je lève les yeux au ciel, peut-être que le soleil pourra au moins m'indiquer le sud. Rien d'autre qu'un ciel gris sans nuage. Mais pourtant, derrière cette voûte céleste, des ombres bougent et par moment j'aperçois comme des reflets. Mais j'ai d'autres soucis pour l'instant. Comme je n'arrive pas à choisir entre la mer et la terre, je décide de longer la côte. Je me dis qu'il est sans doute plus judicieux de ne pas marcher dans le sable si je dois marcher longtemps.

Commence alors une longue et épuisante marche.

Tout à coup une paroi en plastique. Impossible d'aller plus loin. Je la longe mais elle s'étend à perte de vue. Je me dirige vers la mer. Ce n'est pas une mer. Mais un sol en plastique bleu sur lequel sont dessinées des vagues. Je me mets à courir. Où, je ne sais pas. Je panique. Je crie. Encore et toujours cette paroi. Je m'arrête et commence à frapper cet obstacle transparent. De l'autre côté un décor de géant. Des chaises, une table, une pièce tout entière faite pour des personnes faisant dix fois ma taille. Une énorme main s'empare alors du dôme. Commence à l'agiter. Je suis alors soulevé de terre et secoué dans tous les sens. Je traverse en un clin d'œil ce que j'avais pris pour une place déserte et me retrouve projeté contre la paroi du dôme. Pendant tout ce temps, j'étais enfermé. Mais maintenant tout s'éclaire. Le calme, les fausses maisons, la fausse mer, les reflets, je suis dans une boule à neige. Comment, pourquoi, je ne sais pas. Et si on continue de me secouer, on risque de m'assommer. La dernière chose que je vois ce sont les flocons, qui ne sont rien d'autres que des bouts de polystyrène, qui dansent autour de moi. Et d'un coup, c'est le vide.

J'ouvre les yeux. Je ne sais pas depuis combien de temps je dors mais le réveil n'est pas facile. J'ai mal à la tête et quelques bleus sur les bras et les jambes ...

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***On peut toujours rêver***

*Charlotte DELAIN*

Ils ne se rendent pas compte qu'ils m'ont rendu un immense service. En m'exilant dans cette tour de Wismar dressée sur des pilotis au milieu de nulle part, seule et

enfermée, je vais pouvoir développer paisiblement le programme sur lequel je travaille depuis tant d'années. Je ne serai plus dérangée par personne, ni les serviteurs, ni les

prétendants ni même mes propres parents, roi et reine du royaume de Germania, habitant la cité principale Wolkenkuckuck. Que demander de plus que ce silence et cette paix pour pouvoir mettre au point mon logiciel d'intelligence artificielle, permettant de faire voler mon ange. Il sera mes yeux et mes oreilles en voyageant dans le ciel, et pourra tirer à vue sur ces prétentieux prétendants qui ne comprennent pas que je suis libre de mes propres choix.

Le roi fier et majestueux se tenait debout sur un grand balcon faisant face à son peuple. Le château surplombait la cité de Wolkenkuckuck, capitale du royaume de Germania. Le temps du discours était venu.

«Mes chers chevaliers et princes des domaines alentours, ce jour que vous attendiez tant est arrivé ! Je vous envoie délivrer et conquérir la princesse Prune, héritière du trône de Wolkenkuckuck et actuellement enfermée dans sa tour de Wismar ! Mais ne vous méprenez pas, le voyage sera long et périlleux, vous devrez faire face à de nombreux obstacles, des pièges camouflés, des créatures méconnues et dangereuses, et surtout vous devrez faire face à vos concurrents et à vos plus grandes peurs. Seul les plus valeureux et courageux d'entre vous réussiront ce voyage. Mais il ne peut y avoir qu'un seul vainqueur ! Celui qui nous ramènera saine et sauve notre princesse !»

La foule acclama ce discours à travers des applaudissements de joie et d'excitation.

«À présent, à vos chevaux, vaillants chevaliers !»

Ils se mirent donc en selle, se tournèrent vers le pont menant au portail en or, seul et unique sortie de cette cité.

«Il est temps pour nous de vous souhaiter un bon voyage, que les dieux et déesses vous accompagnent dans votre aventure et que le meilleur d'entre vous nous ramène notre princesse !»

Au coup de canon les chevaux se ruèrent vers le portail, franchirent la sortie et galopèrent le plus vite possible en direction des terres de Wismar.

C'est cette volonté de liberté de choix qui m'a coûté cet exil lointain. Mes parents, ne supportant plus ma désobéissance et mon refus de coopérer devant tous ces prétendants, ils choisirent de m'exiler afin de me punir. Ils espèrent surtout que je me repentisse et accepte mon premier sauveur comme mon futur époux.

Ce qui ne sera bien évidemment pas le cas. Mon petit ange sera mon sauveur, il verra les prétendants arriver de loin et pourra ainsi leur tirer dessus. J'ai d'ailleurs presque terminé de le confectionner. Il a maintenant la capacité de voir, de voler et de tirer. Il ne me reste plus que quelques réglages à faire sur la reconnaissance faciale. Il serait malencontreux qu'il ne tire pas seulement sur mes prétendants ... J'avais déjà essayé de m'échapper auparavant, mais hélas sans succès. Ma marraine, la méchante fée, s'en était assurée lorsqu'elle avait renforcé ces murs, ces fenêtres et verrouillé la porte de sortie, pour que toute tentative d'évasion soit vaine. Elle était même allée jusqu'à ensorceler une statue de lion en pierre pour qu'elle lutte contre n'importe quelle personne qui s'approcherait trop près de la porte. Même si ici je n'étais plus dérangée par quiconque, j'aurais tout de même préféré être dans un endroit inconnu de tous.

Au loin, j'entendis des cris ainsi que des bruits de sabots marteler le sol. Non, ce n'était pas possible ! Je me refusais à croire que toutes les années où je devais rester seule et enfermée dans cette tour se soient écoulées. Je me précipitais à la seule fenêtre de ma chambre qui, malgré les barreaux, offrait une vue spectaculaire sur les plaines de Wismar. De là, je les vis. Ils étaient une bonne dizaine à être arrivés jusqu'ici. J'étais folle de rage de ne pas être mieux préparée que ça à leur venue. Certes, il y avait de nombreux pièges à déjouer et un lion en pierre à affronter avant de venir me retrouver, mais le risque qu'ils y parviennent, ou du moins que l'un d'entre eux y parvienne, était trop important à mon goût. Il fallait que je fasse très vite si je voulais finir mon ange chasseur de têtes dont le rôle était très certainement l'inverse de celui de Cupidon.

De nombreux cris d'agonie se firent entendre. Je devinais alors que des chevaliers devaient être tombés dans des pièges, au fond de fosses emplies de lances, ou tués par des couteaux activés par des détecteurs au sol. Des coups d'épée se faisaient également entendre. Certains devaient se battre entre eux, ou alors affronter le lion de pierre. Quel dommage de rater ce magnifique spectacle marquant la fin de leur aventure inutile. Mais j'avais autre chose de plus urgent à faire. Je comptais néanmoins avec joie les prétendants de moins que cela me faisait.

Soudain, le plancher se mit à vaciller, comme si un tremblement de terre s'était déclenché. Mais je compris assez rapidement que ce n'était pas le cas. Le lion de pierre, vaincu, s'était écroulé au sol, dans un vacarme assourdissant. L'angoisse commençait à m'envahir. Un des chevaliers venait de sortir vainqueur de son combat contre le lion. Impossible ! Des bruits de pas retentirent dans le couloir, puis le prétendant fracassa ma porte et entra dans la pièce.

«Bonjour princesse. Je suis le prince de Stralsund, envoyé par votre père afin de vous délivrer, de vous ramener au royaume et de vous épouser. Je serai un loyal et fidèle époux.»

Sa voix stridente agressa mes oreilles de son timbre aigu et faux.

«Je ne peux pas vous suivre maintenant cher prince, dit-elle avec sarcasme en le dévisageant de la tête aux pieds et en constatant qu'il n'était pas très charmant. Je suis à un moment clé de mon programme, la 2999ème ligne. Une fois terminé je serai alors

en mesure de vous accueillir comme il se doit. Merci de patienter.»

Il attendit, avec sa mine renfrognée et déconfite. Il ne devait pas avoir l'habitude qu'on lui tienne tête, celui-là. Mais peu m'importe. J'avais terminé mon logiciel. Il ne me restait plus qu'à l'exécuter et espérer que mon ange ne fasse qu'une bouchée de cet imbécile prétentieux.

Je vis les yeux du prince passer de l'étonnement lorsque mon ange prit son envol, au sourire quand il se tourna vers lui, puis à la stupeur lorsqu'il sortit son arc muni d'une flèche embrasée. Une onde de joie traversa mon corps quand mon ange redressa son arc et tira sur le prince.

«Prune, que fais-tu à rêvasser devant ce tableau ? Nous sommes en retard pour le dîner chez les Stralsund. De plus, leur fils sera présent, tu te souviens de lui ? Il paraît qu'il est devenu un homme très charmant. Alors, dépêche-toi de te préparer, nous partons.»

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

***Sang nœuf***      *Alexandra GAUNOT*

Ils étaient serrés les uns contre les autres, dans le noir le plus complet. Venant rompre le silence pesant qui finissait de plomber l'atmosphère, des bruits de pas se firent entendre, de plus en plus proches : leur bourreau s'approchait. Il les attrapa à pleine main et les déposa délicatement au centre de son atelier de torture : il était absolument inenvisageable pour lui qu'ils ne meurent avant d'avoir accompli le sinistre travail qu'il leur avait attribué, ce que leur fragilité excessive lui faisait craindre. Ses futures victimes, allongées les unes contre les autres, assistaient impuissantes à la préparation minutieuse à laquelle se livrait leur tortionnaire. Sortant ses outils un à un, il les disposait méticuleusement les uns à côté des autres. Il passa doucement sa main sur chacune de ses victimes, hésita un instant, s'empara de l'une d'entre elles et la fracassa violemment contre l'un des coins pointus de la table, la mettant ainsi dans l'incapacité d'opposer désormais une quelconque résistance. Il réitéra la même opération avec les suivantes. Toutes étaient désormais à la merci de son outil démoniaque.

Il initia son rite satanique en lapidant ses victimes avec de petits cailloux blancs puis s'empara d'un fouet mesurant plus du double de leur taille et les battit violemment jusqu'à ce que son poignet endolori ne l'oblige à lâcher les armes. Les arceaux métalliques de son engin diabolique avaient tant et tant labouré leur petite peau fine et fragile qu'ils étaient à présent méconnaissables, complètement transfigurés. Venait à présent le moment tant attendu : il allait enfin pouvoir essayer sa dernière trouvaille, une bonbonne d'azote liquide.

Il l'avait acquise pour la modique somme de 2999 euros, sans compter les frais d'essence qu'il lui en avait coûté pour aller le récupérer, à 524 kilomètres précisément de Bocéliandre, son petit village natal, dans lequel, depuis son plus jeune âge, il commettait ses méfaits. Le plaisir jouissif que lui procurèrent les petits cris que ses victimes poussèrent lorsqu'il les plongea dans le bain d'azote l'exalta. Il s'empara ensuite d'un long outil, dont l'extrémité était composée de longues piques acérées, et récupéra l'une de ses proies. La

contemplation de ce petit corps délicat, métamorphosé par ses soins, le plongea dans une euphorie paroxystique. Après quelques minutes passées à naviguer dans un océan d'autosatisfaction, il se décida à rejoindre le rivage pour montrer son chef d'œuvre à ses parents. Bien que connaissant dès à présent leur réaction, le jeune homme gardait espoir de faire changer le regard réprobateur que ses géniteurs portaient sur son activité, qu'ils jugeaient absconse et ésotérique. Il visualisait déjà l'expression de leur visage : une base d'appréhension laissant poindre une once de contrition, aux côtés de laquelle il décèlerait tout de même quelques grammes d'admiration, le tout nappé d'une douce bienveillance. Et pour cause, bien que dépités par la voie que leur fils, Tom, avait décidé de suivre, ses parents s'étaient toujours refusé à le critiquer. Du fait de l'amour inconditionnel qu'ils lui portaient, leur cœur leur interdisait formellement de dénoncer ses «choix» qu'ils jugeaient pourtant hautement préjudiciables. Ils n'en demeuraient pas moins conscients du risque qu'ils prenaient en le laissant poursuivre ses activités étranges. Tant que personne n'était au courant, il ne risquait rien, mais si par malheur, cela venait à s'ébruiter et parvenait aux oreilles des Bocéliandrais, ils redoutaient le scénario catastrophique qu'ils s'étaient employé à peaufiner et amplifier toutes ces années durant : eux bannis à jamais de la communauté villageoise, après que leur fils bien aimé eût été lapidé voire décapité en place publique sous les yeux rageurs et les insultes tumultueuses d'une foule déchaînée. Loin de toutes ces préoccupations parentales, bien que conscient des risques qu'il encourait, le jeune apprenti sorcier se refusait quant à lui à songer aux potentielles conséquences néfastes que cela pourrait avoir, par peur de troubler son état de béatitude quotidien. Emporté par un élan d'enthousiasme, Tom sortit d'un pas vif de la demeure familiale. Apercevant Bernard de l'autre côté de la rue, occupé à disposer soigneusement baguettes et viennoiseries sur la devanture de sa boutique, il se dirigea vers lui. En réponse au sourire radieux illuminant son visage enjoué, Bernard le salua d'un geste amical et demanda d'un ton rieur et faussement obséquieux : «Que me vaut l'immense plaisir de ta visite, Tom ?» Comme à l'accoutumée, le jeune homme entra dans le jeu de son interlocuteur et répondit sur le même registre : «Mais, le simple plaisir de te voir me comble de bonheur, très cher !» Puis il

ajouta : «J'aurais aussi un petit service à te demander.»

- Je suis ton humble serviteur.

- Je voulais montrer quelque chose à mes parents, ça sera l'affaire d'une dizaine de minutes tout au plus, peux-tu garder un œil sur le restau s'il-te-plaît ? Ils seront vite de retour.

- Il n'y a aucun problème, je te demanderai juste cinq minutes, le temps de finir ce que je suis en train de faire, répliqua le boulanger en indiquant un écriteau disposé sur l'étal sur lequel on pouvait lire «La tradition, il n'y a que ça de bon ! Baguettes et pâtisseries élaborées selon recettes et cuisson au four traditionnelles».

- Parfait ! Je te remercie Bernard !

Tom entra dans le restaurant mitoyen et clama : «Papa, Maman, j'aimerais vous montrer ma toute dernière trouvaille, vous pouvez venir s'il-vous-plaît ? J'ai demandé à Bernard de garder un œil sur le restau pendant votre absence, il arrive dans cinq minutes, le temps qu'il finisse ce qu'il est en train de faire.» Essayant de masquer leur désarroi, les intéressés répondirent en chœur : «On arrive Tom !» ce à quoi Josiane ajouta : «Nous n'avons pas beaucoup de temps par contre, chéri, il y a du boulot en cuisine !», comme pour se justifier par avance du peu d'enthousiasme qu'elle allait manifester pour «la nouvelle trouvaille» en question. En attendant ses parents, Tom contempla pour la énième fois l'immense tableau qui ornait le mur juste en face de l'entrée, au-dessus duquel se trouvait une grande ardoise sur laquelle apparaissaient les inscriptions «Cuisine traditionnelle - Chefs de pères en fils, nous perpétons le savoir-faire depuis cinq générations.» La tradition. Mot dont l'occurrence fréquente s'expliquait par le caractère sacré qu'il revêtait à Bocéliandre, connu et reconnu pour son respect scrupuleux du folklore, particulièrement dans le domaine culinaire. La peinture, quant à elle, avait été offerte aux premiers détenteurs du restaurant, si bien qu'au jour d'aujourd'hui, personne n'avait véritablement idée de ce qu'elle était sensée signifier.

Une seule chose était sûre : les bâtiments figurant au centre de la toile n'étaient autres que le restaurant, et la demeure familiale, dont la structure géométrique reflétait avec brio l'extrême rigueur des us et coutumes de la région. Tom prenait plaisir à mettre à profit son inventivité pour faire sa propre

interprétation de l'œuvre qui lui semblait faire écho à sa situation personnelle. Deux éléments retenaient particulièrement son attention : une créature étrange, aux allures de prédateurs féroces, tapie dans l'herbe, prête à bondir à tout moment pour dévorer sa proie ainsi qu'un signe cabalistique, dont les contours lui rappelaient celui d'un ange. Pour lui, il s'agissait en quelque sorte d'une image métaphorique de sa personne, illustrant à merveille l'ambivalence du regard que tout un chacun était susceptible de porter sur ses agissements. Le monstre apparaissant tout en bas du tableau, comme relégué à un rang inférieur, bien en dessous de la ligne médiane symbolisait, pour le jeune homme, la vision que les villageois auraient de lui, pour peu qu'ils ne percent à jour son secret. Ils le percevaient comme un individu dangereux, sournois, brisant les codes préétablis, prenant ainsi un plaisir sadique à déconstruire l'ordre qu'ils s'étaient employés à ériger. Au contraire, lui avait une toute autre vision de lui-même : il s'identifiait au petit ange, sorte de muse venant briser les barreaux de la prison des préjugés, enfermant les habitants dans un immobilisme ambiant. Il ne parvenait pas à saisir les raisons de cette obstination stérile à refuser de se livrer à une activité pourtant si jouissive. Peut-être était-ce la peur de l'inconnu ? Ou bien l'appréhension de l'irréversibilité d'une telle pratique, notablement reconnue comme moralement douteuse et dangereuse par la majorité ? Un

bruit de porte libéra le rêveur solitaire de ses pensées sombres et la voix de Bernard se fit entendre «Je viens de terminer, vous pouvez partir quand vous voulez.» Tom et ses parents quittèrent le restaurant et regagnèrent la salle à manger. Prenant soin de ménager le suspense, le maître du jeu fit installer son public autour de la table, au centre de laquelle il avait pris soin de disposer son chef d'œuvre sous une cloche, empruntée à l'argenterie familiale. D'un air triomphant, le jeune homme souleva le couvercle sphérique et annonça : « J'ai l'immense honneur de vous présenter ma nouvelle recette de meringue à l'azote liquide. Elle se marie divinement bien avec votre spécialité : la prune flambée au rhum. Je peux vous garantir son succès si vous l'incorporez à votre carte, vous pouvez me croire ! Allez-y, goûtez, dites-moi ce que vous en pensez ! ». Les mines déconfites des parents instillèrent une once d'incertitude dans l'esprit de leur fils, lequel, refusant de se laisser aller au scepticisme, s'empressa d'ajouter : «Faites-moi confiance, la gastronomie moléculaire a de beaux jours devant elle, elle est la clé du succès de votre restaurant, pourvu que les gens, à commencer par vous, abandonnent leurs préjugés et acceptent de s'ouvrir à cette science merveilleuse ! Elle ne viendra pas se substituer à la cuisine traditionnelle, comme vous semblez tant le redouter, mais l'enrichira de saveurs et de textures aussi nouvelles que surprenantes !»

✎ *plumedesciencesplumedesciencesplumedescienceumedesciencesplumedesciencesplumedescien* ✎

## **PRIX SCENARIO**

### ***Une folle envie***

*Corentin – Xavier BOULICO*

Cela fait plus de deux jours qu'il n'y avait pas touché, c'est ce à quoi pensait Peter. Deux nuits d'abstinence, il n'en tiendra pas une seule de plus. Il n'en pouvait plus, l'envie se faisait trop présente. Il décida de plier ses affaires et de quitter son bureau avant l'heure. De toute façon, personne ne lui en tiendra rigueur : le patron était déjà parti et Katharina de l'accueil, était bien trop occupée à raconter, à sa copine par téléphone, les derniers commérages sur le nouveau stagiaire qui aurait reçu des avances de la part d'Angela, la chargée d'affaires ayant une réputation de femme fatale. Mais ce stagiaire aurait repoussé

ses avances en allant embrasser le jeune secrétaire d'Angela, devant ses yeux ébahis.

Peter descendit dans le parking souterrain et monta dans sa berline de quadragénaire. Il s'engagea dans l'artère principale mais se rendit très vite compte que la circulation était déjà bien engorgée à cette heure-là. «Pourquoi donc faut-il que tout Stuttgart soit dans la rue au moment même où je suis pressé ?» pensa Peter. Rien de plus normal, des embouteillages aux heures de sortie de bureau. Il le savait très bien, mais il ne put s'empêcher de fulminer derrière son volant contre tous ceux qui ont eu, comme lui,

l'idée de partir de leur travail plus tôt. Il estima qu'au regard de l'état de la circulation, il ne serait pas chez lui avant au minimum quarante minutes, 2400 secondes d'abstinence supplémentaire.

Et pendant ce temps-là, elle attendait son retour sagement, seule dans sa maison. Le seul fait d'imager la scène, lui donna l'eau à la bouche. Il décida d'allumer la radio pour essayer de calmer son ardeur. Le présentateur de la chaîne d'information stuttgartoise, annonçait la prochaine exposition de l'artiste Matthias Jung réalisant des photomontages de bâtiments allemands en les incrustant dans des paysages sauvages. Le présentateur conseillait alors d'aller voir cette exposition, qu'il qualifiait d'onirique. Mais Peter se désintéressait, depuis bien longtemps, de cet art-là. Il préférait, lui, palper plutôt que de regarder, ressentir de réelles sensations plutôt que d'imaginer de quelconques songes.

Son portable, en sonnait, mit violemment fin à son fantasme. C'était Sophie son épouse, qui était en voyage d'affaire en Californie. Le soleil venait sûrement de se lever sur le pont du Golden Gate et la baie de San Francisco, il n'avait pas prévu cela, mais il ne pouvait se permettre de ne pas répondre à sa femme tout de même.

«Peter à l'appareil, comment vas-tu chérie ?

- Merveilleusement bien, ce matin j'ai mangé du lion. Je suis convaincue qu'ils vont enfin signer aujourd'hui, de toute façon je ne leur laisserai pas le choix !

- Dis donc je te sens remontée à bloc, du lion dis-tu ! Qu'as-tu bu ou mangé pour être tellement énergique au petit matin ?

- Peut-être ces délicieuses prunes de Californie, un pur régal ! D'ailleurs pour nos prochaines vacances, j'ai pensé que nous ...»

Cela faisait plus de deux jours qu'elle était partie, et Peter ressentait bien que sa femme commençait de moins en moins à supporter ces absences. C'est pour cela qu'il la laissa parler, mais sans vraiment l'écouter, lui, il était de nouveau perdu dans ses pensées. Cette envie se montrait de plus en plus forte, plus les secondes passaient plus l'excitation devenait intenable. Quand il pensait à ces courbes généreuses, ses poils se hérissaient et une décharge électrique parcourait son dos le long de sa colonne vertébrale. C'est alors que sans s'en rendre réellement compte 2999 secondes venaient de s'écouler et Peter était déjà arrivé devant son pavillon.

«...et quand il me sortit ses papiers ...

- Chérie excuse-moi de te couper, mais je viens d'arriver devant la maison et je suis lessivé par ma journée.

- Oh ! je comprends. C'est vrai, le décalage, alors je vais te laisser te reposer mon amour, n'oublie pas je rentre demain. Et surtout, je t'aime !

- ... moi aussi je t'aime, moi aussi.»

Il arriva devant la porte d'entrée, et rentra fébrilement la clé dans la serrure, l'excitation montait rapidement en lui. Elle était là, dans la cuisine, à l'attendre comme il se l'imaginait. Posée sur la table, elle le fixait avec défi, lui avait ses pupilles totalement dilatées par l'excitation. Il la contemplait pour imprimer la moindre courbure de sa silhouette et ne pas en perdre une seule image. Il se disait qu'elle portait le violet tellement bien que cela lui allait à merveille. Cette couleur faisait ressortir ses courbes généreuses, elle était bien ronde. Peter les préférait comme cela. Il aimait la bonne chair, celle qui permet de combler son insatiable appétit. Il la prend sur la table, d'une seule main. Il lui caresse la peau, tous ses sens sont en éveil. Il n'en peut plus, il faut qu'il le fasse. Il croque alors cette chair charnue et un liquide envahit violemment sa bouche, le nectar est sucré, légèrement acidulé. Moment suprême de jouissance, Peter vient enfin d'assouvir sa folle envie de prune.